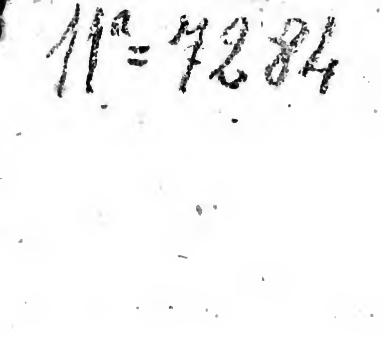

11ª = 7284

FCC3C253

~~95-11-St.° 814 22~~

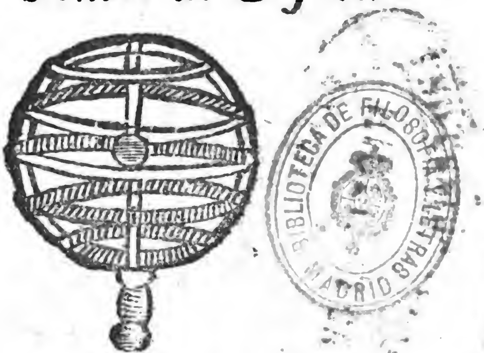
~~109ª-8~~

PC7 36253

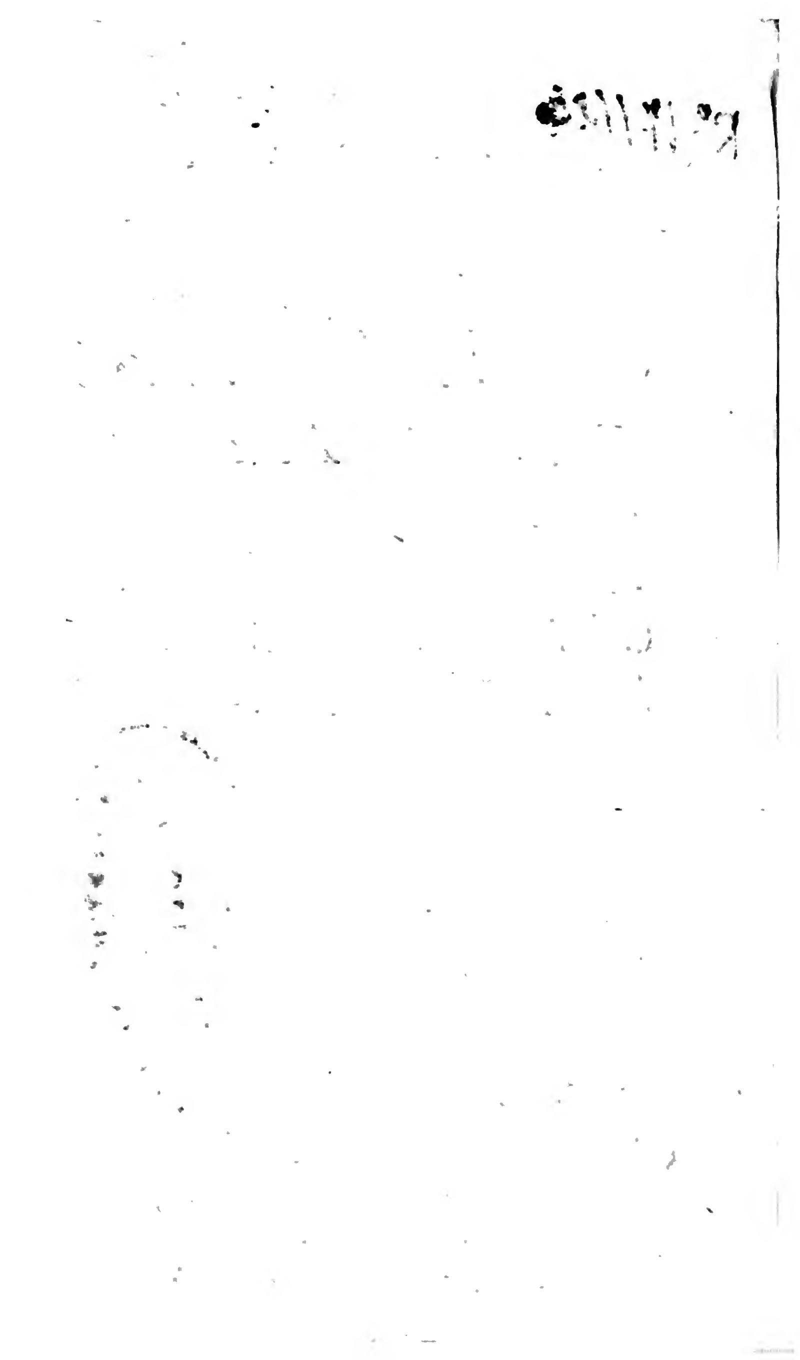
MEMOIRES
DE MONSIEUR
LE CHEVALIER
DE
MELVILL,

GENERAL MAJOR des Troupes de S. A. S. Monseigneur le Duc de CELL, & Grand Baillif du Comté de Giforn.

R°-17/113
92
M5



A AMSTERDAM,
Chez JACQUES DESBORDES
à la Bourse. 1705.



A Son Altesse Electorale Madame l'Electrice de Brunsvik & Lunebourg, Née Princesse Royale de Boheme; & Heritiére d'Angleterre, &c.

MADAME,

Je n'aurois jamais osé entreprendre de dédier ces Memoires à Vôtre Altesse Electorale, si je

n'avois appris qu'Elle avoit témoigné souhaiter qu'on les mit au jour. Le Manuscrit m'en étant tombé fort heureusement entre les mains, j'ay cru que je devois profiter d'une si belle & si favorable occasion, qui me donne lieu de rendre à Vôtre Altesse Electorale une partie des hommages qui luy sont dûs.

Comme il n'y a personne qui ne se fasse un honneur & un devoir

de contribuer à la satisfaction d'une Princesse, qui est la gloire & l'ornement de nôtre Siécle, je m'estimeray trop heureux, si le recit des Avantures du Chevalier Melvill peut tenir quelque place parmi les heures de recréation de Vôtre Altesse Electorale.

Vous y verrez, Madame, des exemples de valeur & de courage, dignes d'un homme, qui a eu l'honneur de

ſervir ſous des Princes de vôtre Auguſte Maiſon.

Vôtre Alteſſe Electorale y remarquera des choſes, où Elle s'interessera ſans doute, par cette generoſité qui luy eſt ſi naturelle. Elle y verra que le merite le plus ſolide n'eſt pas toûjours accompagné de bonheur; la vertu d'un Gentil-homme, qui s'eſt ſoûtenuë par elle-même au milieu de ſes plus cruelles diſgraces,

mille fâcheux contre-temps, qui auroient été capables de rebuter une ame moins ferme que la ſienne, & qui n'ont ſervi qu'à le fortifier davantage dans cette bonne reſolution de faire toûjours ſon capital de ſon devoir, quoi qu'il en pût arriver, laiſſant au Ciel la conduite des évenemens.

Les exemples d'une vertu ſi pure & ſi désintereſſée, que la For-

tune aveugle a presque toûjours persecuté, ne sçauroient déplaire à une Princesse, qui a de la compassion pour tous les malheureux, & qui prend toûjours le parti de la vertu, par tout où elle se rencontre.

Mais ce qui plaira davantage à Vôtre Altesse Electorale, & qui m'a confirmé dans le dessein de mettre son Illustre Nom à la téte de cet Ouvrage, c'est le zéle trés-ardent, que

Monſieur Melvill a toûjours fait paroître pour vôtre Religion, à laquelle il a paru ſi fort attaché, que ni les promeſſes ni les menaces n'ont jamais été capables de l'ébranler le moins du monde. Une conſtance ſi ſolide & ſi ferme étant un rayon de celle qui éclate dans Vótre Auguſte Perſonne, & qui fait le ſujet de nótre admiration, ne peut que lui étre un objet trés agreable.

Ce ſeroit ici le lieu, Madame, d'en parler de cette exquiſe pieté, & de mille autres vertus, qui l'accompagnent, ſi cela n'étoit au deſſus de mes forces, & ſi la modeſtie de Vôtre Alteſſe Electorale ne m'impoſoit ſilence, comme elle fait journellement à tous ceux qui veulent entreprendre de la loüer.

Mais Madame, Vôtre Alteſſe Electorale, me permettra de lui di-

re qu'en toute chose El-
le sera toûjours exacte-
ment obeïe & méme
on'en fera gloire ; mais
à l'égard des loüanges
qui lui sont dûës, l'au-
torité la plus absoluë
n'empéchera jamais la
Renommée de les pu-
blier & de les répandre
par tout l'Univers. Elle
dit par tout, ce qu'un
Particulier comme moi
n'oseroit lui dire sans
blesser sa modestie ; el-
le dit que les Sceptres,
& Couronnes au Sang

dont Elle est sortie, & qui par une succession legitime, doivent tomber un jour entre les mains des Princes qui lui doivent la vie, n'ont rien qui soit comparable à l'éclat de ses Vertus heroïques. Les hommes ne voyent rien au dessus du Trône, tout paroît petit auprés de la Royauté; mais l'ame de Vôtre Altesse Electorale, plus grande que les Grandeurs mémes, les possede sans orgueil;

& ſans rien perdre de ſa Dignité, Elle reçoit d'un œil benin & favorable les hommages qui lui ſont rendus par les Perſonnes les plus abjectes.

C'eſt ce qui me fait eſperer, Madame, que Vôtre Alteſſe Electorale me pardonnera ma temerité, puis qu'en cela je n'ai eu d'autre deſſein que de contribuer, s'il m'étoit poſſible, à ſa ſatisfaction, & de faire pa-

roître que je ſerai toute ma vie, avec un reſpect profond & inviolable,

MADAME,

DE V. A. ELECTORALE

Le trés-humble & trés-obéïſſant ſerviteur,
J. DESBORDES.

MEMOIRES DU CHEVALIER MELVILL,

GENERAL MAJOR des Troupes de S. A. S. Monseigneur le Duc de Cell, & Grand Baillif, du Comté de Giforn.

C'Eſt une choſe plus difficile qu'on ne penſe, de parler de ſoy d'une maniere qui puiſſe contenter

tout le monde. Pour moi qui ne me vante point d'en avoir trouvé le ſecret ; je me ſerois bien gardé d'eſſuyer les divers jugemens du Public, en lui donnant des Memoires de ma vie ; ſi les ordres d'une Grande Princeſſe ne m'y avoient engagé. J'ai crû que rien ne pouvoit me diſpenſer de lui obéïr, & qu'il valoit bien mieux m'expoſer un peu, que de manquer une occaſion de lui plaire.

Je ſuis né l'an 1624. au mois de Mai. Je ne parlerai pas beaucoup de la Maiſon de Melveill, dont je ſuis deſcendu : Il me ſuffira de dire, qu'elle a toûjours tenu un rang diſtingué entre les plus anciennes d'Ecoſſe. Toutes les Hiſtoires de ce Royaume en

font foi : mais ce que j'en estime infinîment davantage, c'est qu'elle est une des premieres qui a embrassé la Reformation, & qui y a été des plus fidélement attachées.

Tant qu'il y a eu des Rois particuliers en Ecosse, mes Ancêtres ont occupé des Charges considerables dans l'Etat ; mais aprés que Jacques sixiéme eut été appellé à la succession d'Angleterré, ma Famille qui ne suivit pas la Cour, commença à decheoir de son ancien lustre.

Lors que je vins au monde, mon Pere vivoit doucement chez lui en Gentilhomme assez accommodé. Il avoit pris une femme dans la

Maiſon de *Kelley* , & il ſe flâtoit avec aſſez d'aparence, que cette Alliance feroit rentrer ſa Famille dans les Charges qu'elle avoit autrefois poſſedées.

N. de Kelley ſon Beaufrere, qui n'avoit jamais voulu ſe marier, étoit Chambellan de Charles premier, & fort avant dans l'honneur de ſes bonnes graces. Sa faveur & ſa Charge l'obligeoient à faire des dépenſes qui ſurpaſſoient de beaucoup ſes revenus: mais mon Pere, qui le regardoit comme devant être le Reſtaurateur de ſa Maiſon, l'aſſiſtoit dans toutes les occaſions de ſa bourſe & de ſon crédit.

Les choſes allerent pourtant tout autrement qu'il ne

penſoit. Mon Oncle mourut dans le plus beau de ſon âge & de ſes eſperances, & fit évanouïr par là toutes celles que ſa Famille avoit conçûës ſur ſa Fortune.

Ce ne fut pas encore là le plus grand mal, mon Pere comme plus proche Heritier, ſe mit en poſſeſſion des biens que ſon Beaufrere avoit laiſſé, ſans ſçavoir qu'ils étoient chargez de beaucoup de dettes. Il ne l'ignora pas longtemps, les Creanciers parurent, & comme la Succeſſion ne ſuffiſoit pas pour les payer, il falut que mon Pere y ſupleât, ce qui mit ſes affaires dans un fort grand deſordre.

J'étois alors dans une grande jeuneſſe, qui ne me

permettoit pas de prendre beaucoup de part aux malheurs de ma Maiſon, quoi que je ne laiſſaſſe pas pourtant de m'en reſſentir, car dés que j'eus atteint ma treiziéme année ; mon Pere & ma Mere pour ſe décharger de moi, me donnerent à une de leurs Parentes qui voulût bien prendre le ſoin de mon éducation.

Cette Dame ne me garda que quelques mois chez elle ; & au bout de ce temps-là, elle m'envoya à Koningsberg en Pruſſe, afin que j'y étudiaſſe & que j'y apriſſe auſſi les Langues du Nord.

J'avois une ſi forte inclination pour la Guerre, qu'elle ne me permit pas de ſonger beaucoup à mes étu-

des, quelque disposition que j'eusse à y faire des progrés. On avoit beau me representer tous les dangers où je m'exposois à suivre dans l'âge tendre où j'étois une profession aussi penible que celle des Armes, les raisons les plus fortes ne faisoient nulle impression sur mon esprit, mon étoille m'y entraînoit avec violence; & je ne cherchai plus que l'occasion de m'y abandonner.

A l'âge de quatorze-ans je me dérobai à mes Maîtres & je pris parti avec un Colonel qui vint faire des levées à Koningsberg pour le Roi de Pologne.

Quand je fus dans ce Royaume je trouvai que tout y étoit tranquille: Ladislas

quatriême qui y regnoit alors, avoit fini heureuſement quelques Guerres qui lui étoient ſurvenuës peu de temps aprés ſon élection. Ainſi je n'eûs point d'occupation, comme je l'avois eſperé. Cela fût cauſe que je ne voulus pas demeurer davantage en Pologne, j'obtins donc mon congé, par le moyen d'un de mes Parens, que j'eus le bonheur d'y rencontrer, & je revins en Ecoſſe.

Dés que je fus arrivé à la Maiſon Paternelle, je fut extremement ſurpris, parce j'y trouvai de grands changemens. Mon Pere & ma Mere étoient morts durant mon abſence, & preſque l'un quand l'autre, ſans avoir mis

aucun ordre à leurs affaires, si bien que leurs Creanciers qui étoient en bon nombre, s'étans saisis de tout le bien qu'ils avoient laissé à leurs decez, nous en dépoüillerent entierement mon Frere aîné & moy. Et aprés plusieurs chagrins que nous tâchames de sortir de nôtre esprit, nous vîmes bien alors, & l'un & l'autre, qu'il ne falloit devoir nôtre Fortune qu'à nous-mêmes, n'ayans aucuns Parens qui se missent en état de nous faire du bien ny aucun plaisir, & comme nous avions déja commencé à la chercher dans les Armes, nous n'eûmes point de meilleur parti à prendre que de continuer.

Mon Frere étoit déja fort

avancé dans le service, puisqu'il étoit Capitaine d'une Compagnie de Dragons dans le Regiment de Mylord de Grey, c'est ce qui me fit naître l'envie d'y entrer. Je n'y eus pas beaucoup de peine, ce Mylord qui étoit un parfaitement honneste homme, connoissoit ma Famille, & me vouloit du bien : Cela fut cause qu'il me reçût avec plaisir, & qu'il me promit sa Cornette dés qu'elle seroit vacante.

Il y avoit dans ce temps-là de trés-grands troubles dans le Royaume d'Ecosse, & qui avoient même commencé dés l'année 1637. par la division qui se mit entre les Episcopaux & les Presbyteriens. Leur démêlé qui avoit

avoit au commencement une cause tout-à-fait legere devint trés-considerable dans la suite, par l'opiniâtreté & l'animosité avec laquelle chaque Parti eut à soûtenir ses sentimens. L'interest de la liberté qui de tous temps à été si chere aux Peuples de la Grande Bretagne, y fut mêlé à la fin, avec beaucoup de vehemence; & les Presbyteriens ayans cru qu'on en vouloit à leurs Privilêges prirent aussi-tôt les armes pour les soûtenir, & mirent par là tout le Royaume en combustion.

Je n'ay eu aucune part à toutes ces Guerres, ainsi je n'en parleray que trés-succintement, & pour donner seulement l'ordre & la liai-

son aux choses qui me regardent personnellement.

Le mauvais exemple des Ecossois fût suivi par le Parlement d'Angleterre. Il chagrina le Roy en tant de rencontres, qu'il l'obligea enfin à se retirer de Londres dans le dessein de le remettre à son devoir par la force.

Cette démarche fût le signal de la Guerre qui se fit avec assez d'égalité entre les deux Partis jusques à l'année 1645. que *Fairfax* ayant été fait General de l'Armée du Parlement, défit entierement celle du Roi à *Nastbi*, se rendit Maître du Canon & du Bagage, & prit toutes les Villes qui tenoient son Parti, à la reser-

ve de la Ville d'*Oxford.*

Ce ſage & malheureux Prince deſeſperant de défendre avec ſuccés la ſeule Ville qui lui reſtoit, aprés avoir envoyé en France ſon Fils aîné le Prince de Galles, s'alla jetter entre les bras des Ecoſſois, (quoi qu'ils ſe fuſſent unis contre lui avec le Parlement d'Angleterre.)

Il parût que la confiance qu'il eût en eux les toucha, & ſoit qu'ils euſſent honte de perſecuter leur Roy dans le temps qu'il cherchoit un aſyle parmi eux, ſoit qu'ils euſſent déja des vûës que la ſuite n'a que trop manifeſtées, ils changerent le deſſein qu'ils avoient de continuer à lui faire la guerre, en celui de le proteger.

Nous eûmes aussi-tôt des ordres pour nous tenir prêts à marcher contre les Anglois, dés qu'on pourroit se mettre en campagne.

Je m'y preparois avec un fort grand plaisir, lors qu'il m'arriva un affaire qui rompit toutes mes mesures, & que je suis bien-aise de raconter icy, afin que les jeunes gens apprennent en la lisant, avec quelle précaution ils doivent vivre en temps de guerre, & principalement quand ils se trouvent parmi des gens de qui ils ont sujet de se défier.

Il y avoit dans nôtre Regiment plusieurs Officiers Reformez qui attendoient aussi bien que moy l'occasion d'être placez. Leur

nombre étant considerable, on en fit une Compagnie, dont je fus Cornette; mais comme on ne nous donnoit point d'apointemens, nous vivions à discretion par tout où nous étions les plus forts.

Cette liberté que nous nous donnions souleva tous les Païsans contre nous, qui voyans que nous ne nous défions de rien, s'attroupérent secretement, nous surprirent une nuit pendant que nous dormions, & s'étans saisis de nos armes & de nos cheveaux, nous menerent prisonniers à un certain Château éloigné de trois journées de l'endroit où ils nous avoient pris.

Nous fûmes obligez de faire ce chemin à pied, mais

ce qui nous donna le plus de confusion, fût de voir ces Paysans avec nos armes & sur nos chevaux, prendre eux-mêmes le soin de nôtre conduite. On peut facilement s'imaginer ce que nous eûmes à souffrir dans cette occasion.

Nous demeurâmes deux mois dans ce Château, où l'on nous avoit conduits, exposez à toute sorte de mauvais traitemens, & comme je n'y étois pas accoûtumé; je ne sçai ce que je serois devenu, si la Femme de Chambre de la Gouvernante n'eût eu pitié de mon état.

Je fus assez heureux pour avoir quelque chose dans ma personne qui lui plût, &

qui l'obligea à me distinguer de mes Compagnons. Elle venoit me visiter tous les soirs dés que sa Maitresse étoit couchée, & elle m'aportoit toûjours quelques rafraichissemens dont j'avois alors un fort grand besoin.

Cette fille étoit grande & bien faite; elle avoit de l'enjoûement, & chantoit fort bien, il n'en falloit pas tant pour plaire à un homme de mon âge, & ainsi sans le secours des obligations que je lui avois, je n'eus pas de peine à lui témoigner beaucoup d'affection.

Tout cela fit croire à cette Fille que je pourrois bien aller jusqu'à l'épouser: aussitôt elle m'en fit la proposi-

tion, en me promettant ma liberté.

Je la souhaitois trés-ardemment, mais le prix que cette Fille y mettoit, me paroissoit encore pire que l'esclavage quel rude qu'il fut. Je ne jugay pourtant pas à propos de luy faire connoître mes veritables sentimens, de peur de l'aigrir, & de la rendre par là, mon Ennemie, & je me contentai seulement de luy répondre d'une maniere, qui, sans m'engager, & de cette maniere je l'entretint dans la bonne volonté qu'elle avoit pour moy.

Nous en étions en ces termes, lors que le Gouverneur eut ordre de relacher tous ses Prisonniers. Je me mis

aussi tôt en devoir de sortir, comme mes Compagnons, mais cette Fille vint s'y opposer fortement, disant qu'il falloit premierement que je luy tinsse la parole qu'elle prétendoit que je luy avois donnée de l'épouser.

Cette opposition me donna bien du chagrin, mon honneur ne me permettoit pas de consentir à ce que cette Fille demandoit de moy, mais d'autre part, il me sembloit qu'il y avoit bien de l'ingratitude dans mon procedé. Je le soûtins pourtant, & je fus mis ensuite en liberté, sous la Caution d'un de mes Amis.

Je me rendis à l'Armée, le plûtôt qu'il me fut possible, sans me donner le loisir

de refaire mon équipage que j'avois tout-entierement perdu dans l'avanture que je viens de raconter. J'étois dans de continuelles craintes qu'il ne se passât quelque occasion où je ne pûsse avoir part, mais je trouvay qu'au lieu de combattre les Anglois, on ne faisoit que negocier avec eux.

Toute la Campagne se passa de cette maniere, & une partie de l'Hyver aussi: Enfin dans le temps qu'on s'y attendoit le moins, la Paix se fit entre les deux Nations, & les Ecossois consentirent enfin à remettre leur Roy, aux Commissaires du Parlement d'Angleterre, ce qui fut fort exactement executé à Neucastel.

Il n'y a personne qui n'ait entendu parler de ce fameux Traité, & chacun en a jugé suivant les interêts de sa passion ou de son parti ; mais pour moy sans me mêler de prononcer là-dessus, je dirai seulement que le dessein des Ecossois n'étoit pas de porter les choses au point où elles allerent dans la suite ; & la conduite qu'ils ont tenuë depuis les a bien justifié là-dessus. Mais il y a bien apparence qu'étans mal satisfaits eux-mêmes, aussi bien que les Anglois, des entreprises qu'ils prétendoient que le Roy avoit faites sur leur Liberté, ils auroient été bien-aises que le Parlement eût borné son autorité d'une maniere qu'il lui eût été

d'oresnavant impossible de s'en servir pour leur nuire.

La Paix étant faite de cette façon, & nôtre Regiment ayant été cassé nous resolûmes mon Frere & moi de passer en France, où l'on étoit en guerre depuis prés de quinze-ans avec la Maison d'Autriche.

Dés que nous y fûmes mon Frere ne s'y plût pas, & il alla chez les Venitiens: Pour moy je demeuray en France, & je fus mis dans les Gardes à pied, avec le titre d'Enseigne, mais je faisois le service de Sergent.

Aussi-tôt qu'on pût se mettre en Campagne, nous allâmes en Flandres sous le Marêchal de Gassion qui prit la Bassée, defit huit

cens Maîtres des Troupes du Duc de Lorraine, & assiégea Lens.

Je ne ferai pas icy un Journal de ce qui se passa à ce siége. On le peut voir facilement dans les Histoires qui en parlent, & qui sont entre les mains de tout le monde; je diray seulement les choses qui m'y sont arrivées, ou les actions ausquelles j'ay peu avoir quelque part. C'est ainsi que je me suis proposé d'en user dans ces Memoires, & je suppose même que ceux qui les liront, n'auront pas besoin d'etre instruits plus au long sur des choses arrivées, pour ainsi dire, sous leurs yeux.

Je fus donc dangereusement blessé à la Poitrine au

Siege de Lens, mais nôtre Général y fut encore plus malheureux.

Ayant commandé à quelques Soldats d'arracher des Palissades, il leur en voulut luy-même montrer l'exemple : & comme il tâchoit d'en ébranler une, il reçût un coup de mousquet à la tête, dont il alla mourir à Arras quelques temps aprés.

Ce fut une perte considerable pour la France que celle de ce Maréchal, il étoit brave, hardi & fort heureux; & pour faire son éloge en peu de mots, on peut dire qu'il faisoit honneur au grand Gustave Adolphe, sous lequel il avoit apris le métier.

Villequier continua le siége, aprés que Gassion se fut

retiré, & pris la Ville; aussi-tôt qu'elle fut renduë, nous fûmes d'abord assieger Dixmude, sous le commandement de Mr le Maréchal de Rantsau.

Cette Ville se défendit d'abord vigoureusement, & repoussa les Gens-d'Armes Ecossois qui firent une perte considerable à l'attaque d'une demi-Lune, où l'on les avoit commandez; mais ce feu ne dura pas trop long-temps.

On m'ordonna la même nuit d'aller reconnoître cette demi-Lune avec quinze hommes, je le fis, & étant monté sur le Parapet, où aucun de mes gens ne voulut me suivre, je trouvay que tous les

Assiegés l'avoient entierement abandõnée, Je ne perdit point de temps, & j'en allay tout aussi-tost donner avis à nos Généraux qui s'en rendirent d'abord les Maistres, aprés quoy la Ville ne tarda pas long-temps à se rendre.

Nous marchâmes, cette expedition faite, du côté de Nieuport, faisans semblant de vouloir l'assiéger dans les formes ; Mais nôtre feinte n'aboutit en tout qu'à raser un petit Fort, qui étoit tout auprés de cette Ville, lequel nous trouvâmes abandonné, & à nous retirer ensuite à Dixmude.

Je ne sçaurois dire combien nous eûmes à souffrir durant cette Campagne : la

faim, la soif & la misére nous donnoient beaucoup plus de peine à combattre que les Ennemis que nous avions en tête.

Ce fut alors que je fis une action que ma jeunesse & la necessité où j'étoit reduit, feroit facilement excuser, si elle pouvoit être excusée. Nous nous promenions un jour un de mes Camarades & moy, sur la Chaussée de la Ville de Dixmude, tous deux fort tristes & fort affamez, lors que nous vîmes sortir de la Ville deux Officiers qui manioient & faisoient courir leurs Chevaux à l'envi l'un de l'autre. Ils étoient si attentifs à leur course, qu'un d'eux ne s'apperçût pas qu'il laissoit tom-

ber un manteau de taffetas bordé d'une petite dentelle d'argent, qu'il portoit au tour de son bras, comme c'étoit la mode dans ce tems-là.

J'avouë que je ne pûs resister à la forte tentation que j'eus dans ce moment de m'en saisir; le pressant besoin où j'étois, l'occasion que je voyois si belle, tout enfin me fit croire que cela m'étoit permis. Je pris donc ce manteau, & je le cachai avec tant d'adresse & de diligence, que celui qui l'avoit perdu & qui revenoit sur ses pas le chercher, ne s'en aperçût point. Il vid bien pourtant qu'il n'y avoit que nous qui pûssions l'avoir pris, & il nous fit connoître sa pensée; mais com-

me dans ces occasions il n'y a que le premier pas qui coûte, nous le niâmes avec tant d'asseurance, qu'il fut obligé de nous laisser. Nous allâmes aussi-tôt vendre nôtre proye, & nous remediâmes par là à la faim qui nous pressoit.

Je tombai bien-tôt dans des malheurs qui me punirent de cette action. Le Prince de Condé nous mena assieger Ypres, que nous prîmes, mais j'y fis une perte trés-considerable, ce fut celle d'un Capitaine Ecossois nommé *Messer*, qui avoit pris de l'affection pour moi. Un peu avant sa mort il m'avoit fait Enseigne Reformé dans sa Compagnie, & je suis persuadé que s'il eût vécu davantage, il eut pris soin de mon avancement.

Je n'eus pas le loisir dans ce temps-là de faire de longues reflexions sur les pertes que je venois de faire par la mort d'un si illustre & si genereux Amy, car peu de temps aprés je fus separé de l'Armée par une avanture qui eut des évenemens & terribles suites pour moy.

J'étois toûjours dans la derniere misere, & je n'avois pour vivre autre chose que ce que je pouvois attrapper d'un côté & d'autre. Cela m'obligeoit à être toûjours en Party; Mais une fois m'étant mal-heureusement trop écarté avec quelques-uns de mes Camarades, qui étoient affligez de la même Maladie, nous tombâmes en revenant au Camp, entre les mains

d'un Parti de la Garniſon d'Armentieres, qui ſur des avis qu'on luy avoit donné, s'étoit mis en embuſcade ſur nôtre chemin. Dés que nous fûmes pris, on nous fit aller avec beaucoup de diligence, juſques à la Maiſon ou vieux Château d'un Gentilhomme qui étoit abandonnée : & où aprés avoir marché toute la nuit, nous n'arrivâmes que le matin.

Nous n'y repoſâmes pas long-temps; car l'Officier qui commandoit ce Party, n'étant pas tout à fait content de ſa Priſe, reſolut d'en faire une autre plus conſiderable avant que de retourner à ſa Garniſon.

Il tint conſeil en mêmes temps là-deſſus, avec tous

ceux de sa suitte, & aprés que son dessein eut été aprouvé, il fut conclu qu'afin de n'être pas obligez d'affoiblir leur Troupe par la garde des Prisonniers, on les tuëroit avant que partir de là.

Ces gens-là étoient Cravates, & comme ils parloient leur langue, que j'entendois, il ne me fut pas difficile d'aprendre leur resolution. J'en fis part aussi-tôt à mes Camarades, & je leur dit que puisque nôtre mort étoit resoluë, il falloit la recevoir en gens de cœur.

Il y en eut un qui se mit à pleurer, dés qu'il apprit cette nouvelle, & qui me dit que la cause de sa douleur étoit, qu'il laissoit une femme & des enfans, ce que j'a-

vois ignoré jusques là. Pour moy lui dis je, rien ne m'attache à ce monde, & j'y ay souffert tant de maux depuis que j'y suis que je sens bien que je l'abandonnerai sans aucun regret.

J'achevois à peine ces mots que nous nous vîmes aborder chacun par un Cravate, qui sans compliment commença par nous deshabiller. Je fus mis en chemise comme les autres, il est vray que celui qui prenoit ce soin, me laissa un de mes bas à demi tiré, qu'il ne trouva pas aparemment assez bon pour se donner la peine de me l'ôter.

Quand tout cela fut fait, on nous mena hors de la maison, & aprés qu'on nous eut rangé

contre la muraille, un peu éloignez les uns des autres, pour nous choisir plus aisément, quelques-uns de ces Malheureux Cravates se mirent en devoir de nous tuer avec des fusils, qui étoient leurs seules armes.

Celuy du Soldat qui me tiroit, heureusement pour moy ne prit pas, & la rage qu'il en eut l'obligea à m'en donner du bout dans la poitrine; ce qui me fit tomber sur le côté.

Pendant qu'il mettoit une nouvelle amorce à son fusil, & que je me relevois j'apperçûs un de mes Camarades, & celuy-là même que j'avois trouvé peu auparavant si sensible à la nouvelle de nôtre mort qui fuyoit. J'étois

tois, à ce qu'il me sembloit, entierement consolé, & fort resolu à la mort, j'avois même ôté ma chemise que l'on m'avoit laissée, & je leur presentois hardiment ma poitrine toute nuë, croyant que le coup trouveroit moins de resistance.

Cependant dés que je vis mon Compagnõ fuïr & se jetter dans un grand fossé plein d'eau qui entouroit cette maison, l'envie me prit, sans que je sçache comment, de suivre son exemple. Je n'attendis pas que mon Bourreau fût en état de redoubler, & courant de toute ma force, je sautay dans le fossé, & le traversay, malgré plusieurs coups qu'on me tira, & qui ne me toucherent point.

Dés que j'eus gagné l'autre bord du fossé, je trouvai une haye d'épines qui fermoit un champ où le bled étoit déja assez haut pour me mettre à couvert des coups que l'on tiroit toûjours sur moy. Je n'hesitay pas un seul moment à la traverser, & aprés y avoir laissé une bonne partie de ma peau, j'entray dans le bled qui me déroba bien-tôt aux yeux de mes cruels Ennemis.

Mon pauvre Camarade, qui avoit aussi traversé le fossé, ne fut pas si heureux que moy, car comme il me venoit joindre, il reçût un coup de fusil dont il tomba. Je ne sçai ce qu'il devint, je n'eus alors d'autre soin que celuy de me bien cacher.

Aussi-tôt que je fus remis de la frayeur que j'avois euë & que je pûs envisager mon état de sang froid, je le trouvay le plus dur & le plus pitoyable du monde. Je me voyois dans un païs ennemi, tout nud sans secours & sans esperance d'en trouver; mais je ne perdis pas courage, & je me mis à marcher, sans sçavoir, ni où j'étois, ni où j'allois.

Ma plus grande peine étoit de tomber entre les mains des Païsans, qui se vangent des maux que la guerre leur fait souffrir, en tuant sans pitié ni misericorde tous les soldats qu'ils rencontrent avec avantage.

Je me mis cependant dans une route, où je jugeay que

depuis peu il étoit passé des Troupes, je les suivis avec le plus de diligence qu'il me fut possible, & aprés avoir marché quelque temps j'aperçus un Village assés prés de moi. Je craignois beaucoup d'y trouver des Habitans, mais ayant fait la guerre à l'œil, & ne voyant ni n'entendant personne, je me hazardai d'entrer dans une maison que je trouvai entierement deserte, & où je connus que quelque Cavalerie venoit de loger. j'étois dans une lassitude tout-à-fait extrême, ainsi ayant trouvé là fortuitement un grand monceau de paille coupée, je me jettai dessus, & aprés m'en étre couvert le mieux que je pûs, je pris un vieux sac que je trouvai par

hazard ſous ma main, je le mis ſur ma téte & je m'endormis de cette maniere, reſolu à tout ce qui me pourroit arriver. Je ne ſçai ſi je dormis longtemps, mais quand je me reveillai, perſonne n'étoit encor revenu au village, j'en délogeai donc au plus vite, & je ſuivis toujours le chemin où j'étois entré.

Je me preparay à partir dans cet état, & comme ma nudité me faiſoit honte, je pris le ſac que j'avois mis ſur ma tête, & m'en couvris le corps le plus adroitement qu'il me fut poſſible. Mes jambes & mes cuiſſes reſterent nuës ; mais comme les épines à travers leſquelles j'avois paſſé en me ſauvant des mains des Cravates, les avoient dechirées, le

ſang qui en étoit ſorti, y a-
voit colé la paille coupée dans
laquelle je venois de coucher
& je ne reſſemblois pas mal,
en cet état, à certains Sau-
vages du nouveau monde
dont quelques Relations
nous parlent.

Je n'eus pas long-temps
marché dans cet équipage
que j'aperçus au haut d'un
arbre un homme vêtu de
rouge. J'allai droit à lui, ju-
geant bien que ce n'étoit pas
un Payſan, mais comme j'en
aprochois, je me vis ſubite-
ment inveſti par quatre ou
cinq perſonnes qui ſortirent
tout d'un coup d'une certai-
ne maiſon voiſine que je n'a-
vois pas encore vuë, & qui
vinrent auſſi-tôt pour ſe ſai-
ſir de moy.

Je ne leur fit nulle resistance, & je me contentai de leur dire en Allemand, qui étoit la Langue que je leur avois entendu parler, que j'étois un pauvre miserable Soldat, qui se mettoit à leur discretion. Ces paroles prononcées assez tristement les obligerent à me traiter avec humanité, ils me firent entrer dans cette maison, d'où je les avois vû sortir, & me régalerent de quelques fruits, n'ayans autre chose à me donner.

Durant ce repas frugal, mes charitables Hôtes s'informerent par quel accident j'avois été mis dans l'état extraordinaire où ils me voyoient, je les satisfit de la maniere qui me parut la plus propre à exciter leur compassion, aprés

quoi ils m'aprirent à leur tour, qu'ils étoient Goujats des Troupes Allemandes au ſervice des Eſpagnols.

Comme ils me croyoient de leur Nation, je reçûs d'eux toute ſorte d'honnêteté & de bons traitemens, ils me menerent enſuite à l'Armée, où l'Archiduc Leopold, qui la commandoit, ordonna que je fuſſe traité comme un priſonnier de guerre.

On marcha cependant vers Liſſe, où l'on envoya tous les malades. J'étois ſi abatu de faim, de ſoif & de laſſitude, que dés que nous arrivâmes aux Faux-bourgs de cette Ville, je m'aſſis à l'ombre d'une vieille maſure, où je demeurai endormi juſques au ſoir: l'on paſſa ſans prendre ſeule-

ment garde à moi & l'on me laiſſa là.

Auſſi-tôt que l'Armée ſe fut éloignée, je me preſentai aux portes de Liſle, l'on y fit d'abord quelque difficulté de m'y recevoir, me voyant ſi mal en ordre, mais comme l'on me prit pour un malade qui n'avoit pas pû ſuivre, on me fit conduire ſur les Remparts, endroit aſſez éloigné, & qui ſervoit d'Hôpital pour les Soldats.

Je ne ſaurois dire à quel point je fus ſaiſi d'horreur en entrant dans cet endroit, & je ne ſçai même ſi l'honnêteté me permet de parler de toutes les ordures & vermines que j'y vis. Quoi-qu'il en ſoit, je puis aſſeurer n'avoir vû de ma vie un lieu ſi ſale & ſi vilain,

Mais enfin je n'avois pas alors le temps de faire beaucoup de reflexions là-dessus, la faim me pressoit, & je demanday d'abord si l'on n'avoit rien à mãger. On me montra aussi-tôt une assez grande quantité de pains sous la paille où nous étions couchez. J'en pris un, & aprés l'avoir bien fait griller, pour en ôter la Vermine qui le couvroit, je le mangeay avec avidité.

Ce beau repas fini, j'entray en grande conversation avec mes nouveaux Camarades, qui ayans sçû de quel Païs j'étois, m'apprirent en même temps, qu'il y avoit dans la Ville, un Convent d'Irlandois, dont les Religieux faisoient beaucoup de bien à ceux qui étoyent de leur Nation.

Cette découverte me donna une fort grande joye ; dés le lendemain je me fis mener à ce Convent, où aprés qu'on m'eut fait entrer dans le Cloitre, on me donna du potage avec un morceau de viande, que je mangeay avec un fort grand appetit. Il y avoit là present un de ces bons Moines qui avoit pris le soin de me servir, & qui eut aussi la discretion de ne me pas interrompre durant un Repas que je prenois avec tant de plaisir. Mais aprés que je l'eus agreablement fini, il s'informa de moy fort honnêtement quel étoit mon Païs, ma Naissance & ma Fortune : je ne luy cachay rien de tout ce qu'il vouloit sçavoir là-dessus, & par reconnoissance appa-

remment il m'apprit qu'il y avoit un Officier Irlandois dans leur Convent qui alloit à l'Armée, & qui voudroit bien peut-être m'y mener. Il rentra en me disant ces mots, & je jugeay qu'il étoit allé parler à l'Officier en ma faveur, car je le vis venir à moi un moment aprés. Il me fit d'abord quelques questions, aprés quoy il me dit qu'il alloit partir à l'heure même, que je visse si je le pourrois suivre à pied ; car il n'avoit point d'autre cheval que celuy qu'il montoit. Je lui promis de faire tous mes efforts pour cela, malgré l'abbatement où m'avoient mis les tristes avantures que j'avois essuyées dépuis peu, & dont je ne pûs m'empêcher de lui fai-

re l'Hiſtoire en Abregé, comme c'eſt aſſez l'ordinaire des malheureux.

Cependant mon Officier monta à cheval, & m'ayant fait prendre un de ſes étriers, je le ſuivis bien deux ou trois lieuës de cette maniere; mais les forces m'ayant manqué, il fut obligé de me laiſſer derriere, aprés m'avoir donné des enſeignes pour le retrouver. J'achevay ſeul, le mieux que je pûs, le chemin qui me reſtoit à faire, mais j'étois ſi las quand j'arrivay au Camp, qu'il me fut impoſſible de paſſer le premier feu que je rencontray. C'étoit la Cuiſine d'un Colonel qui n'étoit pas loin de ſa Tente, ainſi ſa Femme, qui étoit avec luy, venoit de temps en temps la viſiter.

Elle m'apperçut prés de son feu, & demanda ce que je faisois là. Madame, lui dis-je, ayez pitié d'un pauvre homme qu'on a mis dans un cruel état, & qui ne vous demande autre grace que celle de le laisser chauffer. Ma nudité & mon air défait & abbatu toucherent cette bonne Dame de compassion, elle m'alla querir des calçons de son Mary qu'elle me fit prendre & ordonna ensuite qu'on me donnât à manger. Ce bon traitement me fit passer la nuit bien mieux que je n'avois esperé.

Quand le matin fut venu, je me fis montrer le Quartier du Regiment Irlandois, & la Tente du Lieutenant Colonel, qui à ce qu'on m'avoit dit étoit Ecossois. Je me presentai

à lui hardiment,& je lui fis le recit des diverſes Avantures qui m'avoient reduit dans l'état où il me voyoit. Il me crut ſur ma parole, & aprés m'avoir parfaitement bien reçû; Je connois vôtre Famille me dit-il, & il n'eſt point de bons offices que je puiſſe vous rendre que vous ne deviez attendre de moy.

Ce généreux Officier me tint plus qu'il ne m'avoit promis, je fus auſſi-tôt habillé par ſes ordres, je mangeai toûjours à ſa table,& il ne laiſſoit jamais paſſer une occaſion de parler d'une maniere avantageuſe devant tout le monde, & de ma naiſſance,& du courage que j'avois témoigné dans mes malheurs. La conſideration qu'il me témoignoit,

m'attira bien-tôt celle de tous les Officiers du Regiment, il n'y en eut aucun qui ne voulût contribuer à me remettre en équipage ; de sorte que je fus bien-tôt beaucoup mieux que je ne l'avois encore été, & il ne me resta de mes infortunes passées que le souvenir de les avoir souffertes.

Je ne voulois pas cependant prendre parti dans l'Armée Espagnolle, quoy qu'on me sollicitât extrêmement de le faire, j'esperois toûjours que les François payeroient ma rançon, & que je retournerois à leur Camp ; j'en écrivis plusieurs fois à mes Officiers, mais je n'en eu aucune réponse. Ce mépris me piqua, & je resolus, puis qu'on m'abandonnoit aux Espag-

nols, de demeurer avec eux.

Dans ce temps-là le Duc de Lorraine, s'étant engagé à fournir un certain nombre de Troupes au Prince de Gâles, qui les vouloit mener au secours du Roy son Pere, traita avec *Cascar*, c'est le nom de mon Lieutenant Colonel, pour la levée d'un Regiment d'Infanterie qui se devoit faire en Hollande, afin d'être plus à portée pour passer en Angleterre.

Cela obligea Cascar à se rendre dans les Provinces-Unies, mais à peine eut-il cõmencé ses levées que le Duc, qui connoissoit sa capacité, luy donna un autre Regiment qu'il avoit déja sur pied en Flandres, & dont il fut obligé d'aller prendre possession.

Ce ne fut pourtant qu'aprés avoir cedé le ſien à un nommé *la Motte*, à condition que je fuſſe ſon Capitaine Lieutenant.

Mon nouveau Colonel n'étoit pas encore en Holande, ce qui fut cauſe que je reſtai ſeul chargé du ſoin des levées, & que je reçus par ſon ordre, l'argent qui y étoit deſtiné. Je me ſentis ſi fort obligé de la confiance qu'il avoit en moi, que je n'oubliai rien pour qu'il eût lieu d'être ſatisfait de ſon choix.

Le Comte d'Ooſtfriſe devoit nous donner Place d'armes dans ſon Païs, & mon Colonel l'étoit allé trouver pour s'aboucher, & pour régler toutes choſes avec luy, à Embden, aprés m'avoir don-

né ordre de le venir joindre en cette Ville-là, dés que mes levées seroient prêtes.

Je n'y manquai pas, aussitôt que j'eus le nombre des Soldats qu'il me falloit, je les fis embarquer à Rotterdam, quoi que j'y eusse beaucoup de peine, & qu'ils refusassent souvent de m'obéir; mais étant venu à bout de leur opiniâtreté par ma patience, je fis voile à Embden.

Quand je fus assez prés de la Ville, je laissai tout mon monde dans le Vaisseau, & j'allay aussi-tost trouver mon Colonel, à qui aprés avoir rendu conte de ce que j'avois fait, je demanday des ordres pour nôtre débarquement. Il me dit qu'il n'avoit encore rien conclu avec le Comte,

qui faisoit toûjours naître quelque difficulté pour trainer les choses en longueur, mais qu'il alloit le presser vivement ; que cependant j'allasse rejoindre les Soldats que j'avois amenez, & les faire attendre en mer, jusques à ce que j'eusse de ses nouvelles, & des nouveaux ordres.

Cette resolution me surprit, & je ne pûs m'empêcher de lui répondre, que c'étoit un trés-mauvais parti à prendre dans la conjoncture presente, que celui de faire attendre ces gens, que je savois fort bien qu'ils étoient mécontens, & qu'ils ne pouvoient pas s'ôter de l'esprit qu'on ne les conduisit en Espagne, qu'asseurément ils se revolteroient & couperoient la gorge à leurs

Officiers. Tout ce que je pûs dire, ne fit rien changer aux ordres que j'avois déja reçus. Il est vrai que le Lieutenant Colonel, qui étoit Allemand, vint avec moi asseurer nos Soldats, que dans trois jours on les mettroit à terre sans faute, aprés quoi il se retira.

La nuit qui suivit ce jour-là, pendant que mon Enseigne & Moy, étions sous le Pont, nos gens se souleverent, comme je l'avois bien prévû & se rendirent maîtres du *Pilote*, aprés l'avoir maltraité, couperent tous les Cables, & commencerent à faire toutes les insolences dont ils se pûrent aviser.

Au premier bruit qu'ils firent, mon Enseigne voulut aller sur le Tillac pour en savoir

la cause; mais ses Canailles le blesserent dangereusement, & le contraignirent pour sauver sa vie, de se jetter en bas au plus vîte. Je leur criay aussitost, qu'est-ce qu'ils vouloient faire? Le tuër, me dirent-ils, avec mille injures. Je vis bien alors que toutes mes remontrances seroient entierement inutiles, & qu'il falloit songer à me défendre, je me mis donc en état de n'être pas surpris, & de faire repentir le premier qui voudroit décendre. Il n'y en eut aucun qui osât s'y hazarder, & ils se contenterent de garder la sortie de mon trou, en y mettant des Sentinelles.

Nous passâmes le reste de cette nuit sous les armes mon Enseigne & moi, & nous ne

nous pouvions pas laſſer d'admirer la Providence de Dieu qui aveugloit entierement ces Rebelles, & juſqu'à ce point, qu'ils ne s'aviſerent jamais de rompre une legere cloiſon qui nous ſeparoit , ce qu'ils pouvoient faire facilement, & nous attaquer enſuite de front ; nous n'aurions pas pû leur faire une longue reſiſtance, s'ils s'y étoient pris de cette maniere, mais j'étois reſervé à courir encore de plus grands dangers.

Dés que le jour parut, nos mal-heureux Revoltez , qui avoient tenu un Conſeil enſemble, obligerent les Matelots à lever l'ancre & à s'éloigner beaucoup de l'endroit où nous étions, aprés quoy ils ſe mirent à boire.

Pendant qu'ils s'enyvroient un d'eux s'approcha d'une petite fente qui étoit à la cloison, & par où il m'appella tout doucement : quand il vit que je l'écoutois, il me dit qu'il étoit bien mortifié de ce qui étoit arrivé, qu'il n'y avoit en rien contribué & que pour me le faire voir, il s'offroit de se saisir, si je l'agréois comme cela, des armes de ses Camarades pendant leur sommeil.

Je crûs que cét Homme me parloit de bonne foy, je loüay son dessein, je l'exhortay à l'executer, & pour l'y porter encore davantage, je lui dõnai quatre pistoles. Dés que ce coquin eut mon argent, il alla le montrer à ses Compagnons, & leur dit que j'avois voulu par-là le corrompre.

Cela

Cela les anima tout de nouveau contre moi, ils ne ſongerent plus qu'à me perdre, & pour commencer à me faire connoître ce que j'avois à attendre d'eux en cas que je tombaſſe entre leurs mains, ils prirent un petit garçon que j'avois à mon ſervice & le jetterent dans la mer. Aprés cette action barbare, ils reſolurent tous enſemble de venir me forcer l'épée à la main.

Le Chef de cette ſedition étoit un Caporal marié, ſa femme qui voyoit mieux que lui les ſuites fâcheuſes de cette entrepriſe, fit tant par ſes prieres & par ſes larmes qu'elle l'en détourna. La nuit vint, ces yvrognes s'endormirent; Et le lendemain que leur fureur fut un peu ralentie, ils ſe trouve-

rent bien embarassez & ne sçavoient à quoi se resoudre.

Comme je m'aperçûs de leur irresolution, j'appellai un Matelot, je le chargeai de leur dire de ma part, que s'ils vouloient consentir qu'on les mît à terre, je leur promettois de ne m'y point oposer, & de les laisser aller où ils voudroient, en cas que ce ne fût plus leur dessein de me suivre, que c'étoit là tout ce qu'ils pourroient avoir de plus avantageux, quand même ils m'auroient tué, comme il paroissoit que c'étoit leur envie.

Le Matelot s'aquita fort adroitement de sa commission, il leur persuada ce qu'il voulut, & l'on débarqua prés de *Deffil*.

Il y avoit là un Cabaret où

je les fis entrer, je les priai de vouloir m'y attendre vingt-quatre heures, m'engageant de revenir au bout de ce tems-là & de leur apporter les Patentes du Roi d'Angleterre, par lesquelles ils verroient bien qu'on ne les avoit levez que pour lui. Ils me promirent tout ce que je voulus, je laissai avec eux l'Enseigne qui ne put pas me suivre à cause de sa blessure, & aprés avoir donné à l'Hôtesse tout l'argent qui me restoit afin qu'elle les regalât, & qu'ils m'atendissent avec moins d'impatience, je partis pour aller joindre mon Colonel, & pour l'instruire de tout ce qui venoit d'arriver.

Jamais homme n'a été si surpris qu'il le fut, quand je lui

apris ce qui s'étoit passé, & ce qui me paroissoit le plus singulier, c'est qu'il ne sçavoit comment sortir de son embarras. Lors que je m'aperçûs de la peine où il étoit, je le priai de me donner quelqu'un pour me seconder afin que je pusse ramener les Rebelles à leur devoir ou faire main basse sur eux en cas de refus. L'expedient parut bon, & le Lieutenant Colonel, quelques Capitaines & quelques Lieutenans s'offrirent de m'accompagner.

Quand nous fumez arrivez ensemble au lieu où j'avois laissez mes gens, j'aperçûs mon Enseigne couché sur un Cimetiere prés de la maison où je l'avois quitté. Il m'aprit que le Caporal, dont j'ai déja

parlé, & qui étoit Allemand, avoit persuadé à tous ceux de sa Nation qui étoient parmi nous de deserter, & qu'ainsi il ne nous restoit que quelques Ecossois, Irlandois & François.

Je voulus les aller trouver seul, pour ne pas les éfaroucher, & je priai ceux qui étoient venus avec moi de ne me suivre que de loin & sans bruit; mais que s'ils entendoient tirer un coup de pistolet, je les priois alors de venir brusquement à moi l'épée à la main.

Mes mesures prises de cette maniere, j'entrai seul dans une chambre, où tous les Soldats qui me restoient, étoient assis au tour d'une table à boire & à fumer. Je leur dis

d'abord que j'étois bien aise de voir qu'ils étoient plus gens de parole que les Allemans, qui à ce que je venois d'aprendre avoient tous deserté, que je venois aussi leur tenir celle que je leur avois donnée de leur montrer la Patente du Roi d'Angleterre.

A ces mots je la tirai de ma poche, & je la leur presentai, ils la prirent, & aprés l'avoir considerée, les uns dirent qu'elle étoit fausse, les autres soûtinrent le contraire; mais tous ensemble m'asseurerent qu'ils me suivroient où je voudrois, pourvû que je leur payasse le reste de ce que je leur avois promis. Ie leur dis alors qu'ils avoient tort de ne m'avoir pas fait cette demande, quand j'étois allé

trouver le Colonel, que j'aurois aporté de l'argent avec moi, mais que puisque je n'en avois pas presentement, je les priois de se contenter de l'asseurance que je leur donnois qu'ils seroient entierement satisfaits, dés que nous serions retournez devant Embden.

A peine eus-je achevé, qu'un de ces mutins se leva, & me dit insolemment qu'il ne me suivroit pas s'il n'étoit payé sur l'heure ; & moi, lui repliquai-je, sur l'heure, je te ferai bien obéïr. Je tirai dans ce moment un coup de pistolet, & les Officiers qui m'avoient suivis étans entrez comme nous l'avions concerté ensemble, surprirent tellement ces marauts, qu'ils se laisserent desarmer sans resistance.

Nous les menâmes de cette maniere dans le Vaiſſeau, les uns aprés les autres, & nous les conduiſîmes heureuſement devant Embden. A peine y eûmes nous reſté quelques jours, que le Comte ſe determina enfin à nous donner pour place d'Armes une petite Iſle nommée Borcom. Le Colonel Romecour nous y vint joindre avec ſon Regiment, & nous paſſâmes là le reſte de l'Eté enſemble, à exercer nos gens, & à rendre nos Compagnies completes.

J'eus lieu de remarquer durant le ſejour que je fis dans cette Iſle un effet viſible de cet eſprit d'étourdiſſement dont Dieu frape quelquefois les méchans, quand il veut

qu'ils ſoient châtiez dans ce monde. Le même Caporal auteur de la revolte dont je viens de parler, & qui avoit failli à me coûter la vie, fut aſſés impudent pour venir prendre parti une ſeconde fois dans nôtre Regiment. J'en fus averti, je le fis mettre en arrêt, & le Conſeil de Guerre, qui fut tenu à ſon occaſion, l'aiant condamné à avoir la tête caſſée; la Sentence fut executée.

Il ſe paſſoit bien cependant des choſes d'une plus grande importance en Angleterre. Le Roi y étoit toûjours priſonnier, & les Ecoſſois prétendans que le Parlement alloit par là contre le Traité qu'ils avoient fait enſemble, prirent les armes pour le ſoû-

tenir. Ils furent défaits, & le Roi par un attentat inoüi jusques alors, eut la tête trenchée publiquement.

Le Prince de Galles son Fils, qui prit le titre de Roi aprés cette cruelle exécution, vid bien qu'avec le peu de Troupes que le Duc de Lorraine lui tenoit prêtes, il ne sçauroit rétablir ses affaires entierement ruinées par les deux derniers événemens. Cela fut cause que remettant la vangeance de son Pere à un tems plus heureux, il remercia le Duc du secours qu'il lui avoit promis, & le pria que s'il ne pouvoit pas l'entretenir sur pied jusques à la Campagne prochaine, il en disposât des maintenant comme il lui sembleroit bon.

Quand nous apprîmes cette nouvelle, nous la cachâmes avec ſoin aux Soldats, ne ſçachant pas encore ce que le Duc de Lorraine voudroit faire de nous ; mais ſi nous l'avions bien connu alors, nous ne nous ſerions pas mis en peine là-deſſus, c'étoit le plus vigilant de tous les hommes quand il s'agiſſoit de ſes intérêts. Il ne nous oublia pas auſſi & nous apprîmes quelques jours aprés qu'il nous avoit vendus aux Eſpagnols, à dix écus par homme l'un portant l'autre, Officiers & Soldats, pour aller à Saint Sebaſtien Ville de la Biſcaye.

Nous ne jugeâmes pas à propos de cacher cette derniere nouvelle, comme nous avions fait la premiére, ainſi tous

nos Soldats la sçavoient lors que les Vaisseaux qui devoient nous transporter, arriverent avec des ordres exprés qui nous enjoignoient de nous embarquer.

Les Colonels auroient bien voulu ne pas obeïr, mais ils ne vouloient pas se charger eux seuls des suites qu'auroit pû avoir leur désobeïssance. Ils assemblerent donc leurs Officiers, & sans se déclarer, ils leurs communiquérent les ordres qu'ils avoient reçûs & leur demanderent à quoi ils étoient resolus.

Nous protestâmes tous d'une voix que nous peririons plûtôt que d'aller en Espagne, puisque ce n'étoit pas à ces conditions que nous avions capitulé; Nous alleguâmes

mille raiſons pour faire voir la juſtice de nôtre reſolution : Et les Colonels feignans de s'y rendre, nous prierent de chercher quelque moyen pour ſortir ſûrement de cette Iſle puiſque nous n'y étions plus neceſſaires.

Aprés avoir raiſonné longtems là-deſſus, il fut reſolu entre nous ; qu'on tâcheroit de gagner les Capitaines des Vaiſſeaux qui nous étoient venus prendre ; qu'on leur promettroit pour cet effet la même ſomme qu'ils auroient euë des Eſpagnols, pourveu qu'au lieu de nous mener à Saint Sebaſtien, comme leurs ordres le portoient, ils nous laiſſaſſent à Oſtende, que nous les payerions fidellement s'ils nous étoient fidel-

les eux-mêmes ; mais que ſi nous nous appercevions qu'ils nous trompaſſent, nous les tuërions ſans miſericorde. Ce fut ſans peine que nous les portâmes à ce que nous ſouhaitions d'eux ; ils acceptérent nos conditions, & il ne nous reſta plus rien pour avoir un heureux ſuccés, qu'à inſtruire nos Soldats de tout ce que nous avions fait, & leur ôter par là de l'eſprit la crainte continuelle où ils étoient que nous ne les trahiſſions.

J'avois été fait Capitaine durant le ſejour que nous avions fait à Borcom, & ma Compagnie étoit preſque toute compoſée d'Anglois & d'Irlandois ; j'entrepris de les gagner. Je les aſſemblai pour

cet effet la veille du jour que nous avions pris pour nôtre départ, & aprés les avoir regalez, je leur parlai d'une maniere si touchante, en leur faisant voir le Traité que nous avions fait avec les Capitaines Espagnols, qu'ils ne douterent point que ce que je leur disois ne fût sincere. Ils me donnerent tous la main, me promirent une fidelité inviolable, & m'asseurérent que quand mêmes tous les autres se rebelleroient, ils ne m'abandonneroient pas.

Ces asseurances me causerent beaucoup de joye; & aprés avoir donné à ces braves gens les loüanges qu'ils meritoient, je leur dis, qu'ils se tinssent prêts pour le lende-

main, & que je verrois alors, si leurs promesses étoient sinceres.

Je ne manquai point à les venir joindre dés qu'il fut jour, & les ayans trouvez dans les dispositions que je souhaitois, je les mis en bataille, & je les fis marcher la méche allumée vers le Quartier du Colonel.

Quand il me vid venir de cette maniere, il crut que je m'êtois mis à la tête des Rebelles, & que je venois l'attaquer. Ce qui l'obligeoit à avoir cette pensée, étoit que le soir d'auparavant il avoit fait défendre expressément à l'ordre de marcher dans l'état où il me voyoit, il se crut donc perdu & s'alla cacher.

J'entrai dans sa maison sans

ſoupçonner ce qui venoit d'arriver, je le cherchai, je le demandai, & perſonne ne pût me donner de ſes nouvelles. Il étoit cependant dans un coin d'où il m'obſervoit ſans être vû. Mais ayant connu à la maniere dont je le cherchois, que je n'étois pas ſon ennemi, il en ſortit bruſquement, me vint embraſſer, & me conta la peur qu'il avoit euë.

J'en aurois ri dans une occaſion, mais comme je n'avois pas de tems à perdre dans celle-là, je me hâtai de lui dire que la raiſon qui m'avoit fait contrevenir à ſes ordres, étoit que j'avois craint d'être attaqué par le Regiment de Romecour, devant qui j'avois à paſſer, qui s'étoit mis en

bataille & avoit chassé ses Officiers, dont il y en avoit même quelques-uns de blessez.

Mon Colonel commença à loüer la conduite que j'avois tenuë d'une maniere à ne finir pas si-tôt. Il n'est pas tems, lui dis-je en l'interrompant, de me donner des loüanges, songez promptement à ce que vous avez à faire dans une conjoncture si delicate. Je suis d'avis, continuai-je, si vous le trouvez bon, de marcher le premier dans les Vaisseaux, quoique je sois dernier Capitaine, puisque je suis asseuré de ma Compagnie; que sçavons-nous si cela ne piquera pas les autres d'honneur.

Ce que j'avois esperé arriva, je n'eus pas plûtôt fait mine de marcher vers la mer,

que la Compagnie Colonnelle s'écria hautement qu'elle ne ſouffriroit jamais que la mienne paſſât avant elle. Les autres Compagnies ſuivirent ſon exemple. Tant il eſt vrai qu'il ne faut quelquefois qu'une bagatelle pour remettre dans le devoir les gens qui ſont ſur le point d'en ſortir !

Je vids cette diſpute avec beaucoup de plaiſir, & aprés avoir laiſſé prendre à chacun le rang qui lui étoit dû, je reſtai en bataille; ayant au milieu de ma Compagnie tous les Officiers des deux Regimens, juſques à ce que le nôtre fut embarqué.

Celui de Romecour qui perſiſta dans ſa rebellion, n'oſa nous charger, quelque envie

qu'il en eût ; il se contenta de nous dire mille injures & de tirer sur nous quelque coup perdu. Nous aurions bien voulu le ramener à son devoir avant que de nous embarquer, mais nos soins furent tous inutiles & nous fûmes obligez de le laisser.

Quelque bonne volonté cependant que nous eussent témoignée les Soldats qui nous avoient suivis , ils n'étoient pas encore desabusez de la pensée qu'ils avoient conçûë. Je ne sçai pourquoi nous avions des desseins cachez, dont nous ne leur faisions pas part. Leurs soupçons redoublerent quelques jours aprés que nous fûmes embarquez , & un soir que j'étois dans ma chambre avec quelques Officiers,

je vids entrer un Soldat de ma Compagnie, qui me dit en Anglois; qu'ils connoissoient bien que nous les trahissions, mais qu'ils sçavoient bien aussi les moyens de nous en faire repentir.

Je crus que je ne devois point laisser cette audace impunie, je pris un de mes pistolets, que j'avois toûjours sur ma table par précaution; & je ne sçai comment il arriva, qu'au lieu d'en donner dans la tête du Soldat où je visois, j'attrapai celle d'un de nos Capitaines, qu'heureusement je ne fis qu'eflleurer.

Cependant tous les Officiers se rendirent auprés de moi au bruit qu'ils entendirent, & aprés qu'ils furent informez de ce qui venoit d'arriver;

voyant qu'il s'alloit former une ſedition s'ils n'y remedioient inceſſamment, ils monterent auſſi-tôt ſur le pont, tournerent le canon contre les Soldats, qui ayans été intimidez par cette action, demanderent quartier.

Nous le leur donnâmes volontiers, mais afin de ne plus retomber dans le peril que nous venions heureuſement d'éviter, nous les déſarmâmes & les mîmes à fond de cale juſques à nôtre arrivée à Oſtende.

Ils connurent bien alors que nôtre but n'avoit jamais été de les tromper, & nous tirâmes au moins cet avantage de tous les chagrins que eur caprice & leur déſobeïſſance nous avoient ſi ſouvent

donnez, qu'ils en furent à l'avenir plus soûmis.

Aussi-tôt que nous fûmes débarquez, nos Colonels avertirent le Duc de Lorraine qui demeuroit alors à Bruxelles, de tout ce qui nous étoit arrivé, dont il se mit fort peu en peine. Il avoit déja touché l'argent des Espagnols, & il croyoit que c'étoit à eux à nous faire obeïr, puisqu'ils nous avoient achetez. Cela n'empêcha pas qu'il ne nous reçût voyant que nous revenions à lui, & qu'il ne nous fit avoir des Quartiers d'Hyver.

Ils étoient dans un Païs nommé *Marche en Famine*, & tres-justement ainsi appellé. Nous y marchions des journées entieres sans trouver

un Habitant, & ceux que nous rencontrions à la fin, étoient si pauvres qu'ils n'avoient ordinairement pas la moindre chose à nous donner.

Un Quartier comme celui-là n'étoit pas fort propre à conserver des Troupes, aussi les nôtres commencerent à déperir. Les Officiers voulans prevenir leur ruine entiere, resolurent de me députer au Duc, pour lui representer nôtre état & pour lui demander de l'argent. Je fis tout ce que je pûs pour m'exempter de cette Commission en voyant bien l'inutilité, mais n'ayant pas pû m'en défendre, je partis incessamment pour Bruxelles.

J'eus toutes les peines du monde d'avoir audiance du Duc; mais

mais l'aiant enfin obtenuë, je lui exposai ma commission le plus succintement qu'il me fut possible. Il se fit pourtant une grande violence pour me laisser finir, & quand j'eus cessé de parler : Il me dit, que nous étions tous de jeunes gens qui ne sçavions pas nôtre métier, puisque nous demandions de l'argent pour faire subsister des Troupes. Retournez-vous-en, continua-t-il,& dites à ceux qui vous ont envoyez que je n'ai point d'argent; mais que je leur ordonne pourtant de conserver leurs Soldats à mon service sous peine de la vie. Que ferai-je donc, Monseigneur ? répondis-je, des quelques gens que j'ai levez, & que je ne sçaurois mener plus loin, si vous ne me don-

nez de quoi les tirer & eux & moi du Cabaret ? D'ailleurs ils ſont ſans armes & ſans habits ; comment les pourrai-je faire marcher de cette maniere, aprés leur avoir promis l'équipage qui leur ſeroit neceſſaire ?

Tout ce que je dis ne fit nulle impreſſion ſur l'eſprit du Duc, mais comme il vid que je ne me rebutois point & que je le preſſois ſans relâche, il m'ordonna de lui faire voir les gens que j'avois levez. Je les fis venir à l'heure même, & le Duc les ayant examinez l'un aprés l'autre, en leur diſant mille méchantes plaiſanteries ſuivant ſa coûtume, envoya à la fin chez un Fripier chercher des habits pour eux.

On lui en aporta de drap qui étoient fort mediocres, mais quand il eut apris qu'on en demandoit deux Ecus de la piece, il n'en voulut plus entendre parler.

Il en fit donc venir d'autres d'ailleurs qu'il eut à meilleur marché. C'étoient des especes de siquenille d'une fort grosse toille, semblables à celles qu'en beaucoup d'endroits, les Cochers mettent sur leurs habits pour les conserver. Il en fit prendre une à chacun de mes gens, & aprés leur avoir fait donner aussi un méchant fusil, il les trouva les mieux équipez du monde, m'ordonna de les mener au Quartier & d'en avoir bien soin, & me dit qu'il alloit me donner un ordre pour me

faire défrayer ſur toute ma route. Je voulus lui repreſenter que ſon ordre ſeroit inutile, puiſqu'on ne trouvoit perſonne qui pût le recevoir, mais il me quitta ſans vouloir m'entendre davantage.

Je me retirai bien chagrin & bien embaraſſé ; mais je ne perdis pas courage. Je retournai chez le Duc, eſperant qu'à force de l'importuner, j'en obtiendrois enfin quelque choſe.

Il alloit monter en caroſſe dans le tems que je m'aprochai de lui, je m'atachai auſſitôt à une portiere, & le priai tout de nouveau de me donner le moyen d'aller joindre mon Colonel avec les levées que j'avois faites. Il me répondit, en ſe moquant de moi, que

j'étois bien novice, puisque je connoissois si peu sa metode. Cependant comme il vid que je ne le quittois pas pour cela, il mit la main à la poche pour se défaire de moi, & en tira un Souverain qu'il me donna. Je peux dire que c'est là tout l'argent que j'ai reçû de lui durant tout le tems que j'ai été à son service.

Il ne me fut pas si facile de me défaire de mon Hôte, que le Duc s'étoit défait de moi, n'ayant point d'argent à lui donner, il fallut lui laisser mon cheval qui étoit tout mon équipage, aprés quoi je partis avec mes gens.

Au premier gîte il m'en deserta presque la moitié, & bientôt ils desertérent tous, en me laissant leurs armes, que par

par precaution je leur faisois quitter tous les soirs à mon Quartier. Je les vendis, & m'en retournai comme j'étois venu, sans hommes, sans argent & sans aucune esperance d'en avoir jamais du Duc.

Le mauvais succés de ma deputation afligea beaucoup nos Officiers qui ne sçavoient plus comment retenir nos Soldats. Nous rêvions aux moyens qui nous paroissoient les plus propres pour cela, lorsque nous aprîmes que le Duc nous avoit enfin vendus pour la seconde fois à l'Archiduc, au même prix que l'Espagne nous avoit achetez l'année passée. Pour ce coup il n'y eut point de fourbe dans l'execution du Traité & nous allâmes joindre l'Archiduc,

dés qu'il fut conclu.

Ma Compagnie n'étoit pas alors de trente hommes, & il y en avoit de moins fortes que la mienne dans le Regiment. Tant la misere où nous avions été durant tout l'Hyver en avoit fait deserter !

Dés que nous eûmes joints l'Archiduc, on me donna une recruë de vingt-cinq Polonois dont je parlois un peu la langue. J'étois bien payé & je me trouvai si heureux d'avoir changé de Maître, que mon état me paroissoit encore meilleur qu'il ne l'étoit éfectivement.

Nous ouvrîmes la Campagne par le siége de Guise. L'Armée étoit alors composée de cinquante mille hommes, commandez par l'Archiduc, &

en ſon abſence par le Comte de Fuenſaldagne. Ce ſiege ne nous fut pas heureux, & je n'en parlerois pas ſans un accident qui m'y arriva.

Je fus commandé une nuit avec cinquante Hommes pour aller attaquer ſa vieille Ville. Un Lieutenant Colonel devoit me ſuivre avec un Détachement plus conſiderable, mais il ne parut point que lorſqu'il ne fut plus neceſſaire.

Il me faloit traverſer un bras de la Riviere d'Oiſe extrêmement rapide & où je trouvai de l'eau juſques à la ceinture. Comme j'y étois dedans, un des Soldats qui me ſuivoient ayant fait un faux pas, me prit par mon baudrier pour ſe retenir, & m'entraîna

dans l'eau avec lui. Je fus éloigné dans un moment de plus de cinquante pas de ceux qui me ſuivoient, & j'étois perdu ſans reſſource, ſi heureuſement je n'euſſe rencontré en me debattant, les branches d'un Saule, auſquelles je m'attachai. L'on vint me ſecourir auſſi-tôt, & j'achevai de paſſer avec les autres. Je perdis dans cet accident mon épée, mon chapeau & ma demi-pique, & je fus encore bien-heureux de n'y pas laiſſer la vie.

Je me rendis cependant au rendez-vous, m'étant armé d'une pêle que le hazard me fit rencontrer. Un Enſeigne qui étoit avec moi monta le premier ſur la muraille, & n'y ayant trouvé qu'un ſeul homme s'en

défit facilement, & vint ensuite m'aider à monter. Nous rendîmes aprés cela sans peril, ce même office aux autres qui étoient avec nous, car les Ennemis s'étoient retirez dans la nouvelle Ville, & ensuite dans le Château qui y est renfermé.

L'Armée s'étant approchée n'eut point de peine à s'emparer des deux Villes, & le Château n'auroit peut-être pas tenu long-tems sans un malheur qui nous arriva.

Nous y avions déja fait une mine, & nous n'attendions pour la faire jouër que de la poudre que nous faisions venir d'Avênes, lorsque nous apprîmes que nôtre Convoi avoit été enlevé par les François, qui avoient

battu l'escorte qui le conduisoit avec des Troupes moins fortes de la moitié que les nôtres.

Fuensaldagne qui commandoit alors nôtre Armée, se voyant hors d'esperance par cet accident de venir par la force à bout de son entreprise, eut recours à la ruse qui ne lui reüssit pas mieux. Il fit apporter quantité de sacs pleins de terre, pour faire croire aux Assiegez qu'on alloit charger la mine ; aprés quoi il les fit sommer, les menaçant de les faire sauter, en cas qu'ils refusassent de se rendre.

Leur Commandant, qui peut-être étoit bien instruit de ce qui se passoit dans nôtre Armée, s'allarma fort peu de cette sommation, & fit réponse

qu'il avoit ordre de la Cour de soûtenir trois assauts, qu'aprés cela il verroit ce qu'il auroit à faire.

Sa froideur faillit à faire desesperer nos Generaux, qui n'ayans aucune munition de guerre ni de bouche ; & ne sçachans où en prendre, nous firent décamper la nuit suivante Cela fit grand plaisir aux Soldats qui souffrirent beaucoup sur la fin du siége, toutes choses y manquant, & un pain de munition y coûtant une pistole.

Nos Generaux allerent se vanger sur la Capelle qu'ils prirent, de l'affront qu'ils venoient de recevoir devant Guise. Et ce fut durant ce siége que je me battis contre un de nos Capitaines. Quoique les

duels nous fussent severement défendus, le mien avoit été fait avec tant de précaution, qu'on n'en auroit point parlé, si malheureusement pour moi, je ne me fusse broüillé depuis quelque-tems avec mon Colonel, de la maniere que je vais raconter.

Il avoit un Cuisinier qui me dit un jour des paroles fort insolentes, ce qui m'obligea de le maltraiter. Quand la colere me fut passée, je vids bien que ce que je venois de faire, pourroit avoir des suites facheuses pour moi ; & j'allai chez mon Colonel, pour l'instruire de ce qui venoit de se passer. Quelque diligence que je sçûsse faire, on m'avoit déja prevenu, & je le trouvai informé de cette affaire

tellement à mon desavantage, qu'il ne voulut point recevoir mes excuses, & mit le pistolet à la main en me menaçant. Je me mis aussi-tôt en état de me défendre ; & si l'on ne fût venu se mettre au devant de nous, je ne sçai comme la chose se seroit passée.

Cependant comme c'étoit un crime d'avoir mis les armes à la main contre son Commandant, quoique ce n'eût été que pour se défendre : Cette affaire auroit fort mal tourné pour moi, sans mon ancien Ami Cascar, qui heureusement se trouvoit dans nôtre Armée.

Je lui fis sçavoir ce qui venoit de m'arriver le plûtôt qu'il me fut possible, & il ne perdit point de tems à me tirer

du mauvais pas où mon malheur m'avoit engagé. Il connoissoit mon Colonel pour un homme brutal, mais sans courage; ainsi il ne s'amusa point à le prier en ma faveur. Il se contenta de lui dire fierement, qu'il s'interessoit en moi & qu'il lui feroit affront à la tête de son Regiment, si je recevois le moindre déplaisir.

Cette hauteur qui auroit emporté tout autre homme aux dernieres extremitez, fit tout l'effet que je pouvois souhaiter. Mon Colonel qui avoit été Trompette de son premier metier, & qui n'avoit pas le cœur plus élevé que la naissance, fut intimidé par ces menaces & n'osa me pousser à bout. L'affaire fut donc assoupie de cette maniere & je fus

retabli dans ma Charge, dont j'avois été d'abord interdit, aprés m'être reconcilié avec mon Colonel. La reconciliation ne fut pourtant qu'apparente de ſon côté, il conſerva toûjours un vif reſſentiment contre moi; & comme il cherchoit avec ſoin les occaſions de me mortifier, il prit celle que lui fournit mon duel & me fit mettre en arrêt, où je demeurai preſque tout le reſte de la Campagne. Dés qu'elle fut finie, je demandai permiſſion à l'Archiduc d'aller en Hollande, ce qu'il m'accorda.

Charles Second Roi d'Angleterre étoit alors à Breda, dans le deſſein de paſſer en Ecoſſe, où l'on l'appelloit pour le reconnoître. Je le fus

trouver, & je reçûs de ce Prince toutes les caresses que j'en pouvois raisonnablement attendre. Mon devoir & mon inclination m'obligeant à preferer son service à tout autre, ses promesses acheverent de me gagner, & je m'engageai à le suivre en Ecosse.

Il me falloit auparavant aller en Flandres demander mon congé à l'Archiduc, ce que je fis incessamment. Ce bon Prince fit ses efforts pour me retenir, mais voyant qu'ils étoient inutiles, il m'accorda de fort bonne grace ce que je lui demandois. Il voulut encore, sans que je l'en priasse, écrire au Roi en ma faveur de la maniere du monde la plus obligeante.

Il n'y eut pas jusques au Duc

de Lorraine qui ne me donnât en cette rencontre des marques de diſtinction. Dans une lettre dont il me chargea pour le Roi, il me rendit de fort bons témoignages, & j'eus beaucoup de ſujet de me louër de ſes honnêtetez. Il faiſoit cependant tout ce qu'il pouvoit pour m'empêcher de partir; Mais il ſe donnoit une peine inutile, & il auroit fallu pour me retenir, qu'il eût été auſſi grand Maître en l'Art de perſuader, qu'en celui de conſerver des Troupes ſans leur donner de l'argent.

Dés que j'eus fini les affaires qui m'avoient mené à Bruxelles, j'en partis & je vins à Ypres, où je fus trois ſemaines attendant tous les jours une Eſcorte, qui étoit alors

necessaie pour passer en Hollande. Je reçûs cependant des Lettres d'Ecosse qui m'apprirent que le Roi y étoit déja : Ces nouvelles me donnerent de l'impatience, je ne voulus pas attendre davantage ni differer mon voyage; & je resolus d'aller moi seul & à pied à Bruges, éloigné d'Ypres d'une petite journ'e.

Ce dessein étoit fort hardi, tout le Païs étoit couvert de gens de Guerre qui faisoient moins de quartier que des voleurs ; cela me fit aviser d'un plaisant expedient pour sauver mon argent.

Je commençai par vendre tout mon équipage, ne gardant qu'un méchant habit de toille. Je cousis ensuite l'argent que j'en retirai & celui que

j'avois déja dans une espece de ceinture que je passai autour de mon bras gauche, & sur laquelle je mis de petites planches de bois que j'attachai bien fort avec des bandes de toilles toutes pleines de sang; afin que ceux que je rencontrerois en chemin crûssent que j'étois blessé.

J'avois tellement serré mon bras, qu'à peine eus-je fait deux lieuës qu'il s'enfla extrêmement & me causa des douleurs tres-cuisantes. Ainsi quand je rencontrois un Parti qui me visitoit, comme ils faisoient tous, je n'avois pas besoin de recourir à la feinte, pour témoigner que je ressentois une violente douleur.

L'envie que j'eus cependant d'en être bien-tôt délivré,

me fit faire tant de diligence que j'arrivai à Bruges le même ſoir, mais dans le plus triſte état qu'on puiſſe s'imaginer.

J'étois ſans ſouliers & ſans chapeau ; un Parti me les avoit pris en chemin, ne me trouvant pas autre choſe qui le pût accommoder. Dans cet état j'avois beau chercher à loger, tout le monde jugeant de ma bourſe par mon équipage, me fermoit la porte.

Comme je me tuois pourtant à faire des promeſſes de payer exactement, une vieille Hôteſſe vint me regarder ſous le nés avec une chandelle ; & croyant connoître à ma mine que j'étois autre que je ne paroiſſois, elle me mena dans ſa maiſon.

Dés que je fus dans la chambre qu'elle me destinoit, je la priai de me preparer un bon lit & de me faire bonne chere; & comme je remarquai par sa contenance immobile qu'elle se défioit de moi, je dévelopai mon bras & en tirai quelques Souverains que je lui donnai, aprés lui avoir dit en deux mots la cause de mon déguisement. Elle se sçut bon gré alors de l'humanité qu'elle avoit euë pour moi, & me traita comme je le souhaitois.

Je partis le lendemain de Bruges pour Rotterdam à dessein de m'y embarquer, & de me rendre en Ecosse. Comme j'en attendois l'occasion avec une impatience qu'on se peut facilement imaginer, je rencon-

trai un Allemand Capitaine de Cavalerie qu'un dessein semblable au mien avoit conduit à Rotterdam. Dans ces occasions on a bien-tôt fait connoissance, l'Allemand & moi nous confiâmes d'abord le secret de nôtre voyage, & consultâmes ensemble sur les moyens de le faire en seureté.

Nous ne trouvions personne qui voulût se hazarder à nous conduire, la crainte de tomber entre les mains des Anglois qui croisoient sur les Côtes, retenoit tous les Vaisseaux dans le Port. Cependant nous ne pouvions pas attendre davantage, & nous craignions à tous momens qu'il n'y eût quelque occasion en Angleterre où nous ne pourrions avoir part.

Aprés avoir bien consulté, nous resolûmes enfin d'acheter un Bateau & de tenter le passage avec nos seuls Valets. Un Pilote Ecossois qui avoit fait naufrage depuis peu, & que le hazard nous fit rencontrer , nous confirma dans ce dessein. Il nous y fit voir tant de facilité , en s'offrant lui-même de nous conduire, que nous commençâmes à bien esperer de cette resolution, quoique nous l'eussions regardée au commencement comme temeraire & mal conçûë.

Nous nous embarquâmes donc avec beaucoup de confiance, ayans outre nos Valets, quelques Matelots que nous avions engagez à nous accompagner. Nous avions déja été huit jours sur mer , lorsqu'au bout

bout de ce tems-là croyant d'être en ſeureté, nous nous trouvâmes au milieu de la Flotte Angloiſe. Cette avanture nous donna beaucoup de peur, mais nous en fûmes quittes pour cela, & nous fûmes aſſez heureux pour ſortir de ce mauvais pas ſans être apperçûs. Enfin aprés douze jours de navigation nous abordâmes l'Ecoſſe, dans un lieu nommé *Montroff*.

Dés que nous eûmes debarqué, nous vendîmes nôtre Bateau au Pilote qui nous avoit conduit; mais comme il n'avoit point d'argent, il s'engagea à nous le payer dés qu'il ſeroit arrivé au lieu de ſa demeure, qui étoit une petite Ville que nous devions trouver ſur nôtre route, & où il

ſe chargea auſſi de conduire nos Valets & nos hardes, qui nous auroient beaucoup coûté ſans cette occaſion.

Aprés avoir donné les ordres que nous crûmes neceſſaires pour réjoindre nôtre équipage, nous ne ſongeâmes plus qu'à nous delaſſer durant quelques jours des fatigues que nous avions ſouffertes. Il ne s'en paſſa pas trois que nous vîmes arriver nôtre Pilote que nous croyions déja bien loin, tout eſſouflé & avec une pâleur mortelle ſur le viſage. Sa vûë nous ſurprit, mais nous le fûmes bien davantage quand il nous apprit, que le Bateau que nous lui avions vendu, avoit fait naufrage, avec nos hardes & nos Valets, & qu'il en étoit échapé lui ſeul pour

venir nous annoncer nôtre perte.

Il falut la souffrir avec patience puis qu'il n'y avoit point d'autre remede, & donner encore à ce malheureux Pilote dequoi achever son voyage par terre. Le nôtre se borna à *Saint Ionstons*, où étoit le Roi, à qui j'eus d'abord l'honnenr de faire la reverence & de rendre les Lettres de l'Archiduc & du Duc de Lorraine.

Je fus parfaitement bien receu de ce Prince. Il me dit d'abord qu'il esperoit de passer bien-tôt en Angleterre avec son Armée, & m'y promit de l'emploi fort obligeamment. Je fus quinze jours à la Cour sans voir l'éfet de ses promesses; mais au bout de ce

tems-là, j'eus ordre d'aller trouver le Comte d'Amilton, qui levoit des Troupes dans le Nord de l'Ecoſſe, & de ſervir ſous lui en qualité de Major dont les Patentes me furent délivrées.

Je me rendis auſſi-tôt à mon devoir : & aprés avoir été cinq ou ſix ſemaines avec le Comte, il trouva bon de m'envoyer au Roi, afin que je l'informaſſe de l'état des choſes ; ce qui m'obligea de partir incontinent pour la Cour.

Il m'arriva durant le voyage une avanture qui me donna un déplaiſir trés-ſenſible, & que j'ai regardée toute ma vie, comme le préſage des malheurs où je tombai quelque tems aprés.

Il y avoit ſur mon chemin

une Riviere que l'on paſſoit dans un Bac. Comme je ne le trouvai point du côté où j'abordai, j'appellai les Bateliers afin qu'ils me l'amenaſſent; Et ne pouvant me faire entendre à cauſe de la diſtance qu'il y avoit d'eux à moi, je tirai un coup de piſtolet pour les avertir.

Ces Bateliers vinrent incontinent à moi dans un fort grand deſordre, & me dirent que le coup que j'avois tiré avoit tué un Enfant. Je me moquai d'eux, ne croyant pas qu'un piſtolet pût porter ſi loin; mais dés que je fus arrivé à l'autre bord, ils me firent voir ce même Enfant tout couvert de ſang & rendant l'ame entre les bras de ſa mere.

Ce ſpectacle me fit frémir, &

la douleur que je témoignai fut si naturelle, qu'elle consola en quelque maniere ces pauvres gens, qui voyans bien que cela étoit arrivé par malheur, furent entierement appaisez avec quelque argent que je leur donnai.

Je poursuivis mon voyage jusques à *Sterlin*, où je joignis le Roi qui fut satisfait de ma conduite, & qui me retint prés de sa Personne, étant sur le point d'entrer en Angleterre.

En effet peu de tems aprés mon arrivée, ce Prince ayant assemblé son Armée, marcha à *Vorcester*; Où dés que nous fûmes arrivez, j'eus ordre d'aller avec le Comte de Derby lever un Regiment dans l'Isle de *Mann*; mais

Cromvvel ne nous permit pas d'aller ſi loin, nous le trouvâmes en chemin avec ſon Armée; Et tout ce que nous pûmes faire dans cette occaſion, fut de nous en retourner au plus vite en porter la nouvelle au Roi.

Ce Prince qui étoit de beaucoup inferieur à ſon Ennemi & en forces & en experience, ſe prepara pourtant à le recevoir avec beaucoup de courage. Et aprés s'être poſté le plus avantageuſement qu'il lui fut poſſible, il accepta le Combat avec plus de fermeté que de bonne fortune.

Ce fut donc le treiziéme de Septembre que ſe donna cette fameuſe Bataille aux portes de Vorceſter, que nôtre Armée occupoit. Perſonne

n'ignore le malheureux ſuccés qu'elle eut pour le Roi,& tout le monde a regardé comme une eſpece de miracle la maniere dont ce Prince ſe ſauva.

Comme cela n'a rien de commun à mes avantures, je n'en parlerai pas davantage,& je reviendrai à la Bataille, qui commença à neuf heures du matin & ne finit qu'à huit du ſoir. Nous y eûmes au commencement quelque petit avantage ; mais l'ayant perdu par nôtre faute, nous fûmes mis en deſordre à nôtre tour & contraints de faire retraite d'une maniere qui reſſembloit beaucoup à la fuite.

Nous croyions avec aſſez d'apparence que Cromvvel en demeureroit là, & qu'il ne voudroit pas engager durant

durant la nuit ſes Troupes déja fatiguées, à nous pourſuivre dans une Ville qui tenoit nôtre Parti. Mais nous avions à faire à l'homme du monde qui connoiſſoit le mieux ſes avantages & qui ſçavoit auſſi le mieux s'en ſervir. Il nous pouſſa avec tant de furie dans nôtre retraite, que la confuſion s'étant miſe parmi nos gens qui commencérent ouvertement à fuïr, Il entra avec eux, en les pourſuivant, pêle-mêle dans la Ville.

Je n'en ſçavois encore rien, car j'avois ſuivi le Roi qui étoit entré des premiers. Dés que je l'eus laiſſé, je vis bien le train que les choſes prenoient, & au lieu d'aller me faire penſer d'une bleſſure que j'avois receuë au bras dans le

Combat, j'ordonnai à mon Valet d'aller chercher mes hardes que j'avois laissées dans mon logis, & de venir me rejoindre dans la ruë.

Comme je l'y attendois à cheval, j'entendis la voix de deux Cavaliers qui crioient aux Bourgeois qu'ils missent de la lumiere aux fenêtres. Je m'imaginai que ces gens-là étoient de nôtre Parti, & je me mis à crier comme ils avoient fait.

Mon action les obligea à me regarder, & me voyant avec une écharpe blanche, ils s'écrierent que j'étois un Royaliste & vinrent à moi pour me prendre.

Je me sauvai dés que j'eus apperçû leur dessein dans une autre ruë, où je trouvai de

front un Escadron dans le milieu duquel je m'allai jetter en criant : Voilà l'Ennemi ; mais je tombai dans un grand mal, voulant en éviter un petit. Un des Officiers de cette Troupe connoissant que j'étois du Parti du Roi, vint à moi comme je ne me défiois de rien ; car autrement il m'auroit été facile ou de l'éviter, ou de le tuër avec un pistolet que j'avois à la main, & me portant un coup d'épée perça l'épauliere de mon bufle, & me fit tomber de cheval.

Je me vids dans un moment environné de plusieurs Soldats, qui me tirans chacun de son côté, m'eussent bien-tôt mis tout nud, sans un Cornette qui ayant pitié de me voir

entre leurs mains, s'approcha de moi & me demanda qui j'étois? Je lui répondis que j'étois Officier, & je le priai de ne pas souffrir qu'on me traitât autrement que comme un Prisonnier de guerre.

Cet honnête homme touché de mes paroles, se mit en devoir de me secourir & de chasser les Soldats qui m'entouroient; mais un d'eux indigné de ce qu'on leur ôtoit leur proye, dit tout haut; Qu'au moins personne n'en profiteroit, & me donna en même-tems un coup de pistolet dans le ventre.

Je tombai d'abord en me veautrant dans mon sang, qui couloit à gros bouillons de ma playe; Mais je ne perdis pas connoissance, car le

Cornette au desespoir d'être la cause innocente de mon malheur, s'étant approché de moi, & me demandant si je croyois encore pouvoir vivre. Je lui répondis que je le croyois, pourveu que je fusse secouru. Il me fit prendre à ces mots par ses Valets, leur aida lui-même à me mettre sur un de leurs chevaux, & me fit conduire en cet état hors la Ville au pied d'une hauteur dont les Ennemis s'étoient déja emparez.

Quand je fus à la vûë d'un Corps de Garde qu'on y avoit placé, ce Cornette qui ne m'avoit pas voulu abandonner, cria qu'on descendit & qu'il avoit un Officier Prisonnier de guerre à remettre à la Garde. Un Sergent parut à

ces mots, à qui mon genereux Conducteur faisoit quelque difficulté de me donner. Mais personne autre ne paroissant, il me remit entre ses mains, & aprés lui avoir bien recommandé d'avoir soin de moi & m'avoir promis de me venir voir le lendemain, il s'en alla.

Le Sergent à qui il m'avoit laissé, ayant pris un Soldat avec lui, me traîna en haut, & crut faire assés pour moi que de me mettre sur l'afus d'un Canon, où je passai le reste de la nuit sans aucune assistance.

Heureusement pour moi on me coucha sur ma blessure, ce qui fut cause que le sang en sortit facilement & n'y croupit pas. J'étois cependant

tourmenté d'une ſoif inſupor-
table ; & perſonne n'eut la
charité de me ſoulager, quoi-
que je le demandaſſe inceſ-
ſamment & qu'il y eût un Puits
fort prés de moi, duquel j'en-
tendois quelquefois puiſer de
l'eau, ce qui augmentoit l'en-
vie que j'avois de boire.

Dés-que le jour parut, les
Soldats qui gardoient le Poſte
où j'étois, s'approcherent de
moi ; les uns me faiſoient des
queſtions auſquelles je n'avois
pas la force de répondre, &
les autres acheverent de m'ô-
ter ce qui m'étoit reſté du jour
precedent.

Je demeurai de cette ma-
niere entierement nud ; mais
un de ceux qui m'avoient
mis dans cet état, touché
de quelque compaſſion, me

couvrit avec une méchante couverture qu'il trouva là. En me rendant ce charitable office, il s'apperçût que je remuois les lévres, cela l'obligea à s'approcher de ma bouche, & il entendit que je le priois au nom de Dieu de me faire parler à un Officier.

Ce Soldat fut assés obligeant pour me rendre le service que je lui demandois, & il m'alla querir celui qui commandoit dans ce Poste qui eut aussi la complaisance de venir.

Aussi-tôt que je le vids, je lui tendis la main. Et aprés l'avoir tiré à moi autant que ma foiblesse me le pût permettre, je le remerciai de la peine qu'il avoit prise de me venir voir. Je lui appris que

j'étois Officier, & qu'allant mourir ſuivant les apparences, j'étois bien-aiſe avant cela de voir un honnête homme, comme il me le paroiſſoit; Que j'avois une priere à lui faire, qui étoit d'envoyer dans une maiſon de la Ville que je lui nommai, querir une Valiſe que j'y avois laiſſée; qu'elle renfermoit de l'argent & des nippes dont je ſerois ravi qu'il profitât, mais qu'il y avoit auſſi des papiers qui lui ſeroient inutiles, & que je le ſuppliois inſtamment d'envoyer à ma Famille, dont je lui appris le nom.

Cet Officier me quitta dés que j'eus fini ſans me répondre, & revint un moment aprés avec quelques Soldats, qui m'ayant mis ſur des

piques, me porterent de cette maniere jusques à une maison assés prés de là. Les soins de l'Officier ne se bornerent pas là, il fit chercher un lit sur lequel il me fit mettre, envoya chercher un Chirurgien qu'on ne pût jamais trouver, & me traita enfin comme il auroit pû faire un Frere qu'il auroit aimé avec la derniere tendresse.

Mais je ne jouïs pas longtems du bonheur de l'avoir auprés de moi. Il fut commandé une heure aprés m'avoir rendu ce service, pour marcher ailleurs; & tout ce qu'il put faire pour moi, fut de me recommander à une pauvre femme qui demeuroit dans la maison où j'étois, de la maniere la plus forte dont il se

pût aviſer ; aprés quoi il prit congé de moi avec des marques d'un vrai déplaiſir.

Dans le tems qu'il s'éloignoit, la Ville fut miſe au pillage, & la maiſon de mon Hôteſſe ne fut pas exempte de ce commun malheur. On lui prit juſques au lit ſur lequel j'étois couché, aprés m'en avoir tiré hors impitoyablement & m'avoir roulé dans un petit foſſé qui étoit prés de là, & que l'on avoit creuſé pour faire les fondemens d'une maiſon.

Mes malheurs ne finirent pas encore là, on jetta dans le même endroit où j'étois un mort, dont les jambes ſe trouvans ſur moi, m'empêchoient abſolument de remuër.

Je ne me ſouviens pas ſi je

demeurai long-tems en cet état, car je tombai bien-tôt en défaillance ; mais je ne doute point que je n'y fusse resté pour toûjours sans ce que je vais dire.

Mon Hôtesse & deux Filles qu'elle avoit, avoient été déshabillées par les Soldats : Et comme elles cherchoient quelques haillons pour se couvrir, elles m'apperçurent dans le fossé où l'on m'avoit jetté.

J'en fus reconnu incontinent, & s'étant souvenuës de la maniere dont je leur avois été recommandé, elles me tirérent de l'endroit où j'étois ; & ayant encore remarqué quelque signe de vie en moi, elles me porterent à leur maison, me mirent sur la paille, & me

couvrirent le mieux qu'il leur fut possible.

Je ne sai ce que ces bonnes Femmes me donnérent, mais la connoissance me revint bientôt. Et aprés leur avoir appris ce qui m'étoit arrivé & le succes de la Bataille, je priai une de mes Hôtesses d'aller à la Ville s'informer si parmi les Prisonniers le Général Duglas ne se trouveroit point. Si vous apprenez qu'il y soit, lui dis-je, tâchez de lui parler, & informez-le de mon nom & de mon état.

Cette Femme qui me connoissoit depuis la premiere fois que je fus mis chez elle, s'aquitta fort adroitement de sa commission. Elle apprit que le Général Duglas étoit Prisonnier & qu'il avoit perdu un

œil, & ayant trouvé le moyen de lui parler ſans être obſervée, elle lui dit ce dont je l'avois chargée.

Duglas étoit mon proche Parent du côté de ma Mere & mon bon Ami, il fut touché de mes malheurs & m'envoya ſecrettement ſon Chirurgien cette même nuit, qui continua à me viſiter de cette maniere durant quatre ou cinq ſemaines.

Un ſoir que je l'attendois à mon ordinaire, je le vids arriver avec une contenance qui m'annonça d'abord ce qu'il avoit à me dire. Il m'apprit qu'il étoit venu me voir pour la derniere fois, mais que comme je n'étois pas encore gueri, il m'apportoit de quoi me penſer ſeul juſques à

mon entiere convaleſcence, qu'il étoit obligé de ſuivre ſon Maître qu'on conduiſoit ailleurs ſans qu'il pût ſçavoir où c'étoit. Que pour les autres Priſonniers, parmi leſquels étoit mon Frere, avoient été condamnez à aller travailler au Sucre & au Tabac dans les Iſles de l'Amerique.

Ces nouvelles me causerent une violente douleur, à peine pûs-je remercier le Chirurgien, & le prier d'aſſeurer ſon Maître d'une reconnoiſſance qui dureroit autant que ma vie. Il partit cependant avec Duglas, dont je n'ai jamais ſçû aucune nouvelle, & je reſtai dans la plus grande deſolation du monde.

Je fus encore plus de trois mois dans cette maiſon avant

que de recouvrer ma ſanté entierement, n'aiant autre choſe pour vivre, que ce que deux des pauvres Femmes qui me logeoient, alloient mendier pour moi de porte en porte, pendant que la troiſiéme me gardoit.

Un jour que mes charitables Hôteſſes étoient à leur quête ordinaire, un Soldat de la Garniſon que Cromvvel avoit laiſſée dans la Ville dont il ſe défioit, s'aviſa en ſe promenant de venir regarder dans la maiſon où j'étois.

La porte & les fenêtres n'en étoient pas ſi bien fermées, qu'il ne s'aperçût qu'il y avoit du monde dedans. Il heurta, je ne ſçai pourquoi, & voyant qu'on ne lui ouvroit pas, il redoubla ſes coups,

en jurant qu'il enfonceroit la porte si l'on tardoit à la lui ouvrit.

Ma Garde étoit plus morte que vive, & ne savoit à quoi se déterminer. Je lui dis d'ouvrir la porte, puis qu'il valoit bien mieux qu'on entrât de gré que de force. Elle m'obéït sur le point que l'impatient Soldat alloit l'enfoncer.

Il entra aussi-tôt, & aprés nous avoir dit à l'un & à l'autre toutes les injures dont il se put aviser, il s'approcha de moi & me demanda qui j'étois? Je lui répondis que j'étois un pauvre Malade qui ne lui pouvoit rien apprendre qui contentât sa curiosité. Non, me dit-il, je vois bien que tu és un Royaliste, avouë-le moi. Puis que vous le voulez, lui

répondis-je, je ne vous le nierai pas. J'ai ſervi en France & en Flandres, & comme je me retirois chez moy, je me ſuis engagé, je ne ſai comment dans le Parti du Roi, & j'y ai ſervi à la derniere Bataille. J'ai ſervi auſſi en Hollande, me répondit mon Soldat; Et là-deſſus m'ayant dit deux ou trois mots Hollandois, auxquels je répondis en la même langue; nous fûmes les meilleurs Amis du monde.

Il commença d'abord par m'ouvrir ſon cœur & par me dire que dans le fond il étoit auſſi bon Royaliſte que les Soldats prenoient Parti où ils pouvoient, ſans faire reflexion & ſans ſonger à autre choſe qu'à l'avantage qu'on leur faiſoit, que pour me faire

voir la ſincerité de ſes paroles, il ſeroit ravi de me ſervir ; Et là-deſſus il pria la Femme qui étoit avec moi, d'aller lui acheter de la biere, afin que nous bûſſions enſemble, il m'offrit encore de partager ſa bourſe avec moi, où il y avoit quatre ou cinq ſols, & enfin aprés avoir reſté environ deux heures dans cette maiſon, il me promit en prenant congé de moi, qu'il ne diroit à perſonne qu'il m'eût trouvé. Il me tint exactement ſa parole, & je ne vis ni lui, ni qui que ce ſoit autre durant tout le temps que je reſtai encore dans cette maiſon.

Ma ſanté revint cependant, & je reſolus dés que j'eus la force de marcher, d'aller à

Londres, où j'eſperois trouver quelques moyens pour ſortir de la miſere où j'étois.

Mon Hôteſſe approuva mon deſſein, & me conſeilla pour l'exécuter avec plus de facilité, de dire en chemin que j'étois un Tailleur Allemand malade de la diſſenterie. Je ſuivis ce conſeil & je m'en trouvai parfaitement bien.

Le jour de mon départ étant venu, je pris congé de ces bonnes Femmes, à qui j'avois tant d'obligation. Elles pleurérent, en me voyant partir, me ſouhaitérent une heureuſe fortune, & me vinrent accompagner auſſi loin qu'elles le pûrent.

Ces marques d'une affection veritable & déſintereſſée, à quoi rien ne les obligeoit,

me donnérent de l'admiration. Et je vis bien alors que Dieu; met quelquefois des inclinations nobles & élevées dans les gens de la plus basse naissance.

Je m'avançois cependant vers Londres & je n'en étois pas fort loin , lors qu'étant assis à la porte d'un Cabaret, & y rêvant à la triste necessité où je me voyois reduit de mendier ou de mourir de faim, je vis arriver une Dame avec un assez bel équipage. Un homme de sa suite me vint faire quelques questions: Et comme la peine que j'ai à mentir, me faisoit hesiter dans mes réponses , il soupçonna d'abord qu'il y avoit du mystére dans mon déguisement.

Il voulut s'en éclaircir, &

pour cet effet il me tourna de tant de côtez, que je fus enfin contraint de lui dire toutes mes dernieres avantures, ne cachant rien que ma naissance.

Cet homme n'abusa pas de mon secret, & étant allé demander quelque chose pour moi à sa Maitresse, il m'apporta une piece de douze sous de sa part. Il me dit en me la donnant, que puis que mon dessein étoit de me rendre à Londres, où je n'avois nulle habitude, je l'attendisse dans un endroit qu'il me nomma, qu'il m'y joindroit bien-tôt & qu'il auroit soin de moi.

J'exécutai ponctuellement tout ce que cet homme me dit; & pour éviter de faire ici un détail inutile, je dirai en deux

mots : Que je fus enfin logé par son moyen chez une Femme, qui gagnoit sa vie à recevoir chez elle des gens qui n'avoient pas beaucoup d'argent à dépenser.

Je m'allois promener tous les jours sur le Port, pour voir si par hazard je ne trouverois pas quelque Vaisseau Hollandois qui voulût me recevoir, & je me rendois aussi avec assiduité dans un logis où tous les Matelots de cette Nation s'assembloient ordinairement pour boire.

Un matin que j'y étois à mon ordinaire, je vis entrer un homme habillé en Matelot, qu'il me souvint d'avoir vû ailleurs. Comme je le regardois avec attention pour tâcher de r'appeller mes idées, il s'en

apperçut, & ayant arrêté les yeux ſur mon viſage, il crut à ſon tour d'y voir des traits qui ne lui étoient pas inconnus. Cela l'obligea à ſe lever du ſiége où il s'étoit d'abord aſſis, & à me faire ſigne de le ſuivre.

Nous nous rendîmes incontinent dans un endroit, où l'on ne pouvoit pas nous entendre, & nous nous reconnûmes auſſi-tôt pour avoir été enſemble à la Bataille de Vorceſter, & pour avoir lié amitié dans ce temps-là.

Apres nous être fait toutes les careſſes que deux bons Amis ſe font dans une pareille occaſion, nous nous apprîmes mutuellement nos avantures. Il voulut ſavoir les miennes; Et quand j'eus ſatisfait ſa curio-

ſité, il m'apprit à ſon tour, qu'il avoit été fait priſonnier; mais que s'étant ſauvé, il étoit venu à Londres, où un Capitaine de Vaiſſeau Hollandois de ſes Amis lui avoit conſeillé de ſe traveſtir de cette maniere, juſques à ce qu'il pût l'emmener avec lui. Qu'il étoit ravi de m'avoir rencontré, parce qu'il eſperoit par le moyen de ſon Ami de me faire embarquer avec lui. Que cependant il croyoit devoir m'avertir qu'il y avoit à Londres un Gentilhomme qui portoit mon nom, & qui pourroit bien m'aſſiſter dans mes beſoins, mais qu'il ne ſavoit pas s'il y auroit de la ſeureté à me découvrir à lui, parce qu'il étoit fort bien avec Cromwel.

Je remerciai mon Ami des offres obligeantes qu'il venoit de me faire, & principalement de son dernier avis. Malgré le peril qui y étoit attaché, j'envisageai d'abord le moyen de me faire connoitre à mon Parent, comme l'unique que je pouvois trouver pour me tirer de la pressante necessité où j'étois.

Je ne balançai donc pas un moment sur le parti que j'avois à prendre, & je priai mon Ami de vouloir bien me montrer la maison de ce Parent, dont il venoit de me faire la découverte. Il le fit de fort bonne grace, & aprés m'avoir donné des enseignes pour le retrouver, il s'en alla où ses affaires l'appelloient.

Je m'approchai de mon côté

de la maiſon qui m'avoit été montrée, & frapai à la porte, flotant entre la crainte & l'eſperance. Une Servante vint m'ouvrir, & ayant ſçû par ce que je lui dis que j'avois des Lettres à rendre à ſon Maitre. Elle me dit qu'il étoit à table, & qu'elle les lui porteroit ſi je le voulois; Je lui répondis, qu'il falloit que je les lui portaſſe & que s'il n'avoit pas preſentement la commodité de m'écouter, je reviendrois à l'heure qu'il lui plairoit choiſir. La Servante alla rapporter à ſon Maitre ce que j'avois dit, & revint un moment aprés me faire entrer.

Je trouvai le Maître de la maiſon hors de table, qui m'ayant fait approcher de lui, me demanda les Let-

tres que je lui portois. Je n'ai point de Lettres à vous rendre, lui dis-je; & je n'ai même rien qui puisse me recommander auprés de vous, que la naïveté & la sincerité avec laquelle je vous dirai que je suis de vôtre Famille, puis que vous vous appellez *Melvill.* Cela m'a fait esperer que quand même vous n'approuveriez pas ma conduite, dans le recit que je vais vous faire, vous ne m'abandonnerez pas pourtant. J'ai été à la Bataille de Vorcester avec le Roi, & ai été laissé pour mort sur la place; Vous voyez le triste état où je suis encore presentement, cela suffit, je m'asseure, pour vous faire avoir quelque compassion

d'un miſerable Parent, que la ſeule neceſſité contraint d'avoir recours à vous.

Je m'aperçûs avec beaucoup de ſatisfaction que ma Harangue avoit touché mon Parent. Il me fit pourtant avant que de ſe déclarer pluſieurs queſtions, pour ſavoir ſi je ne mentois pas, auſquelles je ſatisfis avec cette liberté d'eſprit que donne ordinairement une bonne conſcience. Mais comme je vins à parler de mon Frere aîné, qui avoit été avec moi à la Bataille, il m'interrompit en me diſant, que ſi j'étois ce que je me diſois, je devois avoir un autre Frere dans les Païs étrangers. Je répondis auſſi-tôt que j'étois moi-même celui-là, &c

que j'avois déja fait plusieurs Campagnes en France & en Flandres.

Il ne douta plus alors de la verité de tout ce que je venois de lui dire, & m'ayant embrassé tendrement, il ordonna qu'on allât chercher des habits en Ville, afin que j'en pûsse avoir un sur le champ.

On en apporta aussi-tôt de toutes les façons: Et comme j'en voulois choisir un, mon Parent me dit, que si je voulois sortir du Royaume, comme je luy avois dit que c'étoit mon dessein, il me conseilloit d'en prendre un de Marchand. Je suivis son conseil, & dés que je fus habillé, il me mena faire la reverence à sa Femme, qui trouvant

qu'il me manquoit un manteau, m'en donna un de ceux de ſon Mari. Je pris aprés cela congé d'eux avec des marques d'une veritable reconnoiſſance, & ils eurent encore la générosité de me prêter l'argent qui m'êtoit neceſſaire pour faire mon voyage, & ils s'en firent rembourſer enſuite en Ecoſſe.

Je fus joindre mon Ami Matelot fort ſatisfait de ce qui venoit de m'arriver, & il ne fit plus aucune difficulté d'aller avec moi par la Ville, parce que je me fis paſſer pour un Marchand Hollandois, parlant fort bien cette Langue.

J'allai payer mon Hôteſſe, chez qui je ne voulus plus

loger, parce qu'outre la malpropreté qui régnoit chez elle, sa maison n'avoit pas bonne reputation chez les gens qui aimoient la vertu. Nous nous mîmes donc ensemble mon Ami & moi, & nous reçûmes encore dans nôtre societé un de nos Camarades qui étoit échapé comme nous de la Bataille, & que le hazard nous avoit fait rencontrer.

Le Vaisseau où nous devions nous embarquer, ne nous fit pas attendre longtemps: Et comme nous entrions tous trois dans la Chaloupe pour nous y rendre, nous fûmes arrêtez par des Soldats qui voulurent savoir qui nous étions & où nous allions.

Celui de mes Amis qui étoit habillé en Matelot, faisant admirablement bien son Personnage, leur dit moitié Anglois, moitié Hollandois, que nous étions Etrangers, que le dessein de trafiquer avoit fait venir dans le Royaume, & que nous nous en retournions chez nous.

Pour moi, je faisois semblant de ne pas entendre les questions qu'on me faisoit, mais nôtre Camarade au lieu de m'imiter, fut assez sot pour parler Ecossois; On se saisit aussi-tôt de lui, & je ne sçai ce que l'on en fit. Pour nous qu'on avoit laissez en liberté de poursuivre nôtre dessein, nous nous rendîmes au Vaisseau qui nous

attendoit, mourans de peur à tout moment que nôtre imprudent Ami ne nous découvrit.

Jamais joye n'a égalé celle que je ressentis, quand nous eûmes mis à la voile, il me sembloit que je commençois seulement à vivre depuis ce temps-là.

Nôtre navigation fut la plus heureuse du monde, la Fortune s'étoit enfin lassée de nous persecuter, & nous arrivâmes heureusement à Rotterdam. Je pris là congé de mon Ami que je n'ai jamais revû depuis, & me rendis à Bruxelles.

Mon premier soin fut d'y demander des nouvelles de mon ancien Ami Cascar,

j'appris qu'il étoit General Major des Troupes de Lorraine, & qu'il étoit pour lors en Ville. J'allai incontinent chez lui, il me reçut parfaitement bien, me retint dans sa maison & me donna un cheval pour le suivre à l'Armée, qui devoit marcher incessamment en France.

C'étoit dans les commencemens du Regne de Loüis Quatorze, que tout le Royaume irrité de l'Autorité que la Reine sa Mere avoit laissé prendre au Cardinal Mazarin, avoit resolu de le chasser. Le Duc d'Orleans Oncle du Roi entra dans les Cabales que le Parlement de Paris faisoit pour cet ef-

fet. Mais ne se sentant pas assez fort, il appella son Beaufrere le Duc de Lorraine à son secours.

Ce Prince qui avoit trouvé la plus belle occasion du monde pour r'entrer dans ses Etats, ne sçut pas en profiter, il alla bien veritablement où il étoit appellé, mais ayant été gagné par les Ministres du Roi de France, il consentit à sortir du Royaume avec ses Troupes moyennant une somme d'argent, qui lui fut contée. Ainsi loin d'être de quelque secours aux Parisiens, il leur fit plus de mal que n'auroient sçû faire leurs plus grands Ennemis par la licence qu'il donna à ses Soldats de piller

indifferemment & Amis & Ennemis.

Quelque temps aprés que nous fûmes entrez en France, piqué de ce que Cascar, qui m'avoit promis la premiere Compagnie qui seroit à sa disposition, m'avoit manqué de parole, & voyant d'ailleurs que sa Femme me regardoit de travers, croyant que j'étois à charge à son Mari, je lui demandai mon congé, sans sçavoir ce que j'allois devenir.

Comme nous étions prés de Paris, ce fut là où j'allai d'abord, n'ayant pas pourtant dequoi y vivre deux jours. Le lendemain de mon arrivée, me promenant dans le Faubourg Saint Germain,

je rencontrai vis à vis du Chapeau rouge une troupe d'Officiers propres & bien mis qui tenoient toute la ruë. Je me rangeai prés des maisons le plus prés que je pûs pour les laisser passer, & en les regardant je reconnus un d'eux pour l'avoir vû Capitaine dans les Troupes de Lorraine. Il me reconnut aussi, & venant à moi les bras ouverts, il me demanda par quelle Fortune je me trouvois à Paris.

Je lui fis en peu de mots un recit de ce qui m'étoit arrivé de plus considerable depuis que je ne l'avois vû, & voyant qu'il me prêtoit une fort grande attention. Ce ne sont pas là encore, lui dis-je, tous mes malheurs,

je me vois à la veille d'en essuyer de plus grands, je n'ai ni biens, ni établissemens, & je suis icy sans connoître & sans être connu de personne.

Il me prit alors par la main, & en me disant qu'il falloit se divertir, il me fit entrer au Chapeau rouge avec ses Amis, il en appella encore d'autres qu'il vid passer dans la ruë, & ayant dit à l'Hôtesse de nous faire bonne chere, il envoya querir des Violons pour nous regaler de toutes manieres.

J'avois vû autrefois ce Capitaine assez mal dans ses affaires, & je ne pûs m'empêcher de le féliciter du changement avantageux qui luy étoit arrivé. Comme j'achevois mon compliment, il sortit de sa poche une grosse bourse

pleine de Loüis d'or, me l'offrit & m'asseura que je lui ferois un sensible plaisir d'y prẽdre ce dont j'avois besoin. Son honnêteté me toucha & comme je crus qu'il ne me manqueroit pas au besoin, je refusai alors ses offres, remettant à les accepter dans une autre occasion. Mais je ne fus pas long-temps sans m'apercevoir de la faute que j'avois faite.

Nous-nous mîmes à table de la meilleure humeur du monde, l'on mangea beaucoup & l'on but encore davantage. Tout alloit enfin à merveilles, lors que tout d'un coup je m'aperçus qu'on haussoit la voix, & je vis dans un moment plusieurs épées nuës,

sans

ſans pouvoir ſavoir de quelle maniere la querelle avoit commencé.

Je me mis auſſi-tôt en devoir de ſeparer ceux qui s'étoient pris, pendant que ceux de la maiſon allérent querir la Garde du Quartier. Elle vint, & ſans s'informer qui avoit tort ou raiſon, elle ſe ſaiſit de nous tous & nous mit dans une priſon voiſine, mais dans des lieux ſeparez.

Je me trouvai dans une chambre avec un Ecoſſois, nommé Amilton, qui étoit venu avec moi à Paris & s'étoit trouvé par hazard dans nôtre Compagnie. On nous laiſſa là huit jours ſans nous rien dire, pendant leſquels aprés qu'un Prêtre étoit venu

dire la Meſſe tous les matins dans la cour de nôtre priſon, une Religieuſe nous venoit diſtribuer quelques petits pains, qui avec une bouteille d'eau qu'on nous donnoit auſſi, faiſoient toute nôtre nourriture.

Les huit jours expirez on nous interrogea ſeparément. La premiere queſtion que l'on me fit, fut de ſavoir ſi j'avois été dans l'Armée de Lorraine. Je répondis qu'oui; mais que je m'en étois ſeparé aſſez prés de la Frontiere, que n'y ayant point d'emploi & n'y étant engagé en nulle maniere, j'étois venu à Paris pour chercher quelqu'un de ma connoiſſance avec qui je pûſſe retourner en Ecoſſe.

L'on continua à me demander, si je n'avois pas été d'un vol qui s'étoit fait prés d'Orleans, où l'on avoit pillé des Chariots chargez des deniers du Roi & tué plusieurs personnes qui les conduisoient. Je fis voir que cela ne pouvoit être, puis qu'il n'y avoit que quelques semaines que j'étois venu d'Angleterre, comme il m'étoit facile de le prouver, & que le vol dont il s'agissoit, avoit été fait il y avoit bien plus de temps.

Ceux avec qui vous étiez quand on vous prit, déposent pourtant contre vous, me dit celui qui m'interrogeoit, apparemment pour m'intimider. Si cela est, repliquai-je, ils déposent faussement. Et pour

prouver ce que je venois de dire, je lui racontai de quelle maniere je les avois rencontrez, & tout ce qui étoit arrivé du depuis.

Quoi qu'il parût beaucoup de ſincerité dans toutes mes réponſes, mon Juge crut qu'il étoit neceſſaire de m'éprouver, pour voir ſi je perſeverois dans ce que j'avois dit, & il me fit mettre dans un cachot. Mais voyant que je ne variois point & que je ſoûtenois toûjours ce que j'avois avancé, il me fit conduire au bout de quelques jours dans ma premiere priſon.

J'y retrouvai mon Camarade à qui on avoit fait ſouffrir un traitement ſemblable au mien, & qui avoit témoigné

la même fermeté. Nous restâmes-là encore quelque temps, au bout duquel on vint nous dire que n'ayant rien trouvé contre nous, on nous permettoit de sortir ; mais qu'il falloit auparavant que nous satisfissions nôtre Geolier.

Cela nous étoit absolument impossible, ainsi nous répondîmes qu'ayans été emprisonnés mal à propos, il seroit de la derniere injustice que nous payassions encore les fraix de nôtre prison. Ces raisons toutes bonnes qu'elles étoient ne contenterent pas nôtre Geolier, qui ne voulut point nous relâcher sans argent.

Dans le temps que nous craignions de nous voir éter-

niſer en priſon, quelques bonnes gens vinrent nous offrir nôtre liberté, ſi nous voulions changer de Religion. Nous repouſsâmes d'abord leur propoſition avec mépris; mais ils ne ſe rebutérent pas, & ils continuerent à venir regulierement tous les jours nous accabler de prieres, de promeſſes & de menaces.

S'ils s'en fuſſent tenus là, nous n'aurions pas été fort à plaindre, mais quand ils virent que nous reſiſtions à toutes les armes qu'ils employoient contre nous, ils nous attaquerent enfin, comme l'on fait les Villes que l'on deſeſpere de prendre par la force, & défendirent à la

Religieuſe, qui nous apportoit des pains tous les jours, comme je l'ai déja dit, de ne nous en plus donner à l'avenir.

Cette bonne Fille n'executa pas pourtant cet ordre à la rigueur, & de temps en temps quand elle voyoit n'être obſervée de perſonne, elle me jettoit quelques pains, qui ſuffiſoient ſeulement à nous empêcher de mourir de faim mon Camarade & moi.

Quand j'ai fait du depuis réfléxion ſur cette avanture, j'ai bien vû que la charité de cette Religieuſe, étoit un jeu concerté entre eux & elle, & qui n'étans pas dans le deſſein de nous faire mourir ils vouloient voir ſeulement,

ſi par la crainte qu'ils nous en donneroient, ils ne pourroient pas nous porter à ce qu'ils exigeoient de nous.

Leur feinte ne réüſſit que trop, la faim jointe à l'ennui de la priſon fit reſoudre mon Camarade, & il ſe rendit Catholique. Outre le chagrin qu'il me donna par là, il fut cauſe encore qu'on augmenta le mauvais traitement que je ſouffrois déja dans l'eſperance que je ſuivrois enfin l'exemple qu'il m'avoit donné mais je rendis tous leurs efforts & bonnes raiſons inutiles.

Ils s'aviſerent un jour, pour derniere reſſource, de m'amener mon Camarade nouveau converti, & de me

le faire voir dans le bon état où ils l'avoient mis, en m'asseurant que si je voulois l'imiter, je devois attendre un traitement plus favorable. Je les priai alors absolument de me laisser en repos, & les asseurai que d'orenavant quãd ils me tiendroient de pareils discours, je ne les écouterois pas seulement, bien loin de leur répondre.

Une réponse aussi brusque, & aussi décisive que celle-là, leur fit bien voir qu'ils ne me gagneroient jamais, ils me quitterent aussi, aprés m'avoir dit mille injures, & m'avoir livré aux Demons de leur autôrité, dequoi je ne me souciai gueres.

Le lendemain de cette vi-

site le Geolier me vint donner la liberté de sortir, que je pris avec plaisir, sans savoir pourtant où aller dîner. Je voulus m'informer où étoit mon Camarade de prison, & l'Officier, qui par son regal me l'avoit innocemment causée, mais mes recherches furent vaines, & je n'ai jamais pû savoir ce que l'un & l'autre étoient devenus.

Dans le temps que j'étois encore en prison, le fameux Combat de Saint Antoine s'étoit donné aux portes de Paris, chacun sait qu'il acquit beaucoup de gloire au Prince de Condé, quoi qu'il n'eût pas un heureux succés pour lui, & qu'il eût été entierement défait, si Mademoiselle

d'Orleans voyant ſes Troupes en deſordre, ne leur eût fait ouvrir les portes de la Ville, & tiré le Canon de la Baſtille ſur l'Armée du Roi, ce qui la fit retirer, & abandonner une Victoire qui lui étoit aſſeurée.

Deux jours aprés, il y eut une Sédition à Paris. L'Aſſemblée de l'Hôtel de Ville fut troublée par des Soldats qui brûlérent les portes, tuérent quelques Officiers de Juſtice, & mirent tout dans une fort grande confuſion.

Tous les Chefs de Parti qui étoient alors dans la Ville rejetterent ce deſordre les uns ſur les autres, & l'on ne ſait pas encore ſeurement qui en fut l'Auteur. Cependant

ils ſe precautionnérent dans la ſuite le mieux qu'il leur fut poſſible, & le Cardinal de Rets, qui étoit un des plus conſiderables, reſolut pour plus grande ſeureté de ſe faire une Garde Ecoſſoiſe, ne ſe fiant pas aux François.

J'appris le deſſein de ce Cardinal en ſortant de Priſon, & je fus auſſi-tôt m'offrir à lui ne ſçachant quel autre parti prendre. J'en fus reçû avec plaiſir, & mis en même tems dans ſes Gardes, avec un quart d'écu par jour d'apointement.

Nous n'avions autre choſe à faire qu'à ſuivre en caroſſe le Cardinal, lors qu'il ſortoit dans le ſien. Mais nous avions alors nos carabines toû-

jours prêtes à tirer, quoi que nous les cachassions avec beaucoup de soin.

Je fus bien-tôt dans les bonnes graces du Cardinal; qui pour m'en donner des marques, me confia le Commandement de ses Gardes, aprés que celui qui l'avoit, l'eût quitté, je ne sai pourquoi. J'eus alors double paye, ce qui fut cause que j'épargnai quelque chose dont je me fis faire un habit.

Mon emploi étoit assez bon, mais je ne le gardai pas long-tems, le Roi pardonna au Parlement sa rebellion, & revins à Paris, & le Cardinal ne pouvant pas avoir une Garde dans l'endroit où étoit son Maître,

congédia la ſienne, aprés mille remercîemens, & me fit preſent de quatre ou cinq piſtoles.

Je ne ſavois plus que devenir, lors qu'heureuſement pour moi, Schomberg, qui commandoit les Gendarmes Ecoſſois, ſous le Duc d'Iork, qui en étoit alors Capitaine, ayant ſû ce qui m'étoit arrivé, me fit chercher avec mes autres Camarades, & ayant accordé avec nous, nous donna à chacun un cheval, de l'argent pour acheter le reſte de l'équipage qui nous étoit neceſſaire, & dequoi monter un Valet, aprés quoi il nous ordonna d'aller joindre la Compagnie, qui étoit en Quartier d'Hyver en bas Poitou.

Ce païs eſt fort bon n... lement, mais la Gueri... voit ſi fort ruiné que no... rions morts de faim, ... la chaſſe ne nous avoit fourni dequoi vivre. Nos Hôtes étoient ſi miſerables, qu'il n'avoient autre choſe à nous donner que des châtaignes.

Nous ſouffrimes là tout l'Hyver, mais le Printemps étant venu, nous-nous mîmes en Campagne, où nous ne fîmes rien de conſiderable que de reduire à l'obéiſſance du Roi quelques Villes de Champagne, & de Picardie, qui s'y étoient ſouſtraîtes.

Aprés ces petits exploits nôtre Compagnie fut miſe en quartier à Montournai en Champagne, d'où elle fut tirée

la Campagne ſuivante, pour aller ſecourir Arras que les Eſpagnols aſſiegeoient.

On ne pouvoit alors rien voir de plus beau que nôtre Compagnie, elle étoit composée de ſoixante Maîtres qui avoient tous été Officiers en Chef, pour le moins, & qui étoient accompagnez chacun d'un ou de deux Valets.

Le Maréchal de Turenne qui nous commandoit nous fit l'honneur de nous faire donner les premiers dans les Lignes des Eſpagnols. Nous le fîmes avec beaucoup d'impetuoſité, & de ſuccés, & aprés avoir rompu d'abord cinq Eſcadrons, nous euſſions pouſſé plus loin nôtre victoire, ſi le Maréchal n'eut moderé nôtre ardeur.

L'Hiſtoire de nôtre temps parle aſſez au long de cette affaire, où le Prince de Condé parut auſſi grand Capitaine, qu'il ſe l'étoit fait voir à Rocroy ou à Nortlinguen. Il fut veritablement obligé de ſe retirer, l'Armée des Eſpagnols ayant été taillée en piéces, & leur Bagage ayant été pris, mais ſa retraite fut ſi belle, qu'elle valut bien une victoire.

Aprés que nous eûmes fait lever le Siege d'Arras, le Maréchal de Turenne nous mena prendre le Quenoy. J'eus ordre dans ce temps-là d'aller commander les Fourageurs qui furent à quelques milles de l'Armée dans un Village où leurs Trouſſes furent bientôt faites & chargées.

Je m'étois posté cependant sur une hauteur pour empêcher que les Ennemis ne surprissent ceux que je conduisois ; mais comme ils étoient prêts de se retirer, j'entendis un Valet qui crioit par les fenêtres d'une maison où il étoit entré, que si nous le voulions suivre, nous trouverions beaucoup de blé.

Si j'avois fait mon devoir, je n'aurois pas bougé de mon Poste, mais j'étois destiné à être malheureux de toutes les manieres. L'opinion où j'étois qu'il n'y avoit plus de peril pour nous, ou pour mieux dire l'envie d'avoir ma part du butin qu'on alloit faire, me fit décendre de cheval, & suivre ceux que l'avidité du pil-

lage avoit attiré dans cette maiſon.

Je faiſois-là une grande faute, mais le châtiment la ſuivit de bien prés, à peine fûs-je monté, que j'entendis tirer pluſieurs coups de piſtolets, je voulus d'abord aller au ſecours de mes gens que je vis bien qu'on attaquoit, mais je ne pûs ſortir de cette malheureuſe maiſon, l'Ennemi s'étoit déja emparé des portes, & menaçoit de brûler ceux qui ſe défendroient, je me rendis donc priſonnier de guerre, & je fus incontinent dépoüillé. C'êtoit entre les mains d'un parti Cravate que je tombai alors, & j'eus lieu d'admirer une certaine fatalité qui ſe rencontre parmi les

hommes, & qui vouloit que je ne fusse jamais pris que par ces gens-là.

Ceux-ci me traiterent pourtant mieux que n'avoient fait les premiers, ils me menerent à leur Camp, & me presenterent à leur Colonel, qui me fit beaucoup de caresses dés qu'il m'entendit parler Polonois, & m'eut fait rendre mes habits, s'il eût pû découvrir qui s'en étoit saisi. Cependant quoi que je fusse en fort mauvais équipage, je ne laissai pas de manger ce soir là même à sa table, avec plusieurs autres Officiers.

Pendant que j'étois si bien regalé, je croyois, & tout autre l'eut crû à ma place, qu'il ne m'arriveroit aucun dé-

plaiſir auprés d'un homme qui agiſſoit ſi bien avec moi, mais je courus bien-tôt le plus effroyable peril, où j'aye été exposé de ma vie. Juſques ici la mort m'avoit paru ſous pluſieurs formes, mais qui étoient toutes glorieuſes, il n'en fut pas de même dans l'occaſion dont je vais parler, je faillis à mourir, mais de la maniere la plus ignominieuſe qui ſoit parmi les hommes.

J'avois dit durant le repas à ceux qui s'informoient de mes avantures, que j'avois été autrefois Capitaine en Flandres au ſervice des Eſpagnols. Un des Conviez qui entendit ce que je diſois, me regarda fixement un aſſez long-tems, & aprés que nous fûmes hors

de table, il s'aprocha du Colonel, l'entretint quelque tems à l'oreille, après quoi ils se retirerent l'un & l'autre sans me rien dire.

J'étois en peine de tout ce petit manege, & j'attendois avec impatience à quoi il aboutiroit, lorsqu'on vint me dire qu'il falloit que j'allasse au Quartier du Prince de Condé.

Je n'eus d'autre parti à prendre que celui d'obeïr, on me fit partir en même temps, & comme le Quartier où l'on me conduisoit, étoit fort éloigné, je n'y pûs arriver que le lendemain matin.

Je fus d'abord presenté au Prince, qui ayant été informé par les Lettres du Colonel

Cravate, du ſujet de ma venuë, commença par me demander quel étoit mon Païs, quand il eut apris par ma réponſe, que j'étois Ecoſſois, il continua à me demander ſi j'avois ſervi les Eſpagnols en Flandres, je lui dis que j'avois été Capitaine aſſez long-tems à leur ſervice. Allés, me repliqua-t-il alors avec indignation, vous êtes donc le même dont on m'a écrit.

Ces paroles me ſurprirent, & comme je me diſpoſois à ſuplier le Prince de me les éclaircir, il ne voulut plus m'entendre. Ainſi je fus conduis à un Corps de Garde voiſin, & l'on manda le Prevôt, pour me faire mettre les fers aux pieds & aux mains.

Je demandois inceſſamment

la raiſon d'un procedé ſi étrange & qui me paroiſſoit ſi peu conforme à la maniere dont on a coûtume de traiter les priſonniers de guerre, mais l'on me répondoit que l'on ne faiſoit rien que le Prince n'eût ordonné.

Cette réponſe m'obligea à me taire malgré que j'en euſſe, & m'étant tourné d'un autre côté pour diſſiper mon chagrin, je vis paſſer par hazard dans la ruë le Général Major des Marais, ſous qui j'avois autrefois ſervi en Flandres, & qui m'avoit toûjours fait l'honneur d'être de mes Amis.

Je me mis auſſi-tôt à la fenêtre & criai aprés lui de toute ma force, ce qui l'obligea de venir à moi. Il me reconnut facilement, & s'il fut ſurpris de

me

me voir dans un endroit comme celui où j'étois avec un si pauvre équipage, il le fut bien davantage, quand il eût apris de quelle maniere on m'y avoit logé.

Comme il vouloit me servir & qu'il n'avoit pas de temps à perdre, il donna ordre à celui qui commandoit dans le Corps de Garde où j'étois de ne souffrir pas qu'on me fît rien, jusques à ce qu'il eût parlé au Prince, qu'il alla incontinent trouver.

Il lui demanda d'abord ce que j'avois fait pour être traité si rudement, & le Prince lui répondit que j'étois un de ces Capitaines Irlandois qui depuis peu s'étoient lâchement rendus à la France, & pour le prouver il lui fit voir la lettre

du Colonel Cravate.

Des Marais l'ayant luë dit que l'on ne me connoissoit pas, que veritablement j'avois servi autrefois sous lui, mais qu'il avoit toûjours remarqué que j'étois un brave homme, & qu'il étoit prêt d'être ma Caution.

Le Prince se rendit à ce témoignage & ordonna qu'on me relachât. Des Marais en voulut prendre lui-même la commission ; & aprés m'avoir mené chez lui, il me fit toute cette Histoire, me disant qu'il étoit vrai que j'avois été pris pour un autre, mais que sans l'heureuse rencontre que j'avois faite, on m'auroit puni malgré mon innocence du honteux suplice de deserteur.

Il n'est pas necessaire que je

diſe quelle joye j'eus d'en étre échapé, elle fut conſiderablement augmentée par les bons traitemens que je recevois tous les jours de Demarais.

Il n'oublia rien pour m'arrêter avec lui, mais voyant que je n'en avois point d'envie, & que j'avois même refuſé un emploi, que le Prince qui avoit entierement reconu mon innocence, m'avoit fait offrir, il paya lui-même genereuſement ma rançon, & me r'envoya avec un Trompette qui me conduiſit juſques ſur la Frontiere où je n'eus plus beſoin de lui. En allant joindre ma Compagnie ; je paſſai par Rheims en Champagne, où je trouvai un Irlandois que j'avois connu autrefois Lieutenant dans les Troupes de Lorraine.

Il me fit toute ſorte d'amitiez & me mena dans un Cabaret, où il me traita parfaitement bien, & me retint quelque temps.

Je croyois au commencement que tout ce qu'il faiſoit, étoit à cauſe de l'ancienne connoiſſance; mais il me fit bientôt connoître qu'il y avoit un deſſein caché dans toutes les honnêtetez qu'il m'avoit faites.

Dés qu'il crût pouvoir m'ouvrir ſon cœur, il m'aprit qu'il étoit amoureux de l'Hôteſſe de la maiſon, jeune femme qu'un vieux mari comme étoit le ſien, incõmodoit beaucoup, que ſi je voulois les aider à s'en défaire, je pourrois m'aſſeurer d'étre trés-bien recompenſé.

Cette propoſition me fit

image
not
available

donner lieu de faire quelques profits qui reparaſſent en quelque maniere les pertes que ma priſon m'avoit fait ſouffrir.

Quand je me fus aquité de ma commiſſion, je me rendis dans les Quartiers d'Hyver qui nous avoient été aſſignez, & y faiſant reflexion ſur le peu d'avancement qu'il y avoit à eſperer dans nos Places, nous reſolûmes un Ecoſſois de mes Camarades nommé *Moliſſon* & moi de demander nôtre Congé.

Schomberg eut beaucoup de peine à nous l'accorder, mais voyant que nous nous obſtinions à l'avoir, il nous l'accorda enfin. C'eſt de cette maniere que nous quittâmes la Compagnie, qui témoigna bien du chagrin de nôtre départ. Une

partie de ceux qui la composoient, & qui étoient de nos Amis les plus particuliers, voulurent même nous accompagner jusques à Mets. Nous les y regalâmes quatre ou cinq jours, mon Camarade & moi, ce qui nous causa ensuite une fâcheuse avanture.

Les Juifs de Mets qui voyoient la grande dépense que nous faisions, avertirent la Garnison de Luxembourg avec qui ils entretenoient commerce, qu'il y avoit un butin considerable à faire avec nous que nous sortions de France avec beaucoup d'argent que nous y avions gagné, & que nous prenions nôtre chemin par le Rhin.

Cet avis obligea un Parti de la Garnison de Luxembourg à

venir attendre nôtre Bateau, dans un certain lieu qu'il connoissoit pour s'en rendre maître, ce qu'il fit facilement, mais heureusement pour nous, il ne nous y trouva pas.

Il est vrai pourtant que nous avions resolu de faire nôtre voyage par le Rhin, comme les Juifs de Mets l'avoient fort bien sçû.

Mais ayant consulté du depuis un Batelier que nous mîmes dans nos interêts avec un petit present, il nous dit que n'ayans point de passeports d'Espagne nous ne devions point nous hazarder à prendre la route que nous avions choisie, qu'ainsi il nous conseilloit de l'aller attendre par un autre chemin à Coblents, & qu'il tâcheroit à conduire seurement

nos hardes jusques-là.

Nous trouvâmes ce conseil fort bien imaginé, & nous le suivîmes ponctuellement. Il n'eut pas pourtant une aussi heureuse réüssite que nous l'eussions souhaité. Nôtre Batelier nous réjoignit bien à la verité à Coblents ; mais nos hardes avoient été pillées, & tout ce qu'il nous put sauver par son industrie, fut une Lettre de Change & un manteau d'écarlate de Moulisson, qui fut cause que durant tout le reste de nôtre voyage, nous payâmes la qualité, suivant la coûtume de Hollande.

Nous continuâmes nôtre route par eau jusques à Amsterdam, où nous trouvâmes dans l'Auberge que nous choisîmes *Frederic* Landgrave de

Hesse qui alloit en Pologne joindre l'Armée du Roi de Suede Son Beaufrere, qui y faisoit la Guerre avec un heureux succés.

Nôtre dessein étoit d'y aller aussi, & le Prince le sachant, fit tout ce qu'il put pour nous engager à le suivre; mais quoi que nous l'eussions bien souhaité, il nous fut impossible, ayant avant que de l'avoir vû, fait marché avec un Maître de Vaisseau qui devoit nous mener à Koningsberg. Ce contre-temps nous fut peut-être avantageux; Fréderic qui avec beaucoup de bravoure, étoit extrêmement étourdi, s'avançant pour joindre le Roi de Suede, dans le temps qu'il venoit de mettre celui de Pologne en fuite, s'aprocha sans

consideration d'une Ville qu'il crut tenir le Parti de Suede. Il y fut tué d'un coup de mousquet dans la tête, & la plûpart de ceux qui l'avoient accompagné y resterent avec lui.

Nous nous rendîmes cependant à Koningsberg, où étoit l'Electeur de Brandebourg, qui y faisoit bâtir une Citadelle, pour tenir en bride les Bourgeois qui ne lui paroissoient pas fort affectionnez.

Un jour que nous allions voir y travailler, un François nommé *Berigan* Lieutenant Colonel du Regiment de Vvaldek, qui avoit le soin des travaux, s'informa qui nous étions, & ayant apris que nous avions servi presque par toute l'Europe, & que nous venions de France,

il s'aprocha de nous, & nous demanda fort honnêtement quel étoit alors nôtre dessein.

Nous lui fimes connoître par nôtre réponse que nous n'étions pas embarassez de nos personnes, & que nous attendrions patiemment ce qu'on nous voudroit offrir. Cela l'obligea à nous dire qu'il connoissoit que nous étions braves gens, qu'il en parleroit au Comte de Vvaldek & qu'aparemment il ne tiendroit qu'à l'un de nous de prendre une Compagnie qui vaquoit pour lors dans le Regiment.

Nous répondîmes à ces offres obligeantes sans nous engager à les accepter, & sans les refuser aussi, & le lendemain nous rendîmes visite au Comte, à qui nous trouvâmes

qu'on avoit déja parlé de nous.

Il nous confirma les honnêtetez de ſon Lieutenant Colonel, & offrit la Compagnie vacante à mon Camarade préferablement à moi, parce qu'il avoit un manteau d'écarlate, ce même qui étoit échapé à la Garniſon de Luxembourg.

Moliſſon cependant n'avoit jamais ſervi dans l'Infanterie, ce qui fut cauſe qu'il ſe fit preſſer avant que d'accepter cette Compagnie, donnant à croire qu'il la regardoit comme étant au deſſous de lui.

Elle lui vint pourtant bien à propos, car nous avions ſi peu d'argent, & l'un & l'autre, qu'aprés avoir employé le peu qui nous reſtoit à lui acheter

un cheval, il ne nous demeura rien pour payer nôtre Auberge.

Il fut resolu entre nous, pour remedier à cet accident, que je resterois engagé à l'Hôtelerie, jusques à ce que Molisson fut en état de me venir dégager.

J'attendis trois semaines au bout desquelles je le vis revenir en fort bel équipage, j'en fus fort content, car outre que j'étois son Ami, toutes choses étoient communes entre nous, & il suffisoit qu'un eût de l'argent pour que l'autre n'en manquât pas.

Dés que je fus dégagé, mon Camarade retourna à son Quartier, & je restai à

Koningsberg, allant tous les jours à la Cour. Quelqu'un m'y dit une fois, aprenant que j'étois d'Ecosse, qu'il y avoit dans la Ville un Colonel de Dragons de mon Païs, & qu'en faveur de la Nation, il me donneroit aparemment de l'emploi, si je l'allois voir.

Je trouvai l'avis bon & aprés en avoir remercié l'Auteur, j'allai trouver le Colonel qui me reçût fort honnêtement. Ayant sçû le dessein qui me conduisoit chez lui, il me témoigna qu'il auroit été ravi de m'accommoder; mais qu'il n'y avoit dans son Regiment aucune place vacante que celle de Capitaine Lieutenant qu'il

n'osoit pas m'offrir, sachant que j'avois déja occupé un poste plus considerable, que si pourtant je voulois l'accepter, il me promettoit la premiere Compagnie qui viendroit à vaquer.

La confiance que j'eus en ses promesses fit que je ne refusai pas la Charge qu'il m'offroit, quoi qu'elle fût fort au dessous de ce que je devois raisonnablement prétendre, & j'eus lieu de croire durant un certain tems que j'avois pris le bon party.

Mon Colonel en usa d'abord parfaitement bien avec moi, & pour me marquer combien il se fioit en ma probité, il me chargea du

soin d'exiger l'argent des contributions qui lui étoient deuës.

Je faisois quelques profits dans cet emploi, mais j'y avois en revanche beaucoup de peine, car j'avois à faire à des gens qui ne payoient que lorsque tous les moyens de s'en exempter étoient inutiles.

Il me souvient qu'étant allé un jour exiger environ six mille écus que quelques Villes & Villages sur le bord du Veser devoient à mon Colonel, je restai plus de deux mois en Campagne sans pouvoir y réüssir, & je ne sai si j'en fusse jamais venu à bout, sans un artifice dont je me servis avec succés.

Une de ces petites Villes,

dont j'ai oublié le nom, refusa absolument de me payer, & pour n'y être pas contrainte, me ferma ses portes & y mit des gardes.

Je ne sçavois comment faire pour la remettre à son devoir, je n'étois pas assez fort pour y employer la force, cela me fit resoudre à me servir de quelque stratagéme.

J'allai pour cet effet reconnoître cette Ville, avec toute l'exactitude possible, ce qui me fit apercevoir un égout, par où je m'imaginai qu'un homme pourroit bien entrer. J'attendis la nuit pour m'éclaircir là-dessus, & ayant trouvé que ma conjecture étoit juste, je fis passer tous mes gens par cet endroit, & aprés y avoir

passé moy-même, je me trouvai en Bataille au milieu du Marché, avant que les Bourgeois se fussent aperçûs de mon entrée. Ils furent extrêmement surpris, comme on peut facilement se l'imaginer, & furent obligez de m'accorder tout ce que je voulus. Je me servis avec beaucoup de douceur de l'avantage que j'eus dans cette occasion, ce qui obligea tous les lieux qui me devoient encore à me satisfaire de bonne volonté.

Pendant que je faisois si bien les affaires de mon Colonel, il faisoit fort mal les miennes, & je trouvai à mon retour qu'il y avoit eu une Compagnie vacante qu'il avoit donné à un autre. J'en

fus irrité au dernier point, & je fus lui demander mon congé. Il tâcha de m'apaiser par de belles promesses, & principalement par celles de me faire bien-tôt Major, mais comme je ne me pouvois plus fier à lui, je fus inflexible, & il fut obligé de m'accorder ce que je demandois.

J'allai trouver le Comte de Vvaldek, à qui j'apris les raisons qui m'avoient fait quitter mon emploi, il les aprouva, me pria de demeurer avec lui, & me promit de m'avancer le plûtôt qu'il pourroit. Il m'offrit même une place de Major dans son Regiment, mais comme elle étoit sans Compagnie, je l'en remerciai, & n'en voulus pas.

Je demeurai de cette manie-

re quatre ſemaines avec le Comte, qui m'entretenoit deux Valets, & quatre Chevaux, attendant tous les jours ce qui arriveroit du traité qui ſe faiſoit entre le Roi de Suede & l'Electeur.

Nous aprîmes enfin qu'il avoit été conclu, & qu'à certaines conditions, l'Electeur s'étoit engagé à tenir envers tous & contre tous le party du Roi; & à entretenir toûjours dans ſon Armée quatre mille Hommes à ſes dépens.

Le Roi étoit alors en Pruſſe, ainſi dés que le Traité fut ratifié l'Electeur l'alla joindre, & je le ſuivis ſous le Comte Frederic de Vvaldek Lieutenant General de ſes Troupes, à qui ſon Frere m'avoit expreſſement recommandé.

Nous entrâmes auſſi-tôt en Pologne,& aprés quelques petits progrés , il fut reſolu dans le Conſeil de Guerre d'aller droit à l'Ennemi qui campoit à la vuë de Vvarſovie & de lui livrer Bataille.

Caſimir Roi de Pologne avoit alors 150000. Hommes dans ſon Armée, commandez par de fort habiles Generaux, ainſi il accepta la Bataille. Elle dura trois jours, avec de differens ſuccés, mais Charles y ayant fait également le devoir de Soldat & de Capitaine, ſût ſi bien ſe trouver dans les endroits qui avoient beſoin de ſon ſecours, & le donna ſi à propos, qu'il fit retirer Caſimir,& demeura Maître de ſon Bagage & de ſon Artillerie.

Aprés cette Bataille nous re-

tournâmes en Prusse pour nous opposer à 15000. Polonois ou Tartares qui sous la conduite d'un General du Roi de Pologne y faisoient beaucoup de desordre, mais nôtre presence les ayant fait retirer sur la Frontiere, l'Electeur resta à Koningsberg & nous envoya joindre le Roi, qui alloit au devant du Prince de Transilvanie son Allié.

Ragotsky, c'est ainsi qu'il s'apelloit, avoit de grands sujets de plainte contre les Polonois, il pretendoit qu'ils lui avoient offert leur Couronne & qu'ensuite il s'étoient moquez de lui, ce qui l'avoit tellement animé contre eux, que dés qu'il eut apris que Charles leur faisoit la guerre, il fit alliance avec lui, & le vint joindre avec une Armée

de plus de 30000. Hommes.

Dés que nous fûmes ensemble nous allâmes à l'Ennemi, qui se retira sans nous attendre, & que nous suivîmes inutilement. Cependant les Cosaques de l'Armée de Ragotsky commencerent à faire le degat par tout le Païs, & à ramasser un butin considerable.

Comme j'étois sans emploi dãs l'Armée, l'envie me prit de suivre leur exemple, & je demandois un jour à nôtre Général 25. Cavaliers pour aller en Parti, ce qu'il m'accorda avec plaisir. Mais nous nous exposâmes inutilement, car les Cosaques, qui sont de tous les hommes les plus actifs quand il s'agit de piller ne nous avoient rien laissé à prendre aux environs.

Comme

Comme nous nous en retournions bien triſtes d'avoir pris tant de peine ſans aucun fruit, & que nous voyons déja les feux de nôtre Camp, je paſſai par un Moulin où mes gens trouverent deux Juifs cachez qu'ils m'amenerent. Je leur dis d'abord que s'ils vouloient qu'on leur ſauvât la vie, il faloit qu'ils nous montraſſent quelqu'endroit où nous pûſſions nous indemniſer des peines que nous venions de prendre inutilement. Ils me dirent l'un & l'autre qu'ils n'en ſavoient aucun, à quoi je répondis, dans le deſſein de les intimider qu'il faloit donc les tuer. Un de ceux qui me ſuivoient croyant que je parlois tout de bon,

tira alors à un de ces miſe-rables, qui tomba inconti-nent, ce qui me cauſa un ſenſible déplaiſir.

Il n'en faloit pas tant pour obliger celui qui reſtoit, à dire tout ce qu'il ſavoit. Il me demanda la vie, & m'aſſeura que ſi je la lui promettois, il me meneroit dans un endroit où moi & tous ceux qui m'accompa-gnoient, trouveriont de quoi nous rendre riches pour toute nôtre vie.

Je promis à cet homme tout ce qu'il voulut, pour-veu qu'il me tint ſa parole, aprés quoi, ne voulant point perdre de tems, je le ſui-vis prés d'un Marais, où il me conduiſit, & où quel-ques jours auparavant, à ce

qu'il me disoit, un Commissaire Polonois avoit jetté un gros sac rempli d'argent.

Dés qu'il nous eut marqué l'endroit, nous le sondâmes avec nos épées, mais l'eau y étoit si haute, que nous ne pûmes jamais en trouver le fond. Nous envoyâmes aussi-tôt querir des perches, & enfin avec leur secours, nous trouvâmes ce sac que nous attendions avec tant d'impatience.

Nous ne jugeâmes pas à propos de l'ouvrir sur le lieu même, pour le distribuer entre nous, quoi que nous en eussions une forte envie. La crainte que quelqu'accident imprévû ne nous l'ôtât, nous la fit moderer & nous remîmes à faire ce par-

tage que nous fussions en seureté.

Cependant nous mîmes nôtre proye dans un Chariot que nous trouvâmes dans le Moulin dont j'ai parlé, & y ayant attelé un de nos chevaux, nous prîmes le chemin du Camp, le plus vîte qu'il nous fut possible.

Y étant arrivez sans aucun facheux accident, nous ne songeâmes qu'à partager nôtre butin, nous ouvrîmes pour cet effet nôtre sac, mais il ne se trouva plein que de monnoye de cuivre d'une fort petite valeur.

Nous regretâmes beaucoup alors tous les soins que nous nous étions donnez; mais n'y ayant plus de remede, nous vendîmes nôtre

cuivre à des Juifs qui étoient dans nôtre Armée, & qui nous en donnerent environ 1000. Ecus.

Je fus commandé quelques jours aprés cette avanture avec cinquante Maîtres, pour garder une petite Ville qui appartenoit au Prince de Radſevil, les Bourgeois m'y reçûrent avec tant de joye que pour en donner des marques, ils firent boire mes gens, juſques à ce qu'ils fuſſent tous enyvrés. Cela me facha beaucoup, parce que l'Ennemi étoit alors aſſez prés de nous, & que dans une ſemblable conjoncture on ne peut être ſur ſes gardes.

Pour éviter à l'avenir un pareil deſordre, je ſortis de la

la Ville, & m'allai poster dans une petite Isle qui en étoit voisine.

Le Bourguemestre & les principaux de la Sinagogue des Juifs, qui sont là en fort grand nombre m'y vinrent trouver, croyant que je les abandonnois, & me firent de grandes promesses, pourveu que je continuasse à les garder. Je le leur promis & les r'envoyai chez eux.

J'étois resolu à ne point bouger de mon Poste; mais la même nuit que je l'avois pris, un Juif m'étant venu entretenir d'un Tresor caché dans un endroit qu'il connoissoit, m'exagera si fortement la fortune que je ferois, si je pouvois m'en

rendre maître, que cela joint à l'asseurance qu'il me donna que nous ferions de retour avant que le jour parût, & à la maudite envie que j'avois alors de m'enrichir, me firent resoudre à le suivre, sans examiner ni les dangers où je m'exposois sur la foi d'un inconnu, qui devoit m'être suspect, ni les fâcheuses suites que mon éloignement pourroit avoir.

Je ne ferai point ici un détail de mon voyage, qui fut tout à fait infructueux. Je trouvai l'endroit où j'alois occupé par des Cosaques, qui s'étoient aparemment saisis du tresor, s'il étoit vrai qu'il y en eût dans ce lieu, & je fus obligé

de faire retraite. Je la faisois avec toute la diligence qui m'étoit possible, parce qu'il étoit deja grand jour, mais je ne faisoit par là que me hâter d'aprendre le malheur que mon imprudence avoit causé.

Dans le temps que j'étois à me morfondre inutilement à la recherche d'un tresor, les Cosaques que ma mauvaise destinée faisoit trouver par tout pour me nuire, entrerent dans la Ville que je dovois garder, & la trouvant sans défense, la pillerent & y mirent ensuite le feu. Cela étoit peu de chose encore auprés de la maniere barbare dont ils traiterent les Juifs. J'ai déja dit qu'il y en avoit un fort grand nombre

dans cette Ville ; ils les prirent donc, les enfermerent dans leur Sinagogue, & les y brûlerent tous vifs impitoyablement. J'arrivai comme cette canaille se retiroit aprés cette belle expedition, menant avec eux une fort grande quantité de charettes chargées de butin. Je n'entreprendrai point d'exprimer la douleur que je ressentis alors, & qui augmenta considerablement, par l'impuissance où je me trouvois de me vanger.

C'étoit les ordres exprés du Roi qui me retenoient, le Prince, ayant ses raisons pour menager Ragotsky, avoit défendu sur peine de la vie qu'on eût à s'oposer aux violences que ses Sol-

dats commettoient tous les jours, & il avoit été assez bien obeï jusques là.

Mais mes gens furieux de voir qu'on eût brûlé à leurs yeux une Ville qui étoit sous leur garde, ou ce qui est plus vraisemblable, jaloux que les Cosaques emportassent seuls un si beau pillage, les chargerent sans attendre mes ordres, & leur enleverent trente ou quarante charettes de leur butin. Ces gens-là qui ne s'attendoient pas à cette insulte, s'avancerent aussi-tôt, & firent quelque mine de se défendre, aprés m'avoir pourtant fait demander si j'ignorois les ordres que le Roi avoit donné en leur faveur.

Je répondis que je les sa-

vois & que c'étoit aussi sans les miens que mes gens les avoient chargés, mais qu'il faloit les excuser, & qu'ils n'avoient pas été maîtres de leurs premiers mouvemens. Que c'étoit un grand affront qu'on venoit de leur faire, en brulant à leurs yeux une Ville qu'on avoit mise sous leur garde ; & que s'ils avoient d'abord témoigné quelque ressentiment, il étoit assez legitime, que cependant je ferois mon possible pour le moderer, & pour les obliger à se contenter de ce qu'ils avoient déja pris; qu'il seroit aussi inutile de vouloir leur faire rendre.

Les Cosaques furent contens de mes raisons, ou feignirent de l'être, ils se re-

tirerent, aprés que je leur eus fait laisser le passage libre, & je ramenai mes gens au Camp fort peu contens de toutes les peines qu'ils avoient souffertes, sans autre fruit que les charettes qu'ils avoient prises, & où *il n'y* avoit presque que des munitions de bouche.

Je rendis conte à mon Général de tout ce qui m'étoit arrivé; & il me conseilla de ne me pas montrer, jusques à ce que cette affaire fût assoupie, parce que si les Cosaques se plaignoient de moi, le Roi n'oseroit leur refuser satisfaction.

Cet avis m'obligea à faire encore quelques Partis, mais ils furent tous malheureux pour moi. Je rencontrai un

un jour quelques Dames Polonoiſes, de la premiere qualité, que je menai auſſi-tôt au Camp, en leur gardant pourtant beaucoup de reſpects.

J'attendois une ſomme conſiderable de ma priſe, mais le Chevalier du Tercou Ambaſſadeur du Roi de France reclama mes priſonnieres, ſous je ne ſçai quel pretexte, & je fus obligé de les rendre, toutes les belles idée d'une grande rançon que j'avois euës s'évanouïrent alors, & ſe reduiſirent à deux cens Ecus qu'il fallut que je partagaſſe encore avec ceux qui m'avoient ſuivi, lorſque je fis cette belle priſe.

J'admirai le caprice de ma Fortune qui me preſen-

toit dabord des occasions de m'enrichir telles que je les aurois pû souhaiter afin que m'abandonnant à la joye, voyant de si belles apparences, je fusse plus cruellement touché, quand je verrois qu'elles n'aboutiroient à rien.

Cependant les conquêtes du Roi Charles, qui avoit chassé Casimir de Pologne; & soumis presque tout ce Royaume, allarmerent l'Empereur. Ce Prince craignit pour ses Etats, aprés que ceux de son voisin seroient entierement conquis, & cette crainte l'obligea à tacher de former une Ligue entre les Princes mal satisfaits de la Suede.

Il s'adressa premierement

à Frederic troisiéme Roi de Danemark, qui étant mal satisfait de la paix que son Pere avoit été obligé de faire en 1646. avec les Suedois ne manquoit ni de pretexte, ni d'envie de le rompre.

Ce Prince étant dans ces dispositions, reçût avec plaisir les propositions de l'Empereur, ils eurent bien-tôt conclu leur Traité, aprés quoi le Roi de Danemark ayant declaré la guerre aux Suedois, fit publier un Manifeste qui en contenoit les raisons, & envoya une Armée dans le Holstein pour la commencer.

Charles apprit cette nouvelle dans le tems qu'il se préparoit à recevoir une Ar-

mée d'Imperiaux qui étoient entrez en Pologne pour y rétablir Casimir, il l'auroit même combatuë sur la Frontiere, si nôtre Général n'eut refusé de le suivre, ce qui joint à d'autres choses qui étoient déja arrivées lui fit connoître que l'Electeur vouloit abandonner son alliance, ce qui arriva aussi.

Tout cela n'abatit point le cœur de Charles, comme il l'avoit extrêmement élevé, il resolut de se soûtenir soi-même contre tous ses ennemis.

Ayant connu pour cet effet que sa presence étoit absolument necessaire dans le Holstein où les Troupes Danoises faisoient un fort grand ravage, il resolut d'y aller,

& quitta la Pologne, aprés y avoir laiſſé le Prince Adolphe ſon Frere, pour commander les Troupes qu'il laiſſoit en ſon abſence.

Il conſeilla en partant à Ragotsky de ſe retirer dans une certaine Ville qu'il lui avoit donnée, dés le commencement qu'ils s'étoient joints, afin que ſi les Imperiaux le venoient attaquer avec des forces plus nombreuſes que les ſiennes, il pût ſe retirer en ſûreté dans ſes Etats.

Ce conſeil étoit excellent s'il eût été ſuivi, mais Ragotsky l'ayant negligé au commencement, s'aviſa de le ſuivre lorſqu'il n'en étoit plus tems, & que les Imperiaux lui furent tombez ſur les bras.

Sa retraite fut auſſi fort malheureuſe ; ayant été obligé de combatre les Imperiaux, il en fut entierement défait, & il ſe vid contraint, pour ſauver ſa vie, de traiter avec eux à des conditions les plus honteuſes que jamais Vainqueur ait imposées.

Nous nous étions déja retiré du côté de Koningsberg, car l'Electeur qui venoit de faire un Traité avec le Roi de Pologne, avoit abandonné celui de Suede, & nous avoit rappellez de ſon ſervice.

Si j'avois été dans ce tems-là homme à reflexion, au lieu d'en faire de fort belles ſur un accident qui m'arriva. Un Valet à qui j'avois

confié tout le butin que j'avois fait en Pologne, me vola, & rendit par sa fuite toutes les recherches que je pûs faire inutiles.

Je me consolai de ce malheur, par l'esperance de trouver le Comte de Vvaldek, mon Protecteur, dans les mêmes sentimens pour moi, qu'il m'avoit déja fait connoître & de m'avancer par là, mais dés que je fus auprés de lui, j'apris qu'étant mal satisfait de l'Electeur, il lui avoit demandé son congé, & que son dessein étoit de retourner en Allemagne.

Comme le Comte Frederic son Frere n'avoit rien pû faire pour moi durant la Campagne que nous venions

de finir, je me trouvai ſans Charge, & en état de l'accompagner, ce que je fis avec d'autant plus de plaiſir, qu'il me promit de partager ſa fortune avec moi dans toutes les occaſions. Je le ſuivis donc à Pilau où il alla s'embarquer, mais le vent n'étant pas propre a nôtre deſſein, nous fûmes obligez de l'attendre dans cette Ville.

Durant ce temps-là l'Electeur écrivit des Lettres trés-preſſantes au Comte, par leſquelles il le prioit de ſe rendre inceſſamment prés de lui. Il y obeït, & nous revenions ſur nos pas, lors qu'étant arrivés à Bareoſtein, où étoit le Quartier du Comte, il y tomba malade de la petite verole, & mourut

en peu de tems entre mes bras, car je ne l'abandonnai jamais.

Je fis dans cette occaſion la plus grande perte que je puſſe faire, j'aimois ce Seigneur avec la derniere tendreſſe, & lui de ſon côté avoit pour moi une bonté & une affection tres-veritable. Il m'en donna des marques en mourant, car il me recommanda tres-particulierement à ſon Frere qui me reçût chez lui avec plaiſir.

Cependant l'Electeur qui avoit des vûës ſecretes envoya ce Comte en Allemagne y faire des levées. J'y fus avec lui, & il me donna une commiſſion pour lever une Compagnie de Cavalerie.

J'eus mon Quartier dans le Païs de Cleves, & l'on m'aſſigna la Ville de Vveſel pour me payer, qui ayant alors une Garniſon Hollandoiſe, ſe crût diſpensée d'obéïr aux ordres de l'Electeur, & refuſa de me donner ce à quoi on l'avoit taxée.

Ce refus me chagrina beaucoup, car je n'étois pas en état de faire ma Compagnie ſans argent, ni de forcer Vveſel à me donner celui qu'elle me devoit. Dans le tems que j'y penſois le moins, je ſortis de cet embarras par une aſſez plaiſante avanture.

Le Comte Joſias de Vvaldeck, qui devoit être mon Lieutenant Colonel, me vint voir un matin à mon Quar-

tier, où j'étois retenu par une legere indiſpoſition. Il ſavoit déja la peine où j'étois, ainſi il m'aſſeura qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour me faire avoir ſatisfaction, aprés quoi il me quitta.

Comme il retournoit chez lui, il rencontra en chemin deux des principaux Habitans de Vveſel, qui alloient du côté de mon Quartier, il crût d'abord que cette occaſion pourroit me ſervir & ſans leur rien faire connoître. Il m'envoya un Trompete, qui les devança, m'avertir de ce qu'il avoit remarqué.

Dés que j'eus reçû cet avis je reſolus d'arrêter ces Bourgeois, avec leur équi-

page qui étoit fort beau, m'étant trouvé dans cette vûë sur leur passage, je les priai civilement à dîner. Je ne sçai s'ils se douterent de mon dessein, mais ils refuserent ma priere, avec un air assez interdit. Je crus alors qu'il ne faloit pas dissimuler davantage, & je leur dis franchement que j'étois dans le dessein de les retenir jusques à ce que leur Ville m'eut satisfait.

Ils furent fort surpris de mon compliment, mais voyans qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de me contenter, & craignans que s'ils restoient davantage entre mes mains, tous ceux du Regiment à qui leur Ville devoit, ne vou-

voulussent aussi les contraindre à les faire payer, ils me donnerent caution Bourgeoise, & dans vingt-quatre heures je fus entierement payé.

Nous eûmes ordre peu de tems aprés de marcher en Vvesphalie, mais comme je n'étois pas encore prêt, je fus un des derniers qui quitterent leur Quartier.

En passant à la vûë de Vvesel, j'eus avis qu'on avoit dessein dans cette Ville de m'arrêter avec ma Compagnie, pour me faire rendre tout l'argent que le Regiment avoit reçû d'eux.

Cela m'obligea à marcher avec précaution, je mis pour cet effet mon Cornette à la tête de la Compagnie,

& je demeurai derriere avec quinze Cavaliers tous resolus à faire une vigoureuse resistance, en cas qu'on nous attaquât.

Nous passâmes de cette maniere devant la Ville, où nous vîmes toute la Garnison assemblée sur les Remparts. Mais comme elle remarqua que nous marchions en bon ordre, & en gens qui n'avoient pas peur, elle nous laissa passer sans nous rien dire.

Je poursuivis donc tranquillement ma route jusques en Wesphalie, où par je ne sçai quelle raison nôtre Regiment ayant été reformé, je fus cassé comme le plus jeune Capitaine.

Je ne sçai si cette reforme

piqua le Comte, ou s'il avoit déja d'autres ſujets de mécontentemens, mais il quitta alors le ſervice de l'Electeur, & m'envoya offrir le ſien au Roi de Suede.

Je trouvai ce Prince en Holſtein, où il s'étoit rendu au commencement de cette année, dans le deſſein d'attaquer vigoureuſement le Danemark, dés que la ſaiſon le lui permettroit. Il me reçût parfaitement bien, & comme il connoiſſoit le merite du Comte, il le retint avec plaiſir à ſon ſervice.

J'allai auſſi-tôt lui rendre conte de mon heureuſe negotiation, & nous fûmes en même temps, & l'un & l'autre joindre le Roi à un Bourg

ſur le bord de la mer, où il s'étoit avancé avec ſon Armée, pour reconnoître la ſituation des lieux qu'il vouloit attaquer.

Nous étions alors au commencement du mois de Fevrier, & la nuit aprés nôtre arrivée il fit un froid ſi extraordinaire que la mer ſe glaça entierement. Le Roi la fit ſonder en divers lieux, & ayant jugé à l'épaiſſeur des glaces qu'elles pourroient même porter ſon Artillerie il reſolut de paſſer à leur faveur dans les Iſles de Dannemark.

La propoſition qu'il en fit glaça tout le monde de frayeur, on lui repreſenta qu'il expoſoit toute ſon Armée à une perte inévitable. Si le

froid venoit à ſe relâcher, mais ayant perſeveré dans ſon ſentiment, & voulant paſſer le premier, il anima tellement ſes Soldats par ſon exemple qu'il n'y en eut aucun qui refuſa de s'expoſer à un peril que leur Roi vouloit partager avec eux.

L'Armée paſſa donc ſur la glace juſqu'à l'Iſle de Funen, où étoit le rendés-vous Général, & qui fut priſe aprés un Combat opiniâtré. Le Roi y laiſſa le Comte pour y commander en ſon abſence, & s'approcha de Copenhagen.

Cependant le Roi de Dannemark qui prévoyoit ſa ruïne inévitable, s'il ne faiſoit la paix, la preſſa tellement qu'enfin par la media-

tion de Cromvvel elle fut concluë en six jours à Roskild, sous des conditions qui lui étoient fort onereuses.

Il le connoissoit bien lui-même, mais dans l'état de ses affaires il ne pouvoit pas faire autrement. Il dissimula donc son mécontentement avec beaucoup d'adresse, vit le Roi Charles à Fredericbourg, où il le reçût avec toutes les marques d'amitié dont il put s'aviser, & lui fit de beaux presens avant que de se separer.

Cependant il ne pouvoit point digerer le chagrin de voir des Garnisons Suedoises dans son Païs, & jusques sous ses yeux, & dans le dessein où il étoit de les chasser, il rechercha l'amitié

des Hollandois, qui ayans leurs raisons pour cela, lui promirent d'équiper une puissante Flote en sa faveur.

Dés qu'il fut asseuré de ce côté-là il délivra des Commissions pour lever des gens de guerre, fortifia ses Places, & défendit aux Gouverneurs des Places qu'il devoit encore livrer aux Suedois, de le faire, quelques ordre qu'ils reçûssent. Ce fut ainsi que la Paix de Roskild se rompit, aprés avoir seulement durée quelques mois.

Charles ayant eu avis des démarches du Roi de Dannemark se douta bien de son dessein, mais pour en être pleinement convaincu, il le somma d'executer quelques Articles de leur Traité

qui ne l'avoient pas encore été. Le Roi de Dannemark le refusa, & sur ce refus Charles ayant assemblé son Armée, alla descendre en Zelande, & aprés l'avoir separée, en envoya une partie sous la conduite de Vrangel devant Cronebourg, & alla assiéger avec le reste Copenhagen.

Cependant le Comte qui avoit toûjours resté dans son Gouvernement, d'où je n'avois bougé aussi, eut ordre d'envoyer des Officiers dans le Païs de Bremen y lever un Regiment de Dragons, & jetta les yeux pour l'executer sur un François nommé de Souches & sur moi, le premier devoit être Lieutenant Colonel, & moi Major.

Comme nous étions dans l'impatience de nous rendre, où nôtre devoir nous appelloit, nous trouvâmes un petit Bâtiment qui alloit à Hambourg, sur lequel nous nous embarquâmes, sans pouvoir prendre nos hardes, que nous laissâmes avec ordre de nous les envoyer par un grand Vaisseau, qui devoit bien-tôt mettre à la voile, & tenir la même route que nous.

Nôtre voyage fut tout à fait heureux, nous arrivâmes à Hambourg sans aucun fâcheux rencontre; mais pour moderer la joye que nous en avions, nous apprîmes que le Vaisseau sur lequel étoient nos hardes, avoit été pris par les Danois.

J'étois tellement accoûtumé à des avantures de cette nature, que je ne m'afligeai de celle-ci que mediocrement.

Aprés que nous eûmes reçû l'argent qui étoit necessaire pour nos levées à Hambourg, mon Lieutenant Colonel trouva bon d'y demeurer pour s'y divertir, & m'envoya à Staden porter les Patentes du Roi, pour les faire voir à la Regence, afin qu'on nous donnât les secours qui nous seroient necessaires dans nôtre dessein.

Le Comte de Dona étoit alors Gouverneur du Païs de Bremen, en l'absence de Kunismark qui étoit prisonnier à Dantsic dans ce temps là. Il fit tout ce qui dependit de lui pour m'aider, & je suis

obligé d'avouër que ſans ſon ſecours, je ne ſerois jamais venu à bout de mes levées, me trouvant dans un endroit, où je n'avois nulles habitudes.

Pendant ſix mois que j'employai à lever le Regiment, mon Lieutenant Colonel ne voulut jamais quitter Hambourg, où il ſe plongeoit dans toutes ſortes de débauches. Le Comte fut averti du deſordre de ſa vie, & aprés lui avoir envoyé ſon Congé, il me donna l'emploi qu'il devoit avoir. Un François nommé Rivecour, fut Major à ma place, & partit avec la moitié du Regiment pour le Holſtein, pendant que je reſtai avec l'autre moitié pour tenir en haléne l'Ar-

mée Danoiſe, qui vouloit paſſer l'Elbe.

Le Comte de Dona n'étoit plus dans le Païs, ainſi je reçû mes ordres du Lieutenant Général Muller, qui commandoit alors.

Il commanda donc aux Habitans de Neuhouſen de m'aider en tout ce que je ſouhaiterois d'eux, & à moi de me retrancher dans ce Païs à l'endroit que je jugerois le plus propre.

Je choiſis pour cela un petit Bourg où il n'y avoit que de méchans foſſés, & aprés l'avoir fait mettre dans le meilleur état que le lieu & la ſaiſon me le permirent, j'y reſtai tout l'Hyver qui fut extrêmement rude, obligé de paſſer toutes les nuits ſous les armes.

Cependant Kunismark qui étoit le veritable Gouverneur du Païs, étant ſorti de priſon revint y commander dans le tems que j'étois encore à Neuhouſen. Le Hamptman de cette Ville qui n'étoit point de mes amis, alla ſe plaindre à lui des violences qu'il diſoit que j'avois commiſe dans ſa juriſdiction, ce qui m'obligea à me rendre auſſi tôt à Staden pour me juſtifier.

Dés que Kuniſmark me vit, il me demanda d'une maniere deſobligeante la raiſon de mes prétenduës violences, à quoi je repondis, que je pouvois facilement lui faire voir que je n'avois rien fait que par les ordres de ceux quoi commandoient en ſon abſence. Ce Gou-

verneur étoit fier & hautain, ma réponse ne lui plût pas, & ne me trouvant pas assez humilié à son gré, il me fit mettre aux arrêts, sans m'entendre davantage.

J'en sortis pourtant bientôt, aprés quoi on me fit rendre un compte exact de tout ce que j'avois reçû. Il se trouva que bien loin d'avoir exigé plus qu'il ne me falloit, il m'étoit encore du plus de 8000. Ecus, dont je n'ai jamais été payé.

Le Roi de Suede mourut sur ces entrefaites, la Paix se fit quelques mois aprés à Oliva, & mon Regiment fut cassé. Kunismark m'offrit pourtant de me conserver une Compagnie de Dragons, si je voulois rester; mais

comme j'étois mal satisfaits de lui, je refusai ses offres, & suivis le Comte de Vvaldek, qui quitta aussi les Suedois.

Nous apprîmes en nous en retournant en Allemagne, que le Roi d'Angleterre Charles Second venoit d'être rétabli dans ses Royaumes par le consentement unanime de ses Sujets. Le Comte à qui ce Prince avoit beaucoup d'obligation, en eut une grande joye, & me pria de vouloir bien aller l'en feliciter de sa part.

Je me rendis aussi-tôt à Londres, & aprés que j'eus fait au Roi les Complimens dont j'étois chargé, ce Prince qui m'avoit reconnu, s'informa avec bonté de

ce que j'étois devenu aprés la Bataille de Vorcester ; Je satisfis sa curiosité en peu de mots. Il me dit alors mille choses obligeantes, m'asseura qu'il n'oublieroit jamais les services du Comte, ni les miens & me donna ensuite mon congé.

Je revins en Allemagne où je trouvai que la Guerre étoit fort échaufée. L'Empereur pressé par les Turcs avoit été obligé de demander du secours à tous les Princes de l'Empire, & chacun lui en fournit selon qu'il fut taxé par la Diete

L'Electeur de Cologne qui devoit envoyer un Regiment d'Infanterie en Hongrie, donna le soin au Comte Josias de Vvaldek de le

lever, qui l'accepta à condition que je fusse fait son Lieutenant Colonel.

Cela ne se pouvoit pourtant plus; l'Electeur avoit donné sa parole à un de ses Parens, de lui faire avoir cet emploi, mais pour contenter le Comte, il offrit de me donner la place de Major, avec les apointemens de Lieutenant Colonel.

Le Comte n'osoit me faire cette proposition, croyant que je n'accepterois point une Charge moindre que celle que j'avois déja occupée. Cette crainte le chagrinoit beaucoup, il n'avoit jamais servi dans l'Infanterie, le Lieutenant Colonel qu'on lui donnoit, n'avoit nulle connoissance de la Guerre, toutes

ces raisons le regardoient ; & ne contribuoient pas moins que l'amitié qu'il avoit pour moi, à me souhaiter dans son Regiment.

Je demêlai toutes ces pensées dans son cœur, quoiqu'il ne me les expliquât que par des voyes détournées, & je l'assûrai qu'à sa consideration & à celle de son frere, à qui j'avois de si grandes obligations, je ferois la Campagne auprés de lui, quelqu'emploi qu'il voulût me donner.

Le Comte témoigna beaucoup de joye à cette nouvelle, me dit tout ce qu'il avoit fait auprés de l'Electeur pour me faire avoir sa Lieutenance Colonelle, & les obstacles qui s'étoient opposés à sa bonne volonté. Il me pria en-

ſuite de vouloir bien me contenter d'être Major, m'aſſûrant que j'aurois toûjours tout le ſoin du Regiment. Il me le laiſſa bien-tôt, parce qu'il prit la poſte pour aller à Vienne, & que le Lieutenant Colonel ne devoit nous joindre qu'à l'endroit qui nous ſeroit aſſigné pour nos Quartiers. Il le fit auſſi, mais ayant été tué à la premiere occaſion où nous nous trouvâmes, j'eus ſa place.

Le premier ſoin auquel je m'apliquai d'abord fut d'exercer le Regiment qui en avoit grand beſoin, n'y ayant preſque point d'Officiers qui entendiſſent le métier. Je lui faiſois faire pour cet effet de petites journées, & je réüſſis ſi bien dans mon deſſein, qu'-

arrivant dans le Païs de Stirmark où étoit nôtre Quartier d'Hyver, il fut tout à fait bien discipliné.

A peine eûmes nous le loisir de nous reposer de nôtre longue marche, qu'on nous commanda pour aller joindre le Comte de Serin, qui vouloit faire quelque entreprise avant que le temps d'entrer en Campagne fût venu.

Il faisoit un froid violent, mais c'étoit cela même qui nous faisoit marcher; car autrement le Païs auroit été impraticable dans la saison où l'on étoit alors. Nous arrivâmes devant la Ville de Tunkisken, que nous prîmes d'assaut, & allâmes mettre le Siége devant celle de Sighet.

Nous la prîmes facilement, mais les Turcs s'étans retirez dans le Château; où il n'y avoit qu'un méchant Retranchement; On laissa l'Infanterie pour les y forcer, & l'on commanda la Cavalerie & les Dragons pour aller au Pont d'Essek.

Leur entreprise fut heureuse, il ruïnerent le passage qui est fort important aux Turcs, & revinrent nous joindre devant le Château de Sighet; que nous ne pûmes point prendre. Nous nous contentâmes donc de brûler la Ville, & chacun retourna en ses Quartiers.

Lors que le temps de se mettre en Campagne fût venu, mon Colonel remontra qu'ayans à passer devant plu-

ſieurs Garniſons Turques, qui pourroient nous incommoder dans nôtre marche, il ſeroit neceſſaire de choiſir un homme experimenté dans le métier, pour lui donner le ſoin des Campemens de l'Armée, & qu'il croyoit qu'on ne ſauroit mieux faire que de jetter les yeux ſur moi, que j'exercerois fort bien la Charge de Quartier-Meſtre Général. Son ſentiment fut approuvé, je fus revétu de cette Charge, & l'on me donna pour l'exercer, deux Compagnies de Cavalerie, & tous les Quartiers-Meſtres de l'Armée. Tout cela enſemble faiſoit environ cinq cens Chevaux.

Je paſſai de cette maniere à la portée du Canon de Sig-

het, que les Turcs avoient reparé, & d'où ils ſortirent pour me charger ; mais ayant fait ferme, je donnai le tems à l'Avantgarde de s'avancer, ce qui obligea les Turcs à me laiſſer le paſſage libre.

Je trouvai bien-tôt un Bois, auprés duquel il y avoit deux Villages que je marquai pour le Campement de l'Armée ; je laiſſai celui qui étoit le plus avancé dans la Campagne à la Cavalerie, & gardai pour l'Infanterie celui qui étoit à l'entrée du bois, y marquant à chaque Quartier-Meſtre, comme c'eſt l'ordinaire, la place que ſon Regiment devoit occuper.

Comme nous laiſſions l'ennemi derriere nous, je faiſois

faire face aux Troupes du côté d'où nous venions, & c'eſt la regle qu'obſervent ceux qui ſavent bien faire camper.

L'Aîle gauche de l'Armée avoit l'Avantgarde ce jour-là, ainſi à meſure que les Regimens qui y étoient, approchoient, je leur faiſois faire volte-face.

J'avois déja placé de cette maniere les deux premiers Regimens, lors que le Comte d'Holne nôtre Général, qui regardoit d'une petite hauteur ce qui ſe paſſoit, m'envoya chercher, & me demanda bruſquement quel manege je faiſois faire à ſes Troupes. Je répondis qu'elles n'en faiſoient point qui ne fût ſuivant les regles, &

que

que s'il se vouloit donner un peu de patience, il seroit assûrément content. Il continua à me demander, où est-ce que j'avois mis le front de l'Armée, & je lui dis que c'étoit du côté de l'Ennemi, comme les habiles gens dans le métier le pratiquoient ordinairement. Le Comte s'emporta à ces mots, & me traita d'ignorant.

Cela me piqua, & voyant qu'il étoit impossible de lui faire entendre raison, je ne pûs m'empêcher de lui dire qu'il fit juger la chose par gens qui s'y entendissent, & que je répondois sur ma tête qu'ils approuveroient mon procedé. Il sentit bien la force de ma réponse, & m'ayant dit que je perdois le

respect, me menaça de me mettre aux arrêts.

Je le quittai outré de son procedé autant qu'on le pouvoit être, aprés avoir protesté hautement que je n'exerce-rois plus la Charge de Quartier-Mestre Général, dont je me démis dans ce moment. Tous les Officiers de l'Armée vinrent me prier de la reprendre, & m'assurerent que tout le monde convenoit que j'avois raison dans le démêlé que j'avois eu avec le Général, mais tout ce qu'ils me dirent fut inutile, & je perseverai dans ma resolution.

Comme je voulois pourtant faire les choses d'une maniere qu'on n'eût rien à me reprocher, je demandai mon Congé au Comte Jo-

ſias ; mais lui qui ne vouloit pas que je le quittaſſe, ſçût me prendre avec tant d'adreſſe, qu'il me retint malgré moi.

Il me repreſenta d'abord qu'on jugeroit mal de mon depart, qu'il y en auroit peut-être d'aſſez malins pour l'imputer à la peur ; & qu'à tout le moins je devois finir la Campagne. Il joignit à cela des prieres ſi preſſantes, que je ne pûs me défendre davantage, & je lui promis tout ce qu'il voulut.

Je repris donc les fonctions de ma Charge, & l'Armée alla mettre le Siége devant Caniſe. Nous trouvâmes avant que d'en approcher un Marais, à travers lequel le Général avoit

ordonné qu'on fist passer un Canon d'environ trente-huit livres de bâle, pour le mettre en batterie de l'autre côté.

Ceux qu'on avoit chargez de ce soin, soit par ignorance, soit pour n'y prendre pas garde, le conduisoient avec son affut, lors que m'étant approché d'eux, je leur fis voir qu'il étoit impossible qu'ils réüssissent de la maniere qu'ils avoient commencé, qu'il falloit conduire le Canon & l'affut separément, qu'autrement tout enfonceroit dans le Marais, sans qu'ils pûssent le retirer.

Ces gens-là n'étoient pas opiniâtres, ils virent que j'avois raison, & ils se mettoient en devoir de suivre mon

conſeil, lors que le Comte d'Holac arriva. Dés qu'il eut appris ce que j'avois conſeillé : Qui vous a donné cet ordre ? me dit-il, en s'adreſſant à moi, mêlez-vous de vos affaires, celles-là ne vous appartiennent pas. J'eus peine à moderer mon reſſentiment à des paroles ſi pleines d'injuſtice, mais ayant fait reflexion qu'il étoit mon Général, & que d'ailleurs je n'avois pas beaucoup à ſouffrir de ſa méchante humeur, j'obtins ſur moi de me retirer ſans lui répondre.

Cependant Caniſe ayant été inveſtie, l'on aſſigna à toutes les Troupes les Poſtes qu'elles devoient occuper en attendant que l'on ouvrit

la Tranchée. Mais les Turcs étans tombez ſur celui des Troupes que le Roi de Suede avoit envoyées au ſecours de l'Empereur, les en chaſſerent entiérement aprés en avoir tué beaucoup, & planterent leurs Etendarts ſur leurs travaux.

Je fus commandé pour aller ſoûtenir les fuyars, & pour tâcher de reprendre le Poſte qu'ils avoient abandonné. Faites voir, me dit le Comte d'Holac, d'une maniere aſſez mépriſante, ce que vous ſavez faire. J'y vai, répondis-je, & je ne reviendrai pas, ou je meriterai l'eſtime de ceux qui me mépriſent.

J'eus non ſeulement le bonheur de reprendre ce Poſte,

mais d'y demeurer auſſi aſſez long-tems exposés aux coups des Turcs, ſans être ſecondé de beaucoup de gens. Le Général, qui d'une Batterie où il étoit monté, obſervoit tout ce qui ſe paſſoit, fut extrêmement ſatisfait de moi; il m'envoya ordre de me retirer, me vint lui-même au devant, & m'embraſſa avec beaucoup de bonté, aprés m'avoir demandé mon amitié & m'avoir promis la ſienne. Nôtre reconciliation fut ſincere, & depuis cette avanture j'ai eu tous les ſujets du monde de me loüer de la maniere dont il en a uſé avec moi.

Aprés avoir reſté environ cinq ſemaines devant Caniſe, les Turcs nous obligerent

à lever le Siége, & à nous retirer à Serinvar, où ils nous vinrent assieger à leur tour.

Nous pouvions nous défendre vigoureusement, il y avoit une Garnison de 2000. hommes dans la Ville, que l'on pouvoit relever tous les jours si l'on eût voulu, parce que nôtre Armée étoit campée de l'autre côté de la Riviere du Raab, & qu'il y avoit un Pont de communication entre nous.

Nous fimes d'abord quelques sorties; & un jour aprés avoir été assiegez, le Comte d'Holac, pour me donner des marques d'une parfaite reconciliation, me donna cinq cens hommes, pour tâcher de surprendre les Turcs, & de leur enlever quelque Quartier.

J'attendis pour executer mes ordres que la nuit fut venuë, & étant sorti alors de la Ville, je détachai un Capitaine avec cinquante Chevaux, avec ordre de s'approcher de l'Ennemi, & de se retirer dés qu'il lui auroit donné l'allarme, vers une demi-lune qui étoit sur ma gauche. Mon dessein étoit de couper ceux qui le poursuivroient entre leur Camp & cette demi-lune, où je me mis pour cet effet en embuscade.

Quand je fus placé, je voulus, suivant le conseil que m'avoit donné le Gouverneur de la Ville, prendre mes armes; mais dés que j'eus mis le casque, je m'en trouvai tellement embarassé, prin-

cipalement à cause qu'il m'empêchoit d'entendre, que je l'arrachai de ma tête & je le donnai à un de mes Valets qui le mit aussi-tôt sur la sienne.

Cependant le Capitaine qui devoit donner l'allarme, la donna veritablement; mais au lieu de se retirer du côté que je lui avois marqué, il vint sur moi à toute bride, & dans un fort grand desordre, les Turcs le poursuivans vivement.

Quoi que je visse mes mesures rompuës par la faute de cet Officier, je ne laissai pas de paroître, ce qui surprit tellement les Turcs qui ne s'y attendoient pas; qu'aprés en avoir tué plusieurs, je poussai les autres jusques dans

leur Camp, & me retirai ensuite en bon ordre du côté de la Ville.

Comme j'en approchois, j'entendis une voix qui me crioit des Ramparts, que j'avançasse. Je çrûs qu'on m'ordonnoit de retourner à l'Ennemi, & sans faire refléxion sur la temerité de mon action, j'allai à un gros de Janissaires que m'avoient poursuivis d'assez loin & que j'eusse pû éviter, si je l'eusse voulu.

Mes gens qui ne me suivoient qu'à regret, m'abandonnerent dés le premier choc & prirent honteusement la fuite. Je restai seul avec mon Valet, à qui les Turcs le prenant pour l'Officier à cause de son casque,

couperent la tête, & me laisserent sans prendre garde à moi.

Je fus encore assez heureux pour sortir de la mêlée sans qu'on m'aperçût, & pour trouver un endroit un peu retiré, où je passai le reste de la nuit. Je me presentai dés qu'il fut jour aux portes de la Ville, où je fus reçû avec beaucoup de signes de joye, parce que ceux qui m'avoient abandonné la nuit passée, avoient dit, apparemment pour excuser leur fuite, que j'avois d'abord été tué.

Le Comte d'Holac que je trouvai encore dans la Ville, me fit beaucoup de caresses & me dit avec tous les Officiers, que jamais sortie n'eût

été plus heureuſe que la mienne, ſi je m'en étois tenu à mon premier avantage. On fit quelques recherches pour ſavoir qui m'avoit crié des Remparts, mais elles furent inutiles.

Cependant malgré toute nôtre reſiſtance, les Turcs prirent la Ville d'aſſaut en plein jour & paſſerent preſque toute la garniſon au fil de l'épée, parce que les premiers qui s'enfuïrent dans nôtre armée, rompirent le pont qui y conduiſoit, & laiſſerent par là les autres à la merci des Turcs qui ne leur firent aucun quartier. Ils razerent enſuite la Ville à nos yeux, ſans que nous fiſſions le moindre mouvement pour les en empêcher: Et aprés avoir aſſemblé

tous les morts en un monceau, ils les firent brûler pour éviter la corruption. Il s'exhaloit de ce bucher une senteur empoisonnée que le vent portoit alors en nôtre Camp, ce qui nous obligea à le quitter au plûtôt.

Nous marchâmes toûjours le long du Raab, pendant que l'Ennemi en faisoit autant de son côté. De cette maniere nous nous cotoyâmes jusques à Saint Godart, où les Turcs qui nous regardoient comme des gens qui fuyoient devant eux, passerent en plein jour environ sept mille, & aprés avoir taillé en pieces celle de nos Troupes qui disputerent le passage, porterent la terreur & l'épouvante

dans le reste de nôtre Armée.

Je n'ai jamais vû en beaucoup d'occasions où je me suis trouvé, des effets si surprenans de la peur que j'en remarquai alors. Il y eut des Regimens tous entiers dont les Soldats se laisserent couper la tête, sans sortir de leurs rangs, & sans se mettre en état de faire la moindre resistance, tant la frayeur les avoit saisis.

La Cavalerie avoit d'abord lâché le pied, & mon Regiment s'en voyant abandonné, se retira avec assez d'ordre dans un fond, où celle des Turcs ne pouvoit pas l'attaquer. Je n'étois pas alors avec lui, mais en allant le joindre, je courus un fort

grand peril par le rencontre que je fis de cinq ou six Turcs qui me poursuivirent de prés, & tirerent plusieurs coups sur moi. Mon cheval en eut un dans la croupe, mais cela n'empêcha pas qu'il ne me sauvât la vie en cette occasion, étant allé avec tant de vitesse que je joignis mon Regiment avant que les Turcs pûssent m'aprocher.

Aprés la retraite de mon Regiment, le desordre fut si grand dans nôtre Armée que personne ne douta quelle n'eût été entierement défaite sans les Troupes Françoises que Louis XIV. avoit envoyées au secours de l'Empereur.

Coligny & la Feüillade qui

les commandoient, donnerent si à propos sur les Turcs qui poursuivoient leur victoire, qu'ils les arrêterent; & les ayant rompus ensuite, les obligerent à se jetter dans la Riviere où ils perirent presque tous, en voulant sauver leur vie.

Cette action fit faire la Paix; Les Turcs qui avoient perdu l'élite de leur Armeé, la demanderent, & l'Empereur fut ravi par plusieurs raisons de la leur accorder.

Pendant que l'on la traitoit, nos Généraux m'envoyerent à Grats, pour exiger le payement du reste de nôtre Quartier d'Hyver que nous pretendions monter à 15000. Ecus. Chaque Regiment interessé me donna

pour cela trois Officiers, qui avec leurs Valets faiſoient quatre-vingt Chevaux qui furent toute mon Eſcorte.

Elle eût été aſſez nombreuſe, ſi j'avois eu à faire avec des gens bien intentionnez, mais les Habitans de Grats me dirent, qu'ils ne devoient rien & qu'ils avoient tout payé. Il m'eût été bien inutile de faire le méchant, ce qui fut cauſe que j'eus recours à la douceur, & que je me ſervis de toutes les voyes qu'elle me put fournir, pour obliger ces gens à me ſatisfaire. Je n'avançois rien cependant par ce moyen, ce qui m'en fit tenter un autre. J'avois déja ramaſſé,

outre les gens qui me ſui-voient, environt ſeize cens Soldats, ſoit des malades qui avoient recouvert leur ſanté, ſoit de ceux qui n'a-voient pû ſuivre l'Armée, mais ils étoient tous deſar-mez.

J'avois apporté de l'Ar-mée un Ordre de l'Empe-reur, par lequel il m'étoit permis de prendre dans tous les endrois où je me trou-verois, les armes qui appar-tiendroient à nôtre Armée. J'en avois remarqué de fort belles dans l'Arcenal de Grats, j'y entrai un jour ſous pretexte de les voir, & je m'en ſaiſis en vertu de mon ordre, ſans que per-ſonne oſât s'y oppoſer. Je

pris auſſi de cette maniere deux pieces de Canon marquées aux Armes de Munſter.

Dés que j'eus de quoi armer mes gens, je commençai à vouloir être obeï, au lieu que j'avois toûjours prié jusques là. Je pris des Quartiers, & je me fis donner avec autorité les choſes qui m'étoient neceſſaires, mais je ne pûs jamais avoir d'argent.

J'avois bien en main dequoi m'en faire donner, mais comme j'avois mes raiſons pour ne pas faire de deſordre dans cette Ville, j'en partis pour me rendre à Vienne, dés que j'eus appris que la Paix avoit été faite.

Quoi que je fusse en temps de Paix & dans un Païs ami, je ne laissois pas de marcher avec toutes les precautions que j'aurois prises en temps de Guerre. Dés que j'arrivois dans un lieu où je devois sejourner, je défendois expressement à mes Soldats toute sorte de violence, mais je voulois qu'ils fussent bien traitez, & lors qu'en partant l'on me demandoit le payement de la dépense qui s'étoit faite, je renvoyois tout le monde à Grats, qui ne nous ayant pas encore payé ce qu'elle nous devoit, nous avoit mis par là hors d'état de payer les autres.

Je ne sortois jamais de

mon Gîte que je ne misse mes Gens en bataille avec mes deux pieces de Canon à leur tête, ce qui empêchoit les Païsans de m'attaquer. Je voyois bien souvent des gens attroupez, qui paroissoient dans le dessein de me charger, mais mon bon ordre les retenoit.

Je menai mes gens de cette maniere jusques à Vienne, mais comme j'en approchois, je reçûs ordre de les congedier, & de les renvoyer chacun à son Regiment, ce que je fit aussi-tôt.

Etant arrivé dans la Ville, je fis rendre à l'Evêque de Munster les deux Canons que j'avois amené, il me fit de grands remercimens du

soin que j'avois pris de ses interêts dans cette occasion, & m'en promit une recompense que j'attens encore.

Cependant il fallut partir, l'Empereur m'envoya une Medaille avec une chaîne d'or, en me donnant mon Congé, & le Comte Josias ayant pris la poste pour aller chez lui, me laissa le soin de conduire le Regiment, où il n'étoit pas resté cent hommes. Je le menai jusqu'en Boëme, & je joignis là mille hommes de recreuë que l'Electeur nous envoyoit, & qui s'en retournerent avec moi. Je ne ferai point ici un détail de ma marche, cela seroit trop ennuyeux, je me contenterai de dire que j'em-

pêchai mes gens durant toute ma route de faire aucun desordre, mais qu'aussi je ne payai rien de la dépense qu'ils firent. Tout ce que je faisois pour satisfaire ceux qui se plaignoient de mon procedé, étoit de signer leurs Comptes & de leur dire qu'il les portassent à l'Electeur, ce que je savois bien qu'aucun ne feroit. En beaucoup d'endroits les Gentilshommes & les Païsans s'assembloient pour tâcher de me surprendre, ou de se saisir de mon Bagage, mais j'observois un si bon ordre dans mes marches, qu'ils me laisserent en repos, & prirent le parti de me laisser achever mon voyage, comme je l'avois commencé.

J'arrivai

J'arrivay donc de cette maniere à Bonn où étoit l'Electeur, qui me reçût d'une maniere extremement obligeante, & qui me donna son Portrait enrichi de diamans, avec une chaine d'or, aprés m'avoir fait mille remerciemens du soin que j'avois eu de son Regiment. Il en cassa cependant tous les Officiers, mais il me fit l'honneur de me retenir, me donnant une Compagnie franche de deux cens Hommes, & m'envoyant commander à Penn, aprés m'avoir portant offert le Gouvernement de Bonn, si j'avois voulu changer de Religion, ce que je refusay.

Je me rendis à Penn, où je fus parfaitement bien reçû de tous les Habitans, mais prin-

cipalement des Proteſtans, qui étoient ravis d'avoir un Commandant de leur Religion. Pendant le ſejour que j'y fis, l'Electeur eut deſſein de ſe rendre Maître de la Ville d'Hildelsheim, j'eus ordre de m'y rendre & de la reconnoître, & la choſe m'ayant paru fort facile, je ne doute pas qu'on ne l'eût entrepriſe, ſans les démêlez qui ſurvinrent en ce temps-là entre les Ducs de Brunſvick. L'Electeur voyant ſes Voiſins armez, & craignant apparamment qu'ils ne le traverſaſſent dans ſon entrepriſe, s'il ſe mettoit en devoir de l'executer, remit cette execution à un autre temps.

Cependant le démêlé des Princes ne fût pas long, ils

s'accorderent, sans casser les Troupes qu'ils avoient levées. Ce que les Hollandois ayant sçû, ils les prierent de vouloir bien en traiter avec eux, pour s'en servir dans la Guerre qu'il avoient contre l'Evêque de Munster.

Leur demande fut fort bien reçûë, & on leur acco da même le secours qu'ils demandoient, mais afin de ne pas demeurer desarmez, les Princes resolurent de faire de nouvelles Troupes. On chercha donc des Officiers, ce qui obligea tous ceux qui étoient alors sans emploi, de venir s'offrir.

Comme je n'étois pas fort content du mien, j'allai trouver le Comte de Valdeck que ces Princes avoient fait Général

de leurs Troupes, pour le prier de vouloir bien m'y faire entrer. Ce Comte m'honoroit toûjours de son amitié, & voulant m'en donner des marques en cette occasion, il me presenta à S. A. S. Mr le Duc George-Guillaume, alors Duc de Hannover, à qui j'ai l'honneur d'étre encore. Je fus bien-tôt convenu avec luy des conditions sous lesquelles j'entrai à son service, & il ne me resta plus rien à faire que d'aller demander mon Congé à l'Electeur. Ce bon Prince eut beaucoup de peine à me l'accorder; mais comme il ne vouloit pas me retenir malgré moi, il me le fit donner par écrit d'une maniere extrêmement honnête. Il voulut que tout ce que j'avois fait de plus

remarquable durant la Campagne que j'avois faite en Hongrie, y fut particularisé, & aprés m'avoir asseuré que quand je ne sçaurois où aller, je pouvois conter de trouver toûjours une retraite asseurée auprés de lui, il me permit de me retirer. Je partis fort satisfait de ses honêtetez, quoique je n'en fusse pas plus riche, mais j'ai toute ma vie préferé l'honnête à l'utile.

Mon nouveau Maître cependant laissa le Duché de Hannover à son Frere le Prince Jean Frederic, & alla prendre possession de celui de Celle, qui lui étoit venu par la mort du Prince Christian Louis son Frere aîné.

Il me donna, dés que je fus auprés de lui, une Compa-

gnie Franche, & me fit Commandant de Cell, où je demeurai sans autre occupation que celle de garder la Ville.

Dans ce temps-là, Molisson vint offrir ses services à Son Altesse, qui lui fit donner une Lieutenance Colonelle. Il faisoit au commencement quelque difficulté de la recevoir, parce que, comme j'ai déja dit en parlant de lui, c'étoit sa maniere de faire croire que tout ce qu'on lui offroit, étoit au dessous de son merite. Mais je lui persuadai sans peine d'accepter ce que l'on lui offroit, & il se trouva fort bien de l'avoir fait; car quelque temps aprés son Colonel ayant demandé son Congé, il eût le Regiment.

Je pouvois bien plûtôt prêtendre à cet emploi que Molisson, puisque j'étois dans le service avant luy; mais l'amitié qui étoit entre nous deux, me fit beaucoup souffrir, sans me plaindre de l'injustice que l'on me faisoit en sa faveur. Il est vrai qu'on a cru qu'on ne m'en faisoit aucune, & que ne demandant rien, je ne devois rien avoir.

Cependant les Troupes que l'on avoit promises aux Hollandois, étoient prêtes à partir, mais avant leur départ, on les mena au secours de Bremen que les Suedois, sous la conduite du Général Vrangel avoient bloqué. Nos Princes les forcerent de se retirer sans combattre,

& l'on dit même que ce Général ne s'eſt jamais conſolé de l'affront qu'on luy fit recevoir en cette occaſion.

J'avois été de l'expedition de Bremen, mais comme je ne devois pas être de celle du Païs-Bas, je revins à Cell, dans le même temps que nos Troupes pourſuivirent leur voyage. Je peux l'appeller de cette maniere, puis quelles demeurerent fort peu de temps en Hollande. Les Etats firent bien-tôt la Paix avec l'Evêque de Munſter, & nôtre ſecours y étant inutile, fût obligé de revenir.

On en eut bien-tôt beſoin ailleurs, les Venitiens, que les Turs preſſoient beaucoup en Candie, deman-

derent des Troupes à nos Princes, qui étant extrêmement généreux, leur accorderent trois mille Hommes, ſous la conduite du Comte Joſias de Vvaldeck.

Ce Comte auroit bien ſouhaité que j'euſſe été du nombre de ceux qui devoient aller avec lui, & j'en aurois été fort aiſe auſſi : mais tous les mouvemens que je me donnai pour cela furent inutiles. Ce fut peut-être un effet de mon bonheur, car ce pauvre Comte mourut dans ce voyage.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient, Chauvet qui étoit alors ſans employ, paſſa à Cell, où Son Alteſſe Sereniſſime qui connoiſſoit ſon merite, voulut

bien le retenir à son service. Il y consentit, mais à condition d'être fait Général Major, ce qu'on lui accorda en même temps, au préjudice de tous les Colonels qui en furent fort piquez; mais qui ne quitterent pas pour cela le service de Son Altesse Serenissime, comme ils avoient menacé de le faire, si l'on mettoit de cette maniere un nouveau venu à une Place qu'ils croyoient tous leur être bien dûë.

Il faut pourtant dire avec verité que Chauvet meritoit bien cette distinction; & l'on ne peut pas nier qu'il n'eût toutes les bonnes qualitez qui sont necessaires pour faire un grand Capitaine. Il étoit d'une naissance fort obscure,

mais il s'éleva tellement par ſon merite, qu'il a été recherché de pluſieurs Princes avec beaucoup d'empreſſement pour être mis à la tête de leurs Armées, & il eſt mort enfin dans une grande vieilleſſe avec la Charge de Felt-Marêchal.

Nous paſſâmes cependant un aſſez long-temps ſans être employez, ce qui me donna le loiſir d'aller pour la ſeconde fois en Angleterre, depuis le rétabliſſement du Roi Charles. Je le trouvai toûjours honnête & obligeant à mon égard, mais hors d'état, à ce qu'il me dit lui-méme fort naivement, de rien faire pour ceux qui l'avoient ſuivi & ſecouru dans ſa mauvaiſe fortune.

Il eſt vrai que tous ceux qui étoient alors le plus en crédit à la Cour d'Angleterre étoient les mêmes qui avoient le plus contribué à ſes malheurs. Je conviens même que la Politique vouloit bien qu'il en uſât de cette maniere, mais leur conſideration n'étoit pas un pretexte ſuffiſant pour ne payer qu'en complimens des gens qui avoient perdu leur fortune & riſqué cent fois leur vie pour ſon ſervice ; mais il faut tout dire, en ce temps là le bon Prince ne ſongeoit qu'à ſes Maîtreſſes.

Quand j'eus mis ordre aux affaires qui m'avoient appelé en Angleterre, j'aillai prendre congé du Roy, qui me tint les mêmes diſcours obli-

geans qu'il m'avoit déja tenus plusieurs autres fois : Aprés quoi il voulut , sans que je le lui demandasse écrire à Son Altesse Serenissime en ma faveur.

Il lui témoignoit dans sa Lettre de la reconnoissance de ce qu'il m'avoit reçu à son service, le prioit de me continuer ses bienfaits en l'asseurant que j'en étois digne par l'attachement & par la fidelité qu'il sçavoit que j'avois pour mes Maîtres.

Je partis d'Angleterre avec cette Lettre , unique recompense des services que j'avois rendus au Roi , & à mon arrivée à Cell , je la rendis à Son Altesse Serenissime, mais je ne m'a erçus pas qu'elle eût apporté le moindre change-

ment dans la conduité que ce Prince a toûjours tenuë avec moi.

Quelque temps aprés mon retour d'Angleterre, l'Evêque de Munster, chagrin de ce que la Maison de Brunsvic avoit donné du secours, aux Hollandois contre lui, voulut s'emparer d'une petite Ville du Pays de Vvolfenbutel, nous courûmes aussi tôt pour nous opposer à son dessein; mais des Amis communs s'étans mis au milieu, éteignirent ce feu dans sa naissance.

Cependant comme nous nous trouvions armez, il fut donc resolu entre nos Princes, avant que d'envoyer nos Troupes dans leurs Quartiers, d'aller à l'improviste

assiéger Brunsvic.

Cette Ville s'étoit soustraite depuis long temps à l'obéïssance qu'elle devoit à ses Souverains, sous le pretexte de je ne sai quels Privileges. Elle avoit même soûtenu avec succés un Siége contre son Duc, au commencement de ce siecle, ce qui avoit augmenté considerablement son orgueil; mais ayant été surprise dans cette occasion, elle fut obligée de se rendre, & ses Habitans préterent le serment de fidelité au Duc Rodolphe-Auguste de Wolfenbutel à qui elle est presentement.

Durant le Siége de Brunsvic, ma Compagnie fut incorporée dans le Regiment de Fraize, ce qui me donna un

fort grand déplaiſir ; Mais ce ne fut pas là le ſeul que je reçus alors ; un Colonel vint à mourir , tout le monde crut que j'aurois ſa place , & j'en receus méme des felicitations ; mais elle fut donnée à un nouveau venu, que Chauvet avoit connu autrefois en France , à ſa ſimple recommandation. C'étoit là de trés-grandes injuſtices; mais on ſe laſſa enfin de m'en plus faire. Le Colonel Fraize qui étoit indiſpoſé , demanda ſon Congé , & j'eus ſon Regiment qui étoit alors en Garniſon à Harbourg Ville du Païs de Son Alteſſe Sereniſſime & où je fus incontinant envoyé.

Dans le temps que j'étois à mon Quartier , le Roy de

France irrité contre les Hollandois, porta la Guerre en leur Pays, & il conquit en trés-peu de temps une partie de leurs Provinces.

La plûpart des Princes de l'Europe n'étoient pas fâchez qu'on mortifiât un peu les Hollandois, car leur orgüeil étoit monté à un tel point qu'ils en étoient insuportables. Mais lors que l'on vid qu'ils faisoient si peu de resistance aux François, ou plûtôt qu'ils n'en faisoient point du tout, que leurs principales Villes étoient prises, & qu'enfin ils étoient sur le penchant de leur ruïne entiére; chacun songea alors à les secourir par Politique.

L'Empereur & l'Electeur de Brandebourg furent les

premiers qui se declarerent en leur faveur. Ils unirent pour cet effet leurs Armées, & vinrent à leur secours dans le temps qu'ils faisoient toûjours de nouvelles pertes.

Cette Campagne se passa sans qu'il arrivât rien de considerable. Mais l'année suivante l'Empire s'étant déclaré pour l'Empereur, chaque Prince suivant sa coûtume lui fournit des Troupes, ce que nous fimes comme les autres.

Nous n'avions plus le Comte de Vvaldeck pour nôtre Général, ce qui fut cause que Son Altesse Serenissime choisit un Prince de Holstein pour occuper cette Charge, & Chauvet commanda sous luy en qualité

de Lieutenant Général. Nous allâmes de cette maniere en Alsace.

Je ne marchai point avec le gros Corps de l'Armée, je ne partis que trois semaines aprés avec trois mille Hommes que je commandois, & qui étoient demeurez derriere pour servir d'Escorte à Son Altesse qui vouloit faire la Campagne. J'eus l'honneur de l'a conduire jusqu'à l'Armée, sans qu'il nous arrivât aucun facheux rencontre, & sans avoir lieu de nous plaindre aucunement de personne, ni sans avoir donné occasion à qui que ce soit de se plaindre de nous.

Aprés que j'eus joint l'Armée, nous commençâmes

la Campagne, qui fut une des plus glorieuses que Turenne, qui commandoit les François, ait jamais faites. Ce n'est pas que nos Troupes ne fissent tout ce qu'on pouvoit attendre des plus braves & des mieux disciplinées: Elles le firent bien voir dans une occasiou, où elles se trouverent avec les François prés de Strasbourg.

Turenne convint luy-même que si toutes les Troupes avec qui il eut alors à faire, eussent eu la même vigueur que les nôtres, il étoit perdu sans aucune ressource; mais ayant été abandonnez, nous soûtinmes seuls l'effort des François, qui nous étoient de beaucoup plus superieurs en nombre, & tout ce que

nous pûmes faire, ce fut de nous retirer ſans aucune perte conſiderable.

Nous eûmes bien-tôt trouvé nôtre revanche de ce petit échec. Ayant appris que le Comte de Bourlemont avoit été détaché de l'Armée Françoiſe avec cinq cens Hommes, dans je ne ſçais quelle veuë, je fus commandé avec deux autres Colonels pour aller l'enlever, & aprés avoir partagé les attaques entre nous, & nous étant ſeparez, nous marchâmes chacun de nôtre côté à la faveur de la nuit qui étoit alors fort obſcure.

J'eus beaucoup de peine à faire grimper toutes mes gens ſur une hauteur que le Comte avoit choiſie pour s'y poſter, comme auſſi de leur faire ob-

ſever le ſilence, duquel dépendoit le ſuccés de nôtre entrepriſe. J'en vins heureuſement à bout, & je fus encore un des premiers à attaquer l'Ennemi : Il eſt vrai que je fus bien-tôt ſecondé par un de mes Compagnons, mais le troiſiéme ne parut point à cette Action.

Il y eut pourtant en cet action plus de gloire que de peril, car les François qui avoient été ſurpris, ne rendirent pas un long Combat, & ſe voyans pris par devant & par derriere, & ſans aucune eſperance de s'échaper, ils mirent les armes bas, & ſe rendirent avec leur Chef à diſcretion, aprés quoi nous les menâmes au Quartier de Son Alteſſe Sereniſſime.

Nous ne demeurâmes pas long-temps en Campagne aprés cela, & nous prîmes nos Quartiers d'Hyver dans le Païs, pour pouvoir ouvrir la Campagne suivante de meilleure heure. Ce dessein étoit bien conçeu, mais nous ne l'éxécutâmes. A peine eûmes-nous demeuré un bien peu de temps dans nos Quartiers jusqu'au mois de Decembre, que le Marêchal de Turenne vint nous tomber sur les bras dans un temps que nous ne l'attendions pas; Et aprés une marche aussi secrete que precipitée, il battit nôtre Cavalerie, nous chassa de nos Quartiers, & nous obligea d'en aller chercher d'autres dans la Suaube.

Ce qui nous obligea à faire

cette honteuſe démarche, fut que l'Electeur de Brandebourg, dont les Troupes composoient la meilleure partie de nôtre Armée, fut contraint de les en retirer pour les opposer aux Suedois, qui, à la sollicitation de la France, étoient entrez en Pomeranie, où ils faisoient un fort grand ravage.

Nous nous consolâmes de nôtre petite disgrace dans nos nouveaux Quartiers de rafraîchissemens, d'où nous ne laissâmes pas de sortir au commencement du Printemps suivant, pour venir assieger Tréves, que les François avoient pris il y avoit deux ans, nous marchions sous la conduite de Son Altesse Electorale & du Duc de Lorraine. A peine

eûmes-nous investis la Ville que nous aprîmes que le Marêchal de Crequy venoit à nous pour nous combattre, ou pour nous faire lever le Siége avec une Armée forte d'environ quinze mille Hommes, qu'on pouvoit compter pour l'élite des Troupes de France. Il fut resolu dans le Conseil de Guerre qui fut tenu à cette nouvelle, qu'on épargneroit au Marêchal de Crequy la moitié du chemin, & qu'on iroit au-devant de luy pour l'attaquer, ce qui nous étoit facile, puisqu'outre que nous étions de beaucoup Superieurs en nombre, nous avions gagné deux de ses Espions, qui nous furent três utile dans la suite, puis-

qu'il nous procurerent plusieurs intelligences secrettes avec les principaux Officiers des Troupes que ce Maréchal commandoit.

Quoy-qu'il en soit, nous trouvâmes l'Armée Françoise à deux lieuës de la Ville, postée sur une hauteur, où il nous auroit êté fort difficile de la forcer. Mais le Maréchal de Crequy qui nous méprisoit, nous en laissa approcher aussi prés que nous voulûmes, & nous passâmes mêmes à sa veuë une petite Riviere assez rapide qui nous separoit, sans qu'il se mît en devoir de nous en empêcher. Il se ravisa pourtant, quand il vid que nous allions nous

rendre Maîtres d'un Convoy de vivres qu'il faiſoit deſcendre à Treves par la Moſelle, & il ordonna alors qu'on nous chargeât de tous côtez, ne doutant point que par cette manœuvre il ne nous defit facilement.

Nous avions déja paſſé la Riviere, mais avec tant de précipitation & ſi peu d'ordre, que chacun prenoit la place qu'il vouloit choiſir, avant que le Général l'eût commandé. Je fus le premier de l'Infanterie qui paſſai avec mon Regiment, & je m'étois poſté d'abord d'une maniere trés avantageuſe; mais nos Généraux voyans tous les mouvemens de l'Ennemi, qui s'ébranloit pour venir nous

charger me donnérent ordre d'aller ſoûtenir nôtre Cavalerie, qui ayant paſſé la premiere la Riviere, avoit été miſe ſur toutes les avenuës par où les François devoient venir à nous.

Cette précaution ne nous ſervit pourtant de rien, un ſeul Eſcadron François ayant chargé nôtre Cavalerie, la rompit du premier choc, & la renverſa ſur moi, avant que je pûſſe ſeulement avoir un moment pour me precautionner contre cet accident.

Tous les efforts que je fis enſuite pour retenir les nôtres, & pour arrêter les François, furent inutiles. Mon Bataillon étant dans un endroit extrêmement reſſerré, ne pût

point s'élargir pour laiſſer le paſſage libre, & fut mis en un fort grand deſordre par les nôtres, que la frayeur avoit entierement ſaiſis, & que les François ſuivoient de prés. Nonobſtant tout cela je tins pourtant bon à mon Poſte le plus qu'il me fut poſſible ; Mais ayant été abandonné par mon Regiment, je receus dix-huit bleſſures, & étant tombé, les Troupes Françoiſes fort animées, me paſſerent ſur le corps en pourſuivant les Fuyards.

Quand tout fut paſſé, je tâchai de me relever, mais je ne ſais ſi j'en fuſſe venu à bout, ſans un Officier de mon Regiment qui ſe trouva prés de moi, & qui n'ayant

pas fui comme les autres, avoit receu une blessure à un bras. Il m'aida le mieux qu'il luy fut possible; mais comme nous ne sçavions où aller, ny luy ny moy, nous vîmes fort heureusement un Valet à cheval, & que l'Officier qui m'avoit secouru, reconnut pour étre à un Capitaine de mon Regiment.

Il l'appella aussi-tôt, & ce Valet étant venu, descendit de cheval, & me mit dessus avec le secours de l'Officier, & tous deux ensemble me conduisirent à un Corps de Garde qui étoit au delà de la Riviere. Je tombai de cheval en y arrivant, tant la perte du sang m'avoit affoibli, mais quelqu'un m'ayant bandé mes

playes le mieux qu'ils purent, avec une partie de ma chemiſe qu'ils mirent en pieces; pendant qu'un autre aprocha de ma bouche une bouteille de vin que je bus preſque toute entiere, je me trouvai alors moins foible, & dans un moment aprés je me ſentis tant de vigueur qu'il me ſembloit que je n'avois aucun mal.

On amena alors deux priſonniers François dans l'endroit où j'étois, & j'eus encore aſſez de force pour empêcher qu'on ne les mît tous nuds, ce que nos Soldats avoient envie de faire, aprés quoi je m'informay exactement de tout ce qui s'étoit paſſé & de l'état de toutes choſes.

J'appris d'abord que nous avions perdu la Bataille, mais un moment aprés on m'asseura que nous l'avions gagnée, cette derniere nouvelle fut la veritable, j'en eus toute la joye que l'état où j'étois alors, me permettoit d'en avoir, & aprés m'être fait instruire particulierement de la maniere dont les choses s'étoient passées, j'admirai même la bizarrerie de ma Fortune, qui vouloit que mon malheur particulier fit le bonheur public.

En effet les François aïant mis en fuite nôtre Cavalerie & mon Bataillon en méme temps, crûrent n'avoir plus rien à faire & s'amuserent à poursuivre les Fuyards, sans

prendre garde qu'ils pouvoient être pris par derriere. Cela arriva pourtant, nous nous rendimes Maîtres de leur Camp, avant qu'ils s'en fussent apperçus, & les chargeâmes à dos en même temps. Nos Fuyards se rallierent & tournerent visage de leur côté; Et les François se trouvans alors au milieu de nous, qui consternez de se voir arracher une victoire qu'ils se croyoient asseurée, ne firent pas une longue resistance. On en tua un fort grand nombre, plusieurs Officiers de remarque y perirent, & l'on y fit quatorze cens Prisonniers.

Le Maréchal de Crequy, desesperé de la perte d'une

Bataille à laquelle il avoit contribué par sa presomption, se retira à Treves, resolu de s'i ensevelir plûtôt que de la rendre ; mais il ne trouva pas des sentimens si heroïques dans sa Garnison, quelques Officiers ne voulant pas perir par son opiniâtreté, lui remontrerent, que la Place ne pouvoit pas tenir davantage, qu'il y seroient forcez infailliblement, & que leur perte n'apporteroit aucun avantage à la France : Mais le Maréchal de Crequy demeurant ferme dans sa resolution, ils l'abandonnerent, & firent leur Capitulation sans luy ; ce qui fut cause qu'il demeura Prisonnier de Guerre.

Pour revenir à ce qui me regarde, dont je me ſuis écarté, pour dire d'une ſuite le ſuccés de la bataille de Treves, je fus conduit le lendemain qu'elle fut donnée, à un Village prés de nôtre Camp, où l'on mit le premier Appareil à toutes mes bleſſeures qui étoient bien plus conſiderables que je ne le penſois d'abord. Cependant tous les Chirurgiens de l'Armée, qui s'aſſemblerent le lendemain chez moi, pour lever le premier appareil, & juger de l'état de mes playes, convinrent que j'en pouvois échaper, s'il ne me ſurvenoit point de fiévre; mais que quoi qu'il arrivât, je ſerois toûjours eſtropié de la main

droite. Cette nouvelle me donna un trés-ſenſible déplaiſir.

Cependant je m'apperçûs bien tôt que je commençois à étre hors de danger, & au bout de quatre ſemaines, je me ſentis aſſez fort pour me faire porter au Quartier de Son Alteſſe, qui vouloit retourner en ſes Etats. Je pris congé d'Elle & de nôtre General qui la ſuivoit, aprés quoi je fus à Cologne pour achever de me guerir.

Dés que je fus en état de pouvoir me mettre en voyage, je retournay à Cell, où j'achevay de recouvrer entierement ma ſanté durant l'Hyver que j'y paſſai, ainſi je me vis en état de ſervir

la Campagne ſuivante, que nous paſſames à faire la guerre aux Suedois Alliez de la France, au lieu d'aller encore ſur le Rhin. Nous aſſiegeâmes Staden, & le ſiége ne fût ni long, ni dangereux, mais j'y perdis mon bon Ami Moliſſon, j'en fus ſenſiblement affligé, puiſque par ſa mort je me trouvois privé d'un ſoulagement continuel que je recevois de ſes ſages conſeils; mais ſa perte me donna encore une eſpece de chagrin, auquel je ne m'attendois pas.

Il étoit Brigadier, quand il mourut, & j'eus lieu de croire qu'étant le plus ancien Colonel qui fût alors au ſervice de Son Alteſſe &

ayant toûjours bien fait mon devoir dans toutes les occasions où j'avois été employé, je pourrois pretendre sans temerité d'occuper sa place ; Mais ayant fait les démarches necessaires pour faire connoître la justice de mes pretentions, on n'y eut aucun égard, & l'on ne daigna pas même de m'entendre en aucune maniere.

Cependant la Ville de Staden se rendit, & je fus commandé pour en prendre possession. Je me flatois durant quelques temps, qu'on m'en laisseroit le Gouvernement, mais mes esperances furent encore vaines, & l'on le donna à un autre, aprés m'avoir commandé d'aller en Pome-

ranie en la même qualité que j'avois, & sous le commandement d'un Géneral Major, dont je n'étois du tout point satisfait.

Ces mortifications que je venois de recevoir, jointes à d'autres dégoûts qui me vinrent d'ailleurs, me firent faire des reflexions.

Je vis que j'étois déja avancé en âge, couvert de blessûres, sans aucun avancement considerable, & sans apparence d'en pouvoir obtenir; tout cela me fit resoudre à demander mon Cong à Son Altesse.

Je communiquai premierement mon dessein à Chauvet, qui étoit assez de mes Amis, je lui dis tous les sujets de

plaintes que j'avois receus au ſervice de ſon Alteſſe ; Je le priai de vouloir bien lui en parler de ma part, & afin de le mieux inſtruire, & qu'il n'oubliât rien, je lui donnai un écrit fort particulariſé, & qui contenoit au long toutes mes raiſons, & dont je lui dis de faire l'uſage qu'il jugeroit le plus propre pour mes interêts.

Je ne ſais ſi Son Alteſſe vit mon écrit, ou ſi Chauvet ſe contenta de lui dire en gros ce qu'il contenoit, mais au bout de quelques jours mes ordres furent entierement changez, car mon Lieutenant Colonel fut envoyé à ma place en Pomeranie avec un Bataillon de mon Regi-

ment, & j'aillai en Garnison à Cell avec l'autre.

Son Altesse retourna cependant sur le Rhin pour faire plaisir aux Alliez qui l'y souhaitoient, & me choisit en partant pour avoir l'œil sur toutes les Places qu'Elle avoit conquise la Campagne passée sur les Suedois, & pour empêcher aussi que les Imperiaux voulussent prendre leurs Quatiers - d'Hyver dans le Finland, comme effectivement c'étoit bien leur dessein.

Ce dernier ordre étoit fort embarrassant, & me donna beaucoup de peine. Son Altesse ne vouloit point qu'on rompit avec les Imperiaux, ni qu'on leur cedât

aussi les Quartiers-d'Hyver qu'ils souhaitoient , parce que les Estats des Bas-Cercles les avoient destinez pour nos Troupes.

Je fus assez heureux pour sortir de cet embarras de la maniere que Son Altesse le souhaitoit : Mais ayant été obligé de passer sur les lieux où je m'étois d'abord rendu , une partie de l'Hyver , je fut contraint d'y faire des dépenses trés-considerables , & dont on ne m'a jamais tenu aucun compte.

Les Habitans de Hambourg que je servois dans cette occasion , bien loin de m'en témoigner la moindre reconnoissance , me firent payer fort cher le fourage

de mes Chevaux, que je tirois de leur Ville, & ſe contenterent de me faire dire qu'ils avoient été dans le deſſein de me faire un preſent, mais que les Miniſtres de Son Alteſſe auſquels ils en avoient fait de fort grands, leurs avoient dit qu'ils pourroient s'en diſpenſer à mon égard.

Cependant Son Alteſſe revint dans ſes Etats, & la Paix ayant été concluë bientôt aprés à Nimegue, toute l'Europe joüit enfin du repos aprés lequel elle ſoûpiroit depuis long-temps : ce fut dans ce temps-là que Son Alteſſe voulant me recompenſer de toutes les fatigues que j'avois endurées à

ſon ſervice, me fit la grace de me donner la charge de Grand Baillif du comté de Giforn, avec le tître de Brigadier.

Depuis ce temps-là il ne s'eſt paſſé rien de conſiderable dans ma vie; les Etats de Son Alteſſe ont toûjours joüi d'une profonde paix, & c'eſt parce que mon rang étoit venu qu'on m'a fait Général Major.

Je ſuis préſentement chez moi, heureux dans ma Famille, & plus heureux encore de ce que Dieu m'a donné le loiſir de ſonger à lui dans la vie retirée que je méne. Je lui rends tous les jours graces de ſes bontez, & j'attens avec une entiere re-

BIBLIOTECA DE FILOSOFIA

ſignation tout ce qu'il plaira à ſa Providence de m'envoyer, ſans rien craindre & ſans rien deſirer auſſi.

FIN.

Digitized by Google